

Jahresbericht
der
Staats-Ober-Realschule
in Laibach
für das Schuljahr 1879.

Veröffentlicht durch die Direction.



Laibach 1879.

Buchdruckerei von Ig. v. Kleinmayr & Fed. Bamberg.

Verlag der Staats-Ober-Realschule.

Jahresbericht

der

Staats-Ober-Realschule

in Laibach

für das Schuljahr 1879.

Veröffentlicht durch die Direction.



Laibach 1879.

Buchdruckerei von Ig. v. Kleinmayr & Fed. Bamberg.

Verlag der Staats-Ober-Realschule

Inhalt.

- I. *Étude sur le roman français du 17^e et du 18^e siècle*, von Prof. Emanuel Ritter v. Stauber.
 - II. *Schulnachrichten*, vom Direktor.
-

Étude

sur le roman français du 17^e et du 18^e siècle.

Dans le seizième siècle les romans de la chevalerie étaient en France la lecture favorite. On en faisait de nombreuses imitations et on les transformait en prose. Mais à la mort de François I l'amour pour la chevalerie s'éteignit et les deux reines Catherine et Marie de Médici facilitèrent l'introduction et favorisèrent le goût de la littérature italienne. Les récits des exploits des rudes chevaliers, ainsi que les fabliaux en vers, furent alors remplacés par la *nouvelle* en prose, qu'on écrivait à l'imitation du Boccace.

Les premières productions de ce genre de littérature sont les *Cent Nouvelles nouvelles* qui, pour ce qui est de la forme, se rapprochent en effet du *Décameron*, mais dont le contenu est pris en grande partie aux anciens fabliaux français. Ces nouvelles furent racontées à Genappe, en Flandre, où le Dauphin, plus tard Louis XI, en guerre avec son père, s'était réfugié auprès du duc de Bourgogne. Les seigneurs de son entourage et les domestiques du duc avaient égayé l'exil du dauphin par des récits imités du Boccace et du Pogge. Ces nouvelles furent cependant bientôt surpassées par *l'Heptaméron ou histoire des amants fortunés de la très-illustre et très-excellente princesse Marguerite de Valois, Reine de Navarre*. Comme ces nouvelles venaient de la sœur du roi, et que la cour avait déjà commencé à donner le ton dans la littérature, elles eurent un accueil extraordinairement favorable. Ces charmants récits sont une imitation encore plus directe du Boccace que les précédents, mais ils sont liés les uns aux autres d'une manière plus agréable, que ceux du maître italien. Dans le mois de septembre une société de messieurs et de dames se trouvent aux eaux de Caulderats et lorsqu'ils veulent faire retour chez eux, la pluie, qui a gâté les chemins, les oblige de se réfugier dans un couvent de Notre-Dame, à Serrance, sur les Pyrénées. On est obligé de s'y arrêter jusqu'à ce qu'on ait jeté un pont sur un torrent. Cela dure dix jours, pendant lesquels les messieurs et les dames, au nombre de dix, se racontent des nouvelles sur une belle prairie, au bord du fleuve Gave. Le livre finit cependant à la 73^e nouvelle. Les entretiens qui ont lieu au sujet de chaque nouvelle et qui occupent presque la moitié de l'oeuvre, servent de lien entre elles. Quant à la finesse de la peinture, à l'élégance du style et à la manière spirituelle de développer l'action, ces nouvelles sont bien loin d'atteindre leur modèle, mais elles possèdent le grand charme d'une naïveté naturelle et d'une franche grossièreté, qui est d'autant plus intéressante pour l'historien, qu'elles portent le véritable cachet du temps. Le licencieux qu'on y trouve y est partout couvert sous le voile de la décence, sans pruderie, qui est le trait original et le charme des

nouvelles de Marguerite de Valois. On s'y amuse sans embarras. L'exemple, que donnait la galante princesse, ne pouvait manquer de trouver de nombreux imitateurs. La nouvelle devint dès ce moment le genre favori des Français. Quant à la manière de raconter on resta d'abord fidèle au modèle de la reine de Navarre, et ce ne fut que plus tard qu'on sépara dans ces récits les sujets comiques des tragiques. Mais lorsque la nouvelle espagnole, qui avait aussi trouvé accès en France, commença à exercer son influence sur ce genre de littérature, on la traita avec plus d'art, surtout à l'égard de l'intrigue, où les Espagnols excellaient. C'est alors qu'on commença à distinguer différentes espèces de nouvelles, dont les principales sont la nouvelle galante, la tragique, la comique etc., qui furent toutes cultivées jusqu'à la moitié du 18^e siècle.

La nouvelle avait exercée une influence très-heureuse sur le roman moderne, ou pour mieux dire, sur le véritable roman. On peut la considérer comme son précurseur immédiat, d'abord parce qu'elle introduisit dans un conte imaginaire le vrai et le naturel, puis aussi parce qu'elle peignait les moeurs véritables du temps. C'est de ce point de vue, que la nouvelle est de la plus haute importance pour l'histoire, en tant qu'elle offre une riche source pour une juste appréciation des deux derniers siècles du moyen-âge et du commencement de l'époque moderne.

Le premier véritable roman des temps modernes c'est le roman espagnol *Lazarillos de Tormes* de Don Diego Hurtado de Mendoza, qui resta inachevé. Cet écrivain peint l'indolence de la basse classe du peuple espagnol, qui préfère vivre d'escroquerie, que de mener une vie laborieuse; le sot orgueil des gentilshommes réduits à la mendicité, pour avoir vécu avec trop d'ostentation; enfin nombre de mesquineries et de misères des petits bourgeois. Ces conséquences naturelles de la paresse et de l'ostentation, qui ont leurs racines dans le caractère espagnol, avaient depuis longtemps éveillé l'attention générale et excité l'indignation, mais personne n'avait su trouver leur côté poétique, ni peindre ces défauts sous un jour comique, qui cachât pourtant un grand sérieux. C'est pourquoi, lorsque ce roman parut (1553), il trouva un accueil très-favorable, il fut traduit en français et il devint le fondateur du genre picaresque, auquel travaillèrent depuis ce moment, avec succès, les hommes les plus capables de la France et de l'Espagne. Outre l'excellente exposition, ce qui caractérise ce roman, c'est la profonde connaissance du coeur humain, l'observation fine et perçante, beaucoup de vivacité et une gaieté qui frise la caricature.

Les Français s'emparèrent tout de suite de ce genre de roman, sans cependant l'ennoblir; ils le nationalisèrent en peignant le peuple et la bourgeoisie du côté comique et en les représentant dans tous les détails. Le Sage fut le seul romancier français, qui, à l'égard de l'exposition et de la vraisemblance du contenu, sut élever le roman picaresque à un haut degré, mais il resta sur le sol espagnol comme les auteurs qu'il prenait pour modèle. Né en 1668 à Sarzeau dans le département du Morbihan, Le Sage fit ses études dans le collège des P. P. Jésuites à Vannes; en 1692 il se rendit à Paris, où il entra au barreau, mais il renonça bientôt à cet état pour se vouer entièrement aux lettres. Ce ne fut que plus tard et après beaucoup d'efforts qu'il parvint à se faire un nom. Ses deux pièces dramatiques: *Crispin rival de son maître*, et *Turcaret*, qui est une satire contre les financiers de son temps, eurent un grand succès, mais ce qui le rendit encore plus célèbre, ce furent ses romans: *Le diable boiteux* et *Gil Blas de Santillana*, deux chefs-

d'oeuvre de verve satirique, très-enjouée et vraiment poétique. Ce dernier roman est trop généralement connu, pour que nous ayons besoin de donner ici une analyse de son contenu. L'originalité de cet ouvrage amusant, dans lequel toutes les conditions de la vie sont peintes avec beaucoup de fidélité et de vivacité, a été opiniâtrement combattue, à cause de la ressemblance du Gil Blas avec le roman espagnol: *Marcos de Obregon*. Une quantité d'histoires, que nous trouvons dans le roman de Le Sage, sont puisées à des pièces dramatiques espagnoles et elles ont à leur tour offert le sujet à beaucoup de pièces de théâtre.

L'idée fondamentale du *Diable boiteux* est aussi prise de l'espagnol, ainsi que l'auteur en convient lui-même. Une partie nous paraît cependant puisée de l'ouvrage cabalistique: *Vinculum spirituum*. Les Asiates croyaient, que l'on pouvait forcer les mauvais esprits à l'obéissance, et qu'on pouvait les enfermer dans des fioles, par la continence et des prières particulières. Dans l'ouvrage *Vinculum spirituum*, qui nous est parvenu de l'Orient, on nous raconte que Salomon, par le moyen d'un livre savant, était parvenu à découvrir le secret comme quoi l'on pouvait enfermer dans un flacon noir, qu'il jeta plus tard dans un puits profond dans les environs de Babylone, trois millions d'esprits de l'enfer avec soixante-douze de leurs rois, parmi lesquels Beleth était le premier, Beliar le second et Asmodeus le troisième. Heureusement pour ses prisonniers, les Babyloniens, qui espéraient de trouver un trésor dans ce puits, y descendirent et brisèrent le flacon, par suite de quoi les démons délivrés firent retour à leur élément ordinaire. Cette idée d'esprits enfermés dans un flacon est passée dans l'ouvrage espagnol: *El Diablo Cojuelo* de Louis Velez de Guevara, qui parut en 1641. Dans ce roman un étudiant, Don Cléofas, entre par hasard dans l'habitation d'un astrologue et délivre d'une fiole un diable appelé: El Diablo Cojuelo (boiteux), qui est à peu près de la même nature que l'Asmodée de Le Sage et qui, pour remercier l'étudiant du service qu'il lui avait rendu, lui fait voir l'intérieur des maisons de Madrid. Beaucoup de portraits de Le Sage sont empruntés à l'ouvrage de Guevara, comme p. e. celui de Donna Fabula et de son mari Don Torribio, puis celui de l'alchimiste, qui cherche la pierre philosophale ainsi que celui de l'hypocrite, qui s'apprête à assister à une assemblée de magiciens qui doit avoir lieu entre Saint Sébastien et Fuentarabia. Ainsi que dans le roman de Le Sage, le diable boiteux montre à Cléofas l'intérieur d'une maison de fous, mais ensuite il le conduit hors de Madrid et il lui fait voir les couvents et les académies, qui se trouvent dans les environs de la ville. Il le porte ensuite à travers l'air dans les villes des provinces de l'Espagne et dans les maisons de campagne des grands seigneurs. Quelques tableaux du *Diable boiteux* sont aussi empruntés au roman: *Dia y Noche de Madrid*, de J. Sandos. Beaumarchais a pris évidemment à son tour le sujet de sa comédie: *Eugenie* de l'histoire du Comte de Belflor. *Le Bachelier de Salamanca*, autre roman de Le Sage, possède à peu près le même genre humoristique, qui caractérise *Gil Blas* et le *Diable boiteux*, quoiqu'il soit bien inférieur à ces deux ouvrages. Don Cherubim, bachelier de Salamanque, se trouve peu à peu dans toutes les différentes situations de la vie, ce qui offre à l'auteur un vaste champ pour la satire qui, par conséquent, est tout aussi multiple que les classes d'hommes avec lesquelles le héros vient en rapport dans différentes circonstances. La première partie, dans laquelle il est instituteur, est celle qui surprend et qui intéresse le plus. Le Sage y peint de la manière la plus admirable les caprices les plus opiniâtres des enfants, la

sotte indulgence des parents, ainsi que les peines, l'esclavage et les mauvais traitements, qui sont le partage d'une classe d'hommes, auxquels dans tous les pays on ne refuse que trop souvent la reconnaissance qui leur est due. Si nous devons tout — dit Pétrarque — à ceux qui nous ont donné le corps, que ne devons nous pas à ceux qui ont formé et élevé notre esprit, car combien plus de mérite ont pour nous ceux qui ont soigné les facultés de notre âme, que ceux qui ont soigné notre corps!

Le Sage est aussi l'auteur du *Estevanille Gonzalès ou le garçon de bonne humeur*. Le plan de ce roman et quelques événements qu'il contient, sont pris à l'autobiographie espagnole: *Vida y Hechos d'Estevanille Gonzalès hombre de buon humor compuesto per el mesmo* qui a paru (1646) à Bruxelles.

Bien inférieur à ces romans sont le *Roland amoureux*, puisé à l'Épopée connue du poète italien Bojardo et ses contes: *Mille et un jours*. Le Sage écrivit encore des vaudevilles, des Intermezzos, des farces et il mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer.

Paul Scarron (1610—1660), qui introduisit en France le roman comique, n'a pas la finesse de ses maîtres, bien qu'il les ait pris pour modèle de sa prose et qu'il leur doive une grande partie de son succès. A Grenoble, sa ville natale, Scarron entra dans un couvent et il obtint un canonicat. Une imprudente plaisanterie de carnaval lui attira une paralysie qui le tourmenta presque sans interruption jusqu'à la mort. Il supporta son sort malheureux avec une rare fermeté de caractère, il garda son humeur enjouée et se voua à Paris au roman comique. Comme ses parents, qui jouissaient d'une fortune considérable l'avaient tout-à-fait abandonné, le poète demanda une pension au roi. Une dame de la cour l'ayant présenté à la reine, celle-ci lui accorda l'étrange faveur, que le romancier lui demandait, de porter le titre de *malade de la reine par la grâce de Dieu*, titre auquel Scarron ajouta plus tard l'autre non moins étrange de *Paladin de la reine Christine*, qui était allée le voir. Son premier ouvrage, *La légende de Bourbon*, fut bientôt suivie par le poème comique *Typhon ou la gigantomachie*. Comme le cardinal Mazarin ne prenait pas notice de ce que le poète lui avait dédié ce poème, Scarron s'en vengea dans le pamphlet satirique *Mazarinade*. Ses comédies: *L'héritier ridicule*, *Jodelet*, *L'écolier de Salamanque*, *Don Japhet*, *Le Marquis ridicule*, qui sont imitées de l'espagnol, obtinrent beaucoup de succès; mais sa renommée littéraire est due presque entièrement à son *Roman comique*, dans lequel Scarron a voulu se moquer de la petite bourgeoisie française, ce qui lui a réussi à merveille, bien que ses peintures soient souvent fort exagérées. Son style ne manque pas de naturel et de vivacité. Quant à la peinture du caractère national français, le roman comique de Scarron est tout ce que les Français ont produit de mieux à ce sujet. Ce piquant et drôlatique récit excita l'admiration et obtint les plus hauts éloges au temps de la plus grande splendeur de Louis XIV. „Où a-t-on jamais vu — disait Charles Perrault — une narration aussi vive et aussi pleine que celle du Roman comique? Il n'y a point de parole inutile, point d'expression qui ne forme une image agréable, et les choses, qui y sont décrites, donnent mille fois plus de plaisir à lire, qu'elles en donneraient à les voir effectivement.“ Le succès en fut si grand, que La Fontaine écrivit une comédie des aventures de la *Rancune*, un des principaux personnages du *Roman comique*, où il ne fait, le plus souvent, que rimer la prose de Scarron.

Le Roman bourgeois de Furetière, qui s'est proposé de peindre la vie intérieure des avocats de Paris, n'a pas à la vérité le comique frais et hardi

de Scarron, mais il contient des caractères fort bien dessinés et des tableaux bien réussis, quoique un peu chargés.

L'*Histoire comique* de Francion, tout-à-fait oubliée de nos jours, est encore plus intéressante parce qu'elle peint les différentes classes de la société avec beaucoup de vivacité. A son apparition, ce roman fut beaucoup lu. Il est une riche source pour connaître les conditions de la société française de ce temps.

Tous ces romans, pleins d'exagérations, ne touchent que la surface de la société, sans pénétrer plus avant, et sans peindre la vie intérieure de l'homme, celle de son âme. Pour ce genre de littérature qui depuis peu s'était emparé de la vie réelle, le plus important restait encore à faire. Cette tâche était réservée à un écrivain d'un génie supérieur, à l'Espagnol Miguel de Cervantes Saavedra, qui est le véritable fondateur du roman, car son *Don Quichotte* a tout ce qu'on peut demander à un roman. Ce livre est devenu bientôt européen, et il restera tel, tant que le monde trouvera plaisir à une vive exposition et à une fraîche peinture de la vérité. Nous y apercevons les caractères les plus frappants, peints avec la plus grande conséquence, une originalité inépuisable, une manière d'envisager la vie fine et spirituelle, qui vient d'un cœur noble et compatissant, la perception la plus prompte de l'élément comique, avec un profond amour de l'humanité intimement lié au plus haut charme de l'exposition, dans une des plus nobles langues, dont un peuple se soit servi, langue pleine de grâce, de dignité et de naïveté. *Don Quichotte* était en même temps le premier et le plus parfait des romans: il est resté tel jusqu'à présent. Dans l'harmonieuse perfection d'un chef-d'œuvre, ce roman, comme la vie elle-même, embrasse le monde entier. „C'est un miroir — dit Jean Paul dans la „*Vorschule für Aesthetik*“ — qui reproduit toutes les parties du monde et tous les côtés de l'esprit. Les Français possèdent ce roman dans la version qu'en a faite Jean Pierre Claris de Florian, dont nous aurons occasion de nous occuper, en étudiant le roman pastoral.

Avant de quitter le roman comique, pour entamer le roman pastoral, dont l'origine remonte à cette époque et qui se répandit avec beaucoup de succès dans toute l'Europe, nous nous arrêtons un peu à la production de ce genre la plus étrange et la plus inexplicable que l'on puisse imaginer. C'est *La vie inestimable de Gargantua et de Pantagruel* par François Rabelais. Né en 1483 à Chinon en Touraine, moine et médecin, caressé par les grands qu'il raillait toujours, malin mais doué d'une imperturbable gaieté d'esprit, Rabelais publia son roman satirique pour hâter la guérison de ses malades et pour faire rire, parce que *le rire est le propre de l'homme*. Malgré toutes les recherches qu'on a faites, il est difficile de dire si le romancier a voulu réellement faire une satire et mettre en scène des personnages de son temps, afin de leur jeter à pleines mains au visage le sarcasme et l'injure, ou s'il n'a voulu que tout simplement exercer sans mesure, sans choix et sans but son imagination bouffonne et railleuse. Quoi qu'il en soit, son livre, traduit et imité plusieurs fois, restera toujours une oeuvre originale et la production d'un esprit tout-à-fait exceptionnel. C'est dans le cabaret de son père, vigneron qui vendait le vin qu'il récoltait, que les joyeux propos et les exemples des buveurs exercèrent depuis son enfance une influence pernicieuse sur l'esprit de Rabelais. C'est là, qu'il reçut les premières leçons qu'il n'oublia de toute sa vie. Après avoir eu la première instruction dans le couvent de Senillé, il quitta bientôt ce cloître pour continuer son éducation au couvent

de la Bamette à Angers. Rabelais entra plus tard dans le couvent des P. P. Cordeliers à Fontenay le Comte, où le jeune homme s'appliqua de préférence à l'étude des langues, en faisant surtout des progrès dans le grec. Ses connaissances, son esprit, mais aussi les habitudes du fils de cabaretier, ainsi que le caractère moqueur et satirique de son esprit, lui attirèrent la haine des Franciscains. On le priva de ses livres et on le jeta dans une prison, d'où il ne put sortir que par la médiation d'amis puissants, qui lui obtinrent aussi la permission de changer le froc des P. P. Franciscains avec celui de Saint Benoît. Il ne resta pas longtemps dans l'abbaye de cet ordre à Maillezais. De là il entra en qualité de secrétaire au service du savant évêque Geoffroi d'Estissac. Dans cette situation Rabelais vivait avec beaucoup d'hommes remarquables et presque tous favorables aux idées de la Réforme; et lorsqu'on commença à poursuivre les protestants il se refugia à Montpellier, où il étudia la médecine en y faisant de tels progrès qu'en peu de temps il put publier: *Quelques livres d'Hippocrate et de Galien*. A Lyon, où il s'était fixé pour exercer la médecine, Rabelais publia: *Les grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua*, qui fut la base de son célèbre roman, *Gargantua*, dont une édition postérieure fit tout-à-fait oublier la première, qu'il avait écrite dans l'esprit des romans chevaleresques de son temps. En 1533 Rabelais publia sous le titre de *Pantagruel* une continuation de son roman, dans laquelle son esprit se montre encore plus libre et plus puissant. Aussitôt après cette publication, Rabelais accepta l'invitation de Jean du Bellay, évêque de Paris, de l'accompagner à Rome, où il égaya beaucoup le pape Paul III par son esprit enjoué et moqueur. Revenu à Lyon, il travailla de nouveau à son roman, qu'il fit paraître cette fois sous le titre de: *La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel*. C'était un roman tout-à-fait nouveau, qui ne gardait que le nom et quelques passages comiques de l'oeuvre précédente. Pendant toute sa vie Rabelais corrigea et enrichit ce livre, qui lui attira beaucoup d'amis, mais encore plus d'ennemis, surtout dans le clergé séculier et régulier, qu'il maltraitait sans aucun ménagement. Par le crédit de son ami le Cardinal Du Bellay le romancier réussit à obtenir une bonne prébende ainsi que la cure de Meudon. Il mourut à Paris vers 1553 dans la 70^e année de sa vie.

Il plaisante même sur son lit de mort, où il dit avec un grand éclat de rire: „Tirez le rideau, la farce est jouée.“ Son testament est conçu dans ces termes: „Je n'ai rien de vaillant, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres.“ Rabelais appartient aux écrivains du premier ordre, son savoir était vraiment prodigieux, tandis que l'indépendance de son esprit et la manière d'envisager le monde étaient supérieures à son siècle. Jamais écrivain n'a manié la satire avec tant de hardiesse. C'est la papauté, la royauté, le clergé, la magistrature, la médecine, c'est en un mot la société toute entière, qu'il attache au pilori du ridicule et qu'il flagèle sans pitié. Son allégorie, parfois obscure et grossière, est le plus souvent transparente et fine. Mais ce qui lui fait tout-à-fait défaut c'est la décence, soit dans les idées, soit dans les mots. Il affectionne les expressions les plus ordurières, les images les plus obscènes. Ses idées sur l'éducation sont bien étonnantes pour le siècle où il vivait. Guizot n'a pas dédaigné de donner un excellent commentaire du plan d'éducation de Rabelais, et Clément, en parlant à ce sujet, écrit à Voltaire: „Je ne crois pas qu'on ait rien dit de plus sensé sur l'éducation, que ce qu'on lit dans les chapitres 14, 15, 23, 24 de *Gargantua*“, où Rabelais fait sentir si finement tout le vice et le ridicule des

études de ce temps-là et donne ensuite un plan si raisonnable d'une éducation forte et salutaire à l'esprit comme au corps."

Sur aucun auteur français on n'a porté des jugements si différents que sur Rabelais. On en dit trop de bien et aussi beaucoup trop de mal; c'est pourquoi il est difficile de se former un jugement impartial. Les uns le traitent d'insensé, de philosophe ivre; les autres lui trouvent beaucoup trop de mérite. Voilà ce que La Bruyère dit de lui: „Le livre de Rabelais est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une moralité fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats." La Harpe pense qu'„au fond il a parmi beaucoup de fatras et d'ordures des traits et même des morceaux pleins d'une verve satirique, originale et piquante, et qu'après tout on ne saurait croire qu'un auteur que La Fontaine lisait sans cesse et dont il a souvent profité, n'ait été qu'un fou vulgaire". Nous porterons encore le jugement que M. Baron porte sur Rabelais dans son: „*Cours de littérature*" et qui nous paraît passablement juste: „Dès le commencement du siècle un homme s'était rencontré, réunissant en lui le génie satirique, le grivois, le politique, le philosophique, le bon sens et l'érudition, le style et l'imagination; et de tous ses éléments était née une oeuvre unique dans les annales littéraires, mélange inouï de rire inextinguible, de raison supérieure, d'obscénité repoussante, de vigoureuse éloquence, d'imitable folie, saturnales d'une épopée en délire qui sait tout, qui comprend tout et se gausse de tout, qui suppose l'étude la plus profonde des anciens et des modernes, et ne ressemble à rien ni chez les modernes ni chez les anciens. Cet homme c'est Rabelais; cette oeuvre c'est: *La vie de Gargantua et de Pantagruel*."

Ce roman qui manquait de but artistique et moral ne pouvait pas faire école; il resta isolé et le seul de son genre. Les faibles imitateurs ne s'attachèrent qu'aux parties basses et grossières du modèle, comme le prouve le „*Moyen de Parvenir*" de Beroald de Verrille.

Le goût du roman était à cette époque déjà si répandu en France que les écrivains, qui cultivaient ce genre de littérature, cherchaient un modèle qui à la perfection de la forme joignît le charme du nouveau. Or, comme l'antiquité classique était à leurs yeux le modèle le plus parfait, c'est vers elle qu'on se tourna pour s'inspirer. L'excellent roman pastoral attribué à Longus, ainsi que les oeuvres de Virgile qu'on tenait tellement en honneur dans le moyen-âge, et à l'époque, dont nous nous occupons, exercèrent probablement quelque influence sur le roman pastoral français de cette époque par la manière de peindre sous la forme idyllique, les conditions compliquées de la vie et du temps, en intéressant l'esprit et le coeur du lecteur. Mais, sans même parler des auteurs de l'antiquité classique, on sait que les Italiens et les Espagnols ont précédé les Français dans ce genre de roman. „*L'Arcadia*" du poète italien Sonnazare peut être considérée comme le premier faible essai d'un roman pastoral, tandis que la *Diana* de Montemayor est à coup sûr le premier véritable roman de ce genre. Ce livre est d'autant plus remarquable que l'auteur, à côté des peintures idylliques, place aussi les aventures romanesques, qui n'étaient pas encore passées de mode, en mêlant ensemble pour la première fois les deux éléments les plus opposés. L'auteur, qui veut habiller ses pensées et ses sentiments dans la forme narrative d'un roman,

prend pour objet de son livre tout ce qui convient à son but, et cela d'autant plus que les faits, qu'il raconte, ne sont pour lui que le canevas de ses réflexions. Ce roman est surtout remarquable parce que l'auteur y glorifie une idée vraiment sublime, celle de la plus noble fidélité et que son objet principal est celui de peindre la vie individuelle de l'homme, tel qu'il est dans la vie réelle par suite des circonstances dans lesquelles il se trouve. La langue très-charmante de ce livre devient vraiment admirable dans l'épisode „*Abindarrez et Xarifa*“, ainsi que dans la scène d'adieu entre Sireno et Diana; les poésies, dont ce roman est entremêlé, respirent les sentiments les plus tendres et les plus doux. Personne ne s'étonnera après cela qu'il eut un succès immense, qu'il fut traduit dans plusieurs langues, et qu'il devint le modèle du genre pastoral pour tous les pays.

Le plus heureux parmi ses faibles imitateurs fut le Français Honoré d'Urfé comte de Chateauneuf, auteur de *L'Astrée*, qui parut en 1620 et qui eut pendant longtemps une vogue prodigieuse. L'auteur appelle lui-même son roman une „*Pastorale allégorique*“, pour indiquer qu'il racontait des événements réels sous la forme idyllique. Cette première production de ce genre fut accueillie en France avec d'autant plus de faveur, qu'on était fatigué des anciens romans de chevalerie et que les „*nouvelles*“ avaient aussi perdu tout leur charme. L'action se passe dans le sixième siècle de notre ère sur les bords du Lignon; les personnes ne sont pas de véritables bergers et bergères mais elles „n'ont pris cette condition — comme dit l'auteur — que pour vivre plus doucement et sans contrainte“. N'ayant rien à faire, ces gens ont tout le temps de devenir amoureux les uns des autres, et ce sont ces amours et les réflexions de l'auteur qui forment le contenu du roman. D'Urfé, qui n'avait fait imprimer que trois volumes de son ouvrage, mourut sur son livre, et ce fut son ami le Piémontais Baro, qui en rédigea le quatrième d'après les écrits de l'auteur et composa lui-même le cinquième volume pour compléter l'oeuvre. Le dernier volume contient une clef qui nous fait connaître les véritables noms des personnes du roman. Le principal défaut de *L'Astrée*, qui consiste dans la subtilité exagérée des sentiments, est plutôt le défaut de la société française de ce temps, que celui de l'auteur. On était avide d'une lecture spirituelle; on ne voulait plus ni de l'ancien roman chevaleresque, ni de la nouvelle: on voulait une autre forme. C'est alors que d'Urfé, pourvu d'une fantaisie romanesque et inventive, imagina de développer dans un roman volumineux la nouvelle métaphysique de l'amour, en y ajoutant l'intérêt d'une énigme facile à deviner. Pour ces motifs *L'Astrée* fut fort à la mode et eut un succès extraordinaire, mais le goût changea tout à coup et ce roman cessa d'être en vogue. On le méprisa bientôt comme étant trop ennuyeux. Une fausse tendance peut bien fausser pour quelque temps le goût d'une nation mais le génie de la poésie, de la vérité et de la nature reprennent bientôt leur pouvoir, en anéantissant leurs adversaires. Le goût de l'allégorie pastorale ne pouvait donc durer longtemps. Après avoir passé de la France en Angleterre et en Allemagne, et avoir jeté partout de nombreux rejets, il disparut en peu d'années. Le déguisement était trop peu naturel, le contraste était trop frappant entre la forme et le contenu, entre les personnes et les caractères, entre la simplicité de la condition et l'affectation de la langue et des sentiments. On sentait bien le manque de convenance entre les personnes et le contenu, on avait le sentiment de l'harmonie si nécessaire dans une oeuvre d'art, mais ce sentiment était encore trop confus. En se faisant jour peu à peu, il commença à exercer à cette époque

une faible influence sur le roman. On quitta alors les bergers et les bergères et on se prit à peindre les princes, les princesses, toutes les personnes de la cour, qui étaient connues de tous, et qui offraient par conséquent, un intérêt général. On avait par là l'avantage de rester fidèle à la réalité; on pouvait les représenter dans le roman tels qu'ils étaient dans la vie réelle, leur donner le rôle de héros, leur faire tenir de beaux discours, sans s'éloigner du naturel et du vrai. Or, comme on ne saurait s'occuper des princes et des cours, sans faire de la politique, et que celle-ci a beaucoup d'intérêt et d'attrait pour les lecteurs, les romanciers s'empressèrent d'adopter ce nouveau genre de romans, sans abandonner cependant l'afféterie galante, ce grand défaut du siècle, dont Molière fit justice dans ses *Précieuses ridicules*. Le succès extraordinaire de ces romans politiques et galants à la fois est dû surtout à la manie des portraits, qui s'était emparée des premiers cercles de la capitale. Les romanciers faisaient le portrait de tous les personnages illustres de leur temps sous des noms anciens. On aimait à se voir encadrer dans cette galerie et l'on se montrait peu difficile sur le reste. On passait à l'auteur un amas d'aventures merveilleuses et vraisemblables, des fadeurs amoureuses, des descriptions à perte de vue et des conversations sans fin.

„*L'Argenis*“ du poète latin John Barclay, né en 1582, à Pont à Mousson et mort en 1621, est le premier roman politique qui offre un fidèle miroir des mœurs de la cour française. Il a été beaucoup lu et traduit dans plusieurs langues, en allemand par Martin Opitz. Son roman satirique contre les Jésuites: „*Euphormionis Lusinii satyrikon*“ bien qu'écrit dans un style classique, est moins célèbre que l'*Argenis*. Beaucoup moins connus sont le „*Cyrus*“ de Ramsag et le „*Sethos*“ de Terrasson. Le „*Polixandre*“ de Louis le Roy de Gomberville, en cinq volumes de 1200 pages, réunit les souvenirs des anciens romans chevaleresques à l'élément héroïque moderne. Ce roman est le produit d'une fantaisie extravagante et un étrange mélange de plusieurs genres. L'auteur en commença une continuation sous le titre: „*Le jeune Alcidiane, histoire du fils de Polixandre*“ qui fut plus tard achevé par Me. Gomez.

Le Gascon Gautier de Coste de la Calprenède, né à Cahors, était doué d'une riche fantaisie et d'un grand talent poétique. Il s'empara de ce genre et écrivit une série de romans: „*Cléopâtre*“, „*Cassandre*“ et „*Pharamond ou l'histoire de France*“, qui furent accueillis avec beaucoup d'empressement et presque dévorés par le public, qui les oublia quelque temps après, avec la même facilité.

Encore plus de succès, mais tout aussi passager, eurent les romans de Mademoiselle Scudéry (1607—1701), qui a écrit et publié sous le nom de son frère: „*Ibrahim ou l'illustre Bassa*“, „*Artamène ou le Grand Cyrus*“, „*Clitie, histoire romaine*“, „*Almahide ou l'Esclave reine*“, „*La promenade de Versailles*“, „*Anecdotes de la cour d'Alphonse XI^e du nom*“, „*Les Beins des Thermopyles*“, „*Celinte*“, „*Mathilde d'Aguilas*“, „*Conversations et Entretien*“ (en tout cinquante volumes). Pour caractériser ces romans et donner en même temps une idée du goût qui dominait alors en France, Demogeot s'exprime comme il suit: „Sous des noms turcs, grecs ou romains, c'est la galanterie, la recherche, la ridicule sentimentalité de la société contemporaine. Anacréon, qui accompagne deux dames à Préneste, fait le charme de la réunion par sa conversation et ses jolis vers; le galant Brutus échange des billets doux avec la coquette Luerèce Les héros les plus fameux, sur le point de donner une bataille décisive, s'occupent à entendre

l'histoire de Timarète ou de Bérélice, dont la plus sérieuse aventure est un billet perdu ou un bracelet égaré." L'un d'eux, perfectionnant le génie de la galanterie, trace, doucereux ingénieur, la carte du pays de Tendre. On y voit le fleuve d'Inclination, ayant sur la rive droite les villages de Jolis-vers et d'Épitres-galantes, sur la gauche, ceux de Complaisance, de Petits-soins et d'Assiduités; plus loin sont les hameaux de Légèreté et d'Oubli avec le lac d'Indifférence. Une route conduit au district d'Abandon et de Pertidie; mais en suivant le cour naturel du fleuve, on arrive à la ville de Tendre sur Estime, et à celle de Tendre sur Inclination." (Cette Carte se trouve dans la Clélie de Mlle. Scudéry.)

On se lassa enfin de ces fictions oiseuses; Boileau les couvrit de ridicule dans son „*Dialogue des héros de romans*“ et Laharpe ne les condamne pas avec moins de sévérité. „L'esprit de la cour de Louis XIV — dit-il — pendant la jeunesse de ce prince, qui lui-même avait alors la tête un peu romanesque, favorisa d'abord ce goût pour les fictions outrées; et les rôles qu'avaient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe, qui commande partout où il n'est pas esclave.“ Mademoiselle Scudéry survécut à sa célébrité n'étant morte qu'en 1701 à l'âge de 94 ans.

Beaucoup d'écrivains et surtout de dames entreprirent, d'après son exemple, à traiter l'histoire moderne, en la représentant dans le roman, mais en la faussant à leur gré. Cependant la tendance de donner au roman l'importance et la couleur de la narration historique, amena un résultat bien favorable. En se rapprochant de la nature, on faisait un pas en avant. Les premiers romans de ce temps qui offraient des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance, furent les romans de Me. de Lafayette (1633—1693). Les œuvres de cette spirituelle femme auteur sont: „*Zaïde*“; „*La Princesse de Clèves*“, „*Mademoiselle de Montpensier*“; „*Mémoires de la Cour de France*“; „*Histoire d'Henriette d'Angleterre*“; „*La Comtesse de Tende*.“ Rien n'est plus original et plus touchant que la situation de Gonzalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. La „*Princesse de Clèves*“ est une production encore plus aimable et plus touchante. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse. Un sentiment noble et vrai, un style élégant et pur, des situations intéressantes, une invention heureuse et des caractères bien dessinés, donnent aux romans de Me. de Lafayette une valeur réelle et durable.

Les romans de Me. Riccoboni (1714—1792), publiés pour la plupart dans la moitié du 18^e siècle, se distinguent par un sentiment exquis de délicatesse, ainsi que par le style animé et rapide. Après avoir été pendant vingt ans actrice médiocre, elle quitta le théâtre et se mit à écrire de nombreux romans remplis pour la plupart de souvenirs personnels. *L'histoire de Miss Jenny* est l'ouvrage de Me. de Riccoboni le plus intéressant et le plus émouvant. C'est un roman de longue haleine, dont le style est plein de force et de précision. Il nous montre la vertu d'une femme exposée aux plus grands dangers, ce qui paraît, du reste, être le sujet favori de l'auteur. *L'histoire du Marquis de Cressy*, à laquelle on reproche l'in vraisemblance et l'immoralité de dénouement, nous montre un homme de rang et de talent, mais aussi d'une ambition sans bornes et de mauvais coeur. Il sacrifie la femme qu'il aime et qui de sa part l'adore, pour faire un mariage avanta-

geux. Mais celle qu'il épouse est plus malheureuse, que la femme qu'il a quittée, car l'indifférence et l'infidélité de son époux, la poussent à prendre le poison pour mettre fin à sa vie. *Les lettres de milady Juliette Calesby* présentent le combat intérieur d'une femme qui a été quittée par son amant, qu'elle aime tendrement. Après s'être fiancé avec elle, par suite d'un scrupule de conscience il se marie avec une autre et après la mort de celle-ci, il demande de nouveau la main de son ancienne fiancée. Ce roman serait un chef-d'oeuvre si le ressort principal n'était pas trop forcé. Le petit roman *Ernestine* a un haut degré de charme et se distingue par beaucoup de grâce et d'intérêt. *Les lettres de madame de Sancerre*, un des meilleurs ouvrages de Me. Riccoboni, contiennent à la vérité un peu de marivaudage, mais elles excellent aussi pour le style et pour la composition. Les autres productions de ce romancier, *Christine de Souabe*, *Histoire d'Aloïse de Rivarol* etc. sont inférieures à celles que je viens de mentionner.

Ce qui plaît dans les romans de Me. Riccoboni, c'est surtout la narration précise et rapide, les réflexions fines et justes, le ton distingué, la grâce et la délicatesse de son style. Voilà le jugement que Louis Veuillot porte sur cette femme auteur: „Chez cet aimable écrivain on trouve de la grâce, du savoir-vivre, de la naïveté, du bon sens, de l'âme, la plus coulante simplicité du monde, et point du tout de philosophie; ce qui est le beau.“ (Homnète Femme XLII.)

Nous citerons encore Me. de Tencin, dont le roman „*Le Comte de Comminges*“ peut-être regardé comme le pendant de la „*Princesse de Clèves*“.

C'est surtout au commencement du 18^e siècle que la tendance du temps se refléchissait de la manière la plus frappante dans la littérature et principalement dans le roman. La raison en est qu'on empruntait le sujet des oeuvres d'imagination à l'histoire contemporaine, en développant les éléments poétiques qu'on parvenait à y découvrir. De cette manière commença la vogue des romans de famille dont il faut du reste chercher l'origine dans les romans héroïques et galants du siècle précédent, dans les romans de Me. Lafayette ainsi que dans les romans picaresques des Espagnols. Cette espèce de roman, que Richardson cultiva avec tant de succès en Angleterre, a pour principaux représentants en France Marivaux et Prévôt.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux (1688—1763) n'a pas une vie riche en événements; il était deux fois marié, toujours pauvre, très-bien-faisant et très-sensible; surtout en tout ce qui se rapportait à ses ouvrages. Sa conversation, à ce qu'on dit, avait quelque chose d'étrange: elle amusait pendant quelque temps, mais elle finissait par fatiguer, à cause de la subtilité métaphysique du romancier. Marivaux n'était pas savant; il montrait même un singulier mépris pour les poèmes d'Homère dont il travestit pourtant l'Iliade, ainsi que le Télémaque de Fénelon. Outre ses romans, Marivaux composa un grand nombre de pièces de théâtre, qui eurent beaucoup de succès aux Italiens, mais qui ont peu contribué à la gloire de l'auteur après sa mort. Dans ses comédies, ainsi que dans ses romans, Marivaux se perd dans les analyses les plus fines et les plus ingénieuses, dont Voltaire disait qu'il „*espérait de ne rien comprendre*“. „Cet homme, disait-il, sait tous les sentiers du coeur humain, mais il n'en connaît pas la grande route.“ Parmi ses romans, la *Vie de Marianne* et *Le Paysan Parvenu*, sont beaucoup supérieurs aux autres, que nous passerons sous silence. Marivaux peint dans *Marianne* le noble orgueil de la vertu malheureuse, qui est secouru par une femme non moins noble. Une voiture dans laquelle Marianne, âgée de deux ou trois

ans, voyage avec des personnes que plus tard on croit être ses parents, est attaquée par des brigands, qui tuent tout le monde, excepté l'enfant. On la confie aux soins du curé d'un village voisin, qui élève Marianne avec beaucoup d'amour, jusqu'à ce qu'elle eut atteint sa 17^e année. Vers ce temps une soeur du curé se rend à Paris chez un parent mourant; elle prend Marianne avec elle pour la placer convenablement. Pendant son séjour à Paris, la soeur du curé tombe dangereusement malade, meurt, et le curé devient fou. Comme sa fortune est épuisée, à cause de l'argent qu'il a envoyé à sa soeur, Marianne ne peut plus penser à faire retour chez lui. Il ne lui reste d'autre appui que celui d'un moine, auquel son amie, avant de mourir l'avait recommandée. Celui-ci la remet à Mr. Climal, dans la bienfaisance duquel il a une grande confiance, mais qui dans de pareilles occasions n'ouvre sa bourse que dans des buts les plus honteux. Il place donc Marianne dans la maison d'une certaine Me. Dutour, marchande de toile, et pendant qu'elle est chez elle, les intentions de l'hypocrite protecteur se manifestent. Un jour, en revenant de l'église, elle se tord le pied, et, comme elle ne peut aller plus loin, on la porte dans la maison voisine qui appartient à Mr. Valville. Bientôt il naît, entre ce jeune homme et Marianne, une passion mutuelle. Mr. de Climal, oncle de Mr. de Valville, vient un jour, par hasard, dans la chambre, où son neveu est aux genoux de Marianne. Il comprend alors la nécessité de la faire revenir dans sa première habitation et de redoubler ses instances pour la faire adhérer à ses désirs. Marianne le repousse avec la plus grande indignation. Mr. Valville, qui a découvert le nouveau séjour de sa bien-aimée, trouve à son tour l'oncle aux genoux de Marianne. Enfin Mr. de Climal, désespérant de gagner la sympathie de la jeune fille, lui refuse sa protection. L'orpheline s'adresse de nouveau au moine, qui l'avait recommandée à Climal. Mais en venant chez lui, elle y trouve son hypocrite protecteur, qui s'efforce de persuader au moine, que Marianne avait mal compris ses intentions, et qu'elle serait probablement si ingrate, de le peindre sous un jour défavorable. Notre héroïne s'adresse alors à la supérieure d'un couvent, et, comme par un heureux hasard, elle trouve chez elle Me. Miron, qui est très-bienfaisante, celle-ci la fait entrer au couvent à ses frais. Peu de temps après Me. Miron raconte à Marianne qu'elle avait dans le dernier temps beaucoup de chagrin, parce que son fils, Mr. Valville, avait refusé un parti très-avantageux à cause d'une fille, qu'il avait amenée dans la maison, par suite d'un accident, qui lui était arrivé dans la rue. Marianne avoue à sa bienfaitrice qu'elle-même était l'objet de l'amour de Valville, et qu'elle éprouvait aussi un grand amour pour lui. Elle promet cependant de faire tout son possible pour renoncer à la pensée d'une union si inégale. Mais Mr. Valville déclare à sa mère qu'une autre union détruirait à jamais son bonheur et celle-ci se décide enfin à donner son consentement à leur union, à la condition cependant de tenir cachées les circonstances de l'enfance de Marianne. Me. Dutour, la marchande de toile, qui connaît ces circonstances, les raconte aux parents de Me. Miron, et lorsque Marianne leur est présentée, comme la fiancée de Mr. Valville, ce mariage trouve beaucoup d'opposition de leur part. Tous ces obstacles sont enfin surmontés, et tout semble finir heureusement. Mais de plus dures épreuves attendent la jeune fille. Valville devient tout-à-coup amoureux d'une autre femme et le roman finit au milieu de l'histoire d'une religieuse qui veut consoler Marianne de l'infidélité de son fiancé, en lui racontant ses propres malheurs. Ce roman, qui contient beaucoup de situations très-intéressantes, est en même temps

plein d'in vraisemblances. On ne sait jamais au juste pourquoi Marianne ne fait pas retour chez le curé du village, et le seul motif qui s'offre au lecteur, c'est que la narration exige sa présence à Paris. Il est bien possible, mais non pas probable que Climal entre dans la chambre de Valville, au moment où celui-ci se trouve au genoux de Marianne; que Valville trouve à son tour son oncle dans la même situation; que Marianne rende visite au moine tout juste au moment, où Climal fait son possible pour le persuader que Marianne n'avait pas compris ses intentions et que probablement elle le calomniait; que Me. Dutour vient chez les parents de Valville, pour vendre des marchandises, tout juste au moment, où Marianne fait sa première visite de présentation à la famille de son fiancé et que Valville et sa mère entrent dans la chambre du moine au moment où celui-ci emploie son autorité auprès de Marianne pour la décider à renoncer à toute pensée d'union avec Valville. Et pourtant tous les événements de ce roman ont pour base ces accidents peu vraisemblables. C'est aussi peu délicat de la part de Me. Miron, et peu d'accord avec son caractère, qu'elle oblige Marianne de faire des représentations au jeune Valville sur l'inconvenance de leur liaison. La tentative de tenir cachées les circonstances de la jeunesse de Marianne, sans la chance de réussir est avilissante. Le défaut principal de ce roman c'est qu'il n'est pas fini, et que le lecteur en est peu satisfait. Marivaux excelle dans la peinture des caractères: c'est là qu'il est en effet sans égal. Il dessine avec un art inimitable la différence qui passe entre la bonté naturelle de Me. Miron et la vertu vraiment sublime de son amie Me. Dorfin. Quant à l'orpheline la vanité paraît être sa passion dominante, mais elle est si naturelle et offusque si peu, qu'elle fait sourire et n'éveille jamais le mépris ou l'indignation, ni même le moindre désir de lui faire de la peine. Mais l'auteur est le plus heureux lorsqu'il peint les prétentions mal fondées de ceux qui s'arrogent de faux caractères, les riches insolents, l'arrogance du pouvoir et du rang, les artifices d'une religion formelle et purement extérieure, ou la fausseté de prétendus amis. Il peint aussi en maître le rude procédé des bienfaiteurs, leur pitié qui révolte ainsi que le voile par trop transparent d'un sentiment délicat que quelque fois ils prennent; il réussit à peindre la sotte curiosité et la bonté blessante d'une âme vulgaire. Le caractère de Me. Dutour lui en offre l'occasion car elle perce et déchire le cœur de ceux, qu'elle veut consoler, ou traiter avec tendresse. „Est-il vrai, dit sa fille de boutique à Marianne, est-il vrai que vous n'avez ni père ni mère, et que vous êtes l'enfant à personne?“ — „Taisez-vous, idiot, lui dit Me. Dutour; qui vit que j'étais fâchée; qui est-ce qui a jamais dit aux gens qu'ils sont des enfants trouvés? J'aimerais autant qu'on me dit que je suis bâtarde.“ Tout le monde sait que Marivaux préférerait son Climal au Tartufe de Molière; mais c'est à peine si on peut comparer ses deux caractères. D'Alembert remarque fort justement dans son éloge de Marivaux, que l'hypocrite du roman et celui de la comédie sont de tout autre genre. Climal est un hypocrite bien élevé et accoutumé à une bonne société, tandis que Tartufe est plus grossier et plus vulgaire. La scène, où Climal sur le lit de mort, montre son repentir est considérée communément comme la meilleure partie de tout l'ouvrage, et, en effet, le discours de Climal est la langue de la componction qui émeut profondément, mais il faut avouer que son discours est trop long pour un mourant frappé d'apoplexie.

Dans ce roman il y a de très-nombreuses pensées et des réflexions sur les secrets motifs de la vanité, sur les méprises de l'amour propre et sur les

sophismes de la passion. Marivaux met à découvert les replis les plus cachés du coeur humain. On lui reproche de s'arrêter trop longtemps à une seule pensée, en la considérant sous tous les rapports possibles. La peinture de ses caractères a plus de tendresse que de force. „Le sentiment, dit D'Alembert, y est plutôt peint en miniature qu'il ne l'est à grands traits.“

Un défaut capital de Marivaux se trouve dans son style. Tous les critiques français s'accordent à blâmer l'affectation de son style, si recherché et maniéré, que depuis ce temps sa manière d'écrire s'appela: „Marivaudage.“ En voilà un exemple: „Laissez-moi rêver à cela, il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon coeur, il me chicane et je veux tâcher de l'accoutumer à la fatigue. La nature fait assez souvent de ces tricheries-là, elle enterre je ne sais combien de belles âmes, sous des visages communs; on n'y connaît rien et puis quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.“

Le „*Paysan Parvenu*“ ressemble en beaucoup de points à sa Marianne, bien qu'il lui soit inférieur. Il serait difficile d'analyser un ouvrage qui ne contient que peu d'événements et dont le mérite principal est dans la peinture de nuances presque imperceptibles du sentiment et du caractère.

Avec plus de hardiesse et plus d'invention créatrice, Prévôt d'Exiles écrivit ses romans, parmi lesquels „*Manon Lescaut*“ est un chef-d'oeuvre malgré les petits défauts qu'on peut y trouver. Il naquit à Hesdin dans l'Artois en 1697. Dans sa jeunesse il entra deux fois dans l'ordre des P. P. Jésuites, qu'il quitta bientôt après, pour le service militaire. Rassasié des dissipations où il vivait, il se fit membre de la Congrégation des Bénédictins de St. Maure. Mais à peine avait-il fait le voeu triple et irrévocable de chasteté, d'obéissance et de pauvreté qu'il se repentit de son choix et impatient de la contrainte monacale, il s'enfuit en Angleterre où il écrivit quelques uns de ces premiers ouvrages et où il entretenit en même temps une liaison d'amour qui l'éloigna encore plus du sein de l'église. Cependant Prévôt obtint par la médiation du prince de Conti la permission de revenir en France où il devint bientôt secrétaire et grand-aumonier de son protecteur. Dans cette position il s'occupa sans cesse d'écrire des oeuvres de toute sorte; il livra même à un journal périodique des articles irréfléchis qui s'exprimaient assez librement sur le gouvernement et sur la religion de la France. Etant fort inquiet, Prévôt se rendit à Bruxelles. Mais bientôt après on le rappela en France où il se voua de nouveau à ses travaux littéraires qui, outre ses romans, dont nous parlerons tout à l'heure, consistent dans une „*Histoire générale des voyages*“ et dans la version des romans de Richardson. Un an avant sa mort il se retira de Paris dans une petite maison à St. Firmin près de Chantilly. Il mourut dans le voisinage de son habitation dans des circonstances affreuses et inouïes. Son biographe raconte: „Comme il s'en retournait seul à St. Firmin le 23 novembre par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante et demeura sur la place. Des paysans qui survinrent par hasard, ayant aperçu son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus proche. Celui-ci le fit déposer dans son église en attendant la justice qui fut appelée comme c'est l'usage lorsqu'un cadavre a été trouvé. Elle se rassembla à la hâte et fit procéder sur le champ à l'ouverture du corps. Un cri du malheureux qui n'était pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeait l'instrument et glaça d'effroi les assistants. Le chirurgien s'arrêta — il était trop tard, le coup mortel était porté. L'Abbé

Prévôt ne rouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnait et de quelle horrible manière on lui arrachait la vie."

L'Abbé Prévôt qui occupe la seconde place parmi les romanciers français de son siècle excelle par sa fantaisie tout autant que Marivaux par son sentiment de délicatesse et sa connaissance du coeur humain. Il fut le premier qui introduisit dans le roman les scènes de terreur de la tragédie. On l'a appelé le Crébillon de ce genre de littérature parce qu'il tend à faire horreur par ses peintures sombres et effrayantes. Dans son premier ouvrage qui parut en 1629: „*Mémoires d'un homme de qualité*“ par exemple, le Marquis de . . . après la perte d'une femme aimée se retire dans une habitation solitaire en Italie. Les parois et le parquet en sont recouverts de drap noir excepté la place où sont pendus les habits de la défunte. Il a toujours à côté de lui une cassette d'or qui renferme son coeur. Il passe dans cette maison plusieurs mois en contemplant à la clarté des chandelles l'image de son amour et ne sort de cette habitation que pour se jeter dans un couvent de la Chartreuse d'où cependant le duc de . . . le fait sortir en le persuadant d'accompagner son fils qui devait voyager dans les différentes cours de l'Europe.

„*Manon Lescaut*“, le plus singulier et le plus intéressant roman de Prévôt, était d'abord uni aux „*Mémoires d'un homme de qualité*“ bien qu'il fût écrit beaucoup plus tard et publié aussi à part. Le romancier raconte qu'un jeune homme qui avait beaucoup de qualités brillantes et honorables et qui était dominé par une passion malheureuse et presque irresistible, foule aux pieds toute convenance, en préférant de renoncer aux avantages que lui offre la fortune et d'aller errer avec l'indigne objet de son amour en vivant dans la pauvreté et dans la misère. Ce jeune homme, le chevalier Desgrieux, étant encore à l'université, s'enfuit avec Manon Lescaut, héroïne de ce roman et ne peut plus se délivrer de cette honteuse liaison. Manon qui n'est pas capable de supporter la misère et qui est entraînée par une vanité démesurée procure à elle-même et à son amant l'entretien nécessaire par les moyens les plus déshonorants. Malgré ses infidélités réitérées elle conserve pour lui l'amour le plus ardent. De pareils motifs poussent le chevalier à tromper au jeu et à aider son amante à dépouiller ses admirateurs, de manière que les deux amoureux offrent sous tous les rapports le contraste le plus frappant d'une conduite honorable et de sentiments nobles. L'auteur tâche d'atténuer les actions coupables de son héros en peignant l'incomparable beauté et la gaieté ravissante de Manon avec les couleurs les plus vives. Ces qualités repandent autour d'elle un charme qu'elle garde même dans le plus profond abîme de la misère et du vice. La poursuite d'une fraude dont elle s'est rendue coupable et qui fut découverte donne enfin occasion aux parents du chevalier de le séparer d'elle. On l'envoie avec d'autres criminels à New-Orléans, mais Desgrieux résout de l'accompagner même au delà de l'Océan atlantique. Au Nouveau-Monde elle devient tout aussi admirable par sa constance et sa fidélité qu'elle avait été auparavant par la chaleur de son amour. Les erreurs d'une fantaisie avide de plaisir sont rachetées par les vertus d'un coeur plein d'amour. Elle refuse un parti avantageux et comme le compagnon de son exil s'est attiré le courroux du gouverneur, elle le suit dans les déserts de l'Amérique, où elle succombe à la peine et au chagrin. Son amant fait retour en France.

Beaucoup de littérateurs ont blâmé la tendance morale de ce roman; ils ont trouvé que Manon, malgré ses fautes et ses inconséquences exerce un

charme trop grand. Et en effet dans la première partie de sa vie elle montre un penchant irrésistible pour les plaisirs et pour le luxe, ainsi qu'une véritable manie pour le théâtre. Pour satisfaire ces passions elle trahit et sacrifie son amant. Ce n'est que dans les déserts du Nouveau-Monde que le but de l'auteur se fait jour et devient clair. Il veut nous prouver qu'un grand amour peut élever un coeur au dessus de lui-même et le rendre capable de toutes les vertus. Ce roman présente en effet plusieurs défauts qui se rapportent à la morale, à la vraisemblance et au bon goût, mais son plus grand défaut c'est la disposition compliquée des événements. Il paraît que l'auteur écrit au hasard sans trop savoir où il veut en venir; ainsi amasse-t-il l'aventure sur aventure en perdant souvent de vue les caractères les plus intéressants. Ces défauts se font cependant moins sentir dans *Manon Lescaut* que dans la plupart de ses autres romans. Ils ressortent le plus dans le *Doyen de Kellerrine* et dans l'*Histoire de Cleveland*. L'auteur appelle le premier roman avec beaucoup de modestie: *Histoire ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable*. Il raconte l'histoire d'une famille catholique d'Irlande qui se compose de trois frères et d'une soeur et qui après la révolution de 1688 est passée en France pour y chercher fortune. Le Doyen, qui est l'aîné des trois frères, est d'abord contraire à se voyager, ensuite il consent à accompagner ses frères et sa soeur pour les aider de sa sagesse et de ses conseils. Ce roman qui contient de nombreuses aventures, peint les embarras et les afflictions qui sont le partage de cette famille dans un pays étranger, causés surtout par la beauté extraordinaire de la soeur, par l'ambition du second frère et par la faiblesse de caractère du frère cadet. Le Doyen, homme de religion et d'une vertu sévère, n'est occupé que du bien présent et futur de ses parents. Il leur tient des exhortations si fréquentes et si ennuyeuses que, comme remarque Desfontaine, il devient aussi insupportable au lecteur qu'à ses frères et à sa soeur.

Le roman de Prévôt qui porte le titre de *Cleveland* contient les aventures romanesques d'un fils naturel d'Olivier Cromwell. Elevé dans sa jeunesse par sa mère dans une profonde solitude et négligé et même persécuté par son père, il éprouve pour ce dernier depuis son enfance, une aversion insurmontable. Il se sauve enfin en France. Prévôt peint admirablement le manque de confiance en lui-même ainsi que l'origine et les progrès de la première passion du jeune homme qui suit l'objet de son amour en Amérique où la jeune fille avait accompagné son père. Cleveland après s'être uni à elle devient le chef et le bienfaiteur d'un peuple sauvage. Dans cette situation il trouve l'occasion de montrer toute l'énergie de son esprit, mais la jalousie à laquelle sa femme s'abandonne depuis quelque temps amène enfin de nouvelles aventures et de terribles catastrophes. Une des plus intéressantes parties de ce roman c'est l'épisode relatif à une île presque inaccessible dans le voisinage de Sainte-Hélène, où s'était établie une colonie de protestants qui s'étaient enfuis de la Rochette et qui, après les affreuses souffrances, endurées pendant le siège de leur patrie, en désirant ardemment de trouver un refuge sûr et tranquille, s'étaient fixés loin du reste du monde dans ce coin écarté de la terre. Cette colonie est visitée par un second fils naturel de Cromwell qui rencontre son frère et il lui raconte ce qu'il avait vu. Les événements de ce roman sont incroyables et fantastiques, mais les caractères passionnés et originaux sont bien dessinés.

Ce qui distingue Prévôt des autres romanciers de son temps ce sont la féconde richesse de sa fantaisie, la vive et puissante pénétration qui recherche

les replis les plus cachés et les plus profonds de la plus ardente passion, ainsi que l'excellence de ses peintures. Il fit faire au roman de son temps un progrès remarquable: il l'enrichit par l'invention d'événements extraordinaires, en vérité, mais tout à fait possibles, ainsi que par la peinture des passions tout aussi extraordinaires, mais vraies, qui nous offrent le bon et le mauvais côté du caractère humain. On peut dire de Prévôt qu'il vit dans ces créations, qu'il se réjouit de leur joie, qu'il souffre de leurs douleurs. Toutes les situations, tous les caractères qu'il peint vivent en lui, dans son âme et dans sa vie. „Cette impression de ressemblance — dit Villemain dans son cours de littérature française — ne peut-elle pas se soupçonner aussi dans le chef-d'oeuvre de l'abbé Prévôt, son roman impérissable, où un intérêt si touchant naît de personnages en apparence si dégradés, où le vice même se rachète et se transforme par la passion? Je ne voudrais pas faire tort à la jeunesse de l'abbé Prévôt, ni supposer qu'il s'est jamais autant écarté de l'honneur que le chevalier Desgrieux; mais j'ai peine à croire que plus d'une situation si bien peinte dans ce roman n'ait pas été sentie et éprouvée par l'auteur. Cette passion irrésistible du chevalier, cette fuite de la maison paternelle, ces retours vers l'étude et la théologie, cette évasion de Saint-Lazare, tout cela me paraît bien ressembler aux noviciats interrompus de Prévôt et à sa brusque sortie de Saint-Germain-des-Près. L'homme vertueux du roman de *Manon Lescaut*, l'abbé Thiberge, ce prêtre indulgent, ce modèle des amis généreux était un personnage réel connu sous ce nom, et dont Prévôt avait peut-être éprouvé pour son compte la sagesse et l'amitié.“

„Sans admettre en tout cette conjecture, on ne peut douter que, dans ce roman, bien des choses ne soient peintes d'original, et que Prévôt, dans sa vie d'aventures, n'ait rencontré cette femme si légère, cette coquette charmante et pernicieuse que l'excès du malheur rend si noble, si tendre. Par là, ce livre, dont le début annonçait une aventure vulgaire, dont les détails offrent souvent des moeurs dégradées, s'élève en finissant au sublime de la passion. Cette jeune courtisane devint une épouse admirable et sa mort dans les solitudes d'Amérique n'est pas une scène moins éloquente que la mort d'Atala.“

Au commencement du 18^e siècle le roman de famille perdait peu à peu le terrain, la famille elle-même n'existant déjà plus à cette époque que seulement dans la petite bourgeoisie. C'est que les hautes classes de la société étaient alors en France dans la plus complète dissolution. Nous ne sommes déjà plus loin de la grande révolution française; la dissolution de la famille devait avoir pour conséquence immédiate et inévitable la destruction de toutes les institutions sociales du pays. Si l'on jette un coup d'oeil sur les conditions intérieures de la France à la mort de Louis XIV on est effrayé de voir le raffinement artificiel et factice qui tuait tout véritable sentiment. Les passions les plus basses déguisées sous un extérieur brillant et des formes élégantes exerçaient l'autorité incontestée et inébranlable qu'elles s'étaient arrogée. C'était la convenance qui déterminait tout en conciliant ensemble les plus grands contrastes et les plus fortes antithèses relatives à la morale. Les personnes qui se trouvaient à la tête du pays sanctionnaient formellement l'immoralité et ceux qui étaient près du trône les imitaient fidèlement. Les dehors charmants étaient le seul but de la vie sociale. On traitait la maîtresse recueillie sur la rue, avec plus de ménagement et plus d'égard, on l'entourait de plus de luxe que la femme qui avait la même

naissance et le même rang social du mari. Les dames distinguées se conduisaient tout-à-fait de la même manière. Cet état de choses était toléré et même favorisé. Ajoutons à cela une philosophie facile à acquérir et fort à la mode qui consistait dans des raisonnements légers et frivoles assaisonnés de fines saillies et d'une grande dose d'incrédulité. Ce qui sépare ordinairement les hommes en les éloignant les uns des autres, avait atteint un très-haut degré de perfection, c'est-à-dire l'égoïsme le plus raffiné, la sensualité la plus calculée et une telle assurance dans les formes de la vie sociale que la vérité, quand on l'entendait, paraissait être un mensonge. On se forme une juste idée de l'état de la société française de ce temps en lisant les nombreux mémoires du temps parmi lesquels ceux du Comte de Tilly et ceux de Casanova sont les plus importants pour la peinture des moeurs du 18^e siècle. Le roman, ce miroir de la société, offrait une image si fidèle de son temps qu'il pourrait nous servir de document historique. Or, comme il ne pouvait se tenir sur la base morale de la société parce qu'il n'y en avait pas, il se basa sur l'immoralité et il devint un aiguillon de la sensualité. A ces romans immoraux appartiennent en première ligne les oeuvres du mal famé Donatien Alphonse François Marquis de Sade, né le 2 juin à Paris où après avoir fréquenté le collège de Louis XIV, il entra dans un régiment de chevau-légers et fit en qualité de capitaine la guerre de Sept-ans. Après la conclusion de la paix de Sade prit son congé et se maria avec Mlle. de Montreuil. Son père étant mort, il lui succéda dans l'emploi de lieutenant-général de la Bresse; mais il passa presque tout son temps à Paris où, associé aux libertins les plus dissolus, il se fit remarquer par sa mauvaise conduite ainsi que par les mauvais traitements qu'il faisait subir aux compagnes de ses débauches. En 1772 condamné à mort pour ce motif, de Sade se sauva en Italie, mais à son retour il fut arrêté par une lettre de cachet et après une tentative de fuite, qui ne réussit pas, on le jeta à la Bastille. C'est là, qu'il écrivit les plus détestables de ses romans. En 1790 un décret de l'Assemblée constituante rendit la liberté à notre romancier et aux autres prisonniers d'Etat, mais de Sade ne se soucia aucunement de la république et reprit sa vie antérieure. Un mauvais livre lui valut une nouvelle arrestation: ou l'enferma d'abord à Sainte-Pélagie et plus tard à Charenton où il mourut en 1814.

Claude Prospère Jolyot de Crébillon, fils du célèbre poète dramatique Prospère Crébillon, surnommé le terrible, écrivit des romans du même genre, dont une partie sont de véritables romans de famille, imités des Anglais. Les autres sont des productions légères et frivoles dans lesquels Crébillon peint l'état corrompu de la société. Ses caractères sont bien dessinés, ses situations le seraient aussi si ce romancier ne s'était pas appliqué à peindre la sensualité de la manière la plus lascive. Ses romans sont très-importants pour la connaissance de son temps parce qu'ils nous donnent une idée de la fadeur de la société qui trouvait plaisir aux choses vaines et frivoles, de l'avidité des jouissances recherchées ainsi que du scepticisme élégant qui se jouait de tout. Ces moeurs étaient communes à toute la haute société depuis le temps de la Régence et les autres classes du peuple français en étaient plus ou moins infectées. Entre les romans de Crébillon pour la peinture de ces moeurs se distinguent surtout: *La Nuit et le Moment*, et *Le Hasard du coin du feu*, deux portraits en miniature fins, nettement exécutés, mais qui furent bientôt oubliés. *L'Ecumeiro*, *Ah quel conte!* et *Le Sopha* ont été imprimés et traduits plusieurs fois.

L'Ecumoire ou Tanzai et Neadarné que l'auteur prétend avoir traduit de la langue japonaise, fut écrit dans le but de rendre risibles les querelles des Jansénistes et des Mollinistes. Ce roman contient en même temps une histoire allégorique de la Bulle Unigenitus. Il raconte aussi l'histoire d'un prince et d'une princesse de l'Orient dont l'amour et le bonheur mutuels sont entravés par des obstacles continuels amenés par des fées malignes, contre lesquelles on se sert, de l'ustensile qui donne le titre au roman. Dans l'épisode d'une taupe qui était jadis une fée appelée Mourtache et qui raconte son histoire, l'auteur s'est moqué du style affecté et des interminables réflexions de Marivaux.

Ah quel conte! contient l'histoire d'un souverain oriental qui est aimée d'une fée patronesse de son royaume. Pour se venger de son indifférence elle lui inspire une passion pour une oie qu'il avait rencontrée dans un bal magnifique dans la société de tous les oiseaux dont Crébillon donne une description détaillée. La plupart des oiseaux étaient originairement des princes, des princesses et des fées et la plus grande partie du roman raconte les aventures qui ont amené une telle métamorphose.

Dans le *Sopha* un esprit de Brama, qui y est banni, donne son nom au roman. Il raconte qu'il a bien la permission de changer son domicile, mais que celui-ci doit être toujours de la même espèce et qu'à la fin il sera délivré par une singulière combinaison de circonstances.

Son meilleur livre qui est en même temps le moins dangereux par rapport à la morale: *Les égarements du coeur et de l'esprit* n'a pas été achevé. Il excelle par une profonde analyse du coeur humain et par une excellente peinture des caractères.

Dans ce roman Crébillon peint les aventures de plusieurs personnages de la cour. Il raconte la première entrée dans la vie que fait un jeune homme, son inexpérience, la manière dont il est séduit, ainsi que ses remords de conscience, de manière qu'il y a à espérer qu'il fera retour au chemin de la vertu. L'auteur s'est borné à décrire les effets de l'amour sans peindre l'influence des autres passions.

Crébillon trouva un imitateur dans Bastide qui rédigea plus tard la „*Bibliothèque des Romans*“ ainsi que dans Dorat dans ses romans: „*Malheurs d'Inconstance*“ et „*Les sacrifices de l'amour*“. La manière de Crébillon ne se réjouit que d'une vogue passagère. Elle tomba en discrédit lorsque les moeurs de la cour cessèrent de faire parade d'une licence effrénée.

Avec plus de rudesse et de cynisme, mais aussi avec plus de génie et d'honnêteté écrivit ses romans du même genre, un autre auteur, qui nous offre le contraste le plus vif avec les romanciers élégants et frivoles qui l'ont précédé et qu'il appella lui-même: „les vers luisants de la littérature.“ C'était Nicolas Edme Rétif de la Brétogne (1734—1806). Né à Sacy près d'Auxerre, après avoir fait l'apprentissage d'imprimeur, il parvint en 1767 à avoir sa propre imprimerie et il commença en même temps à écrire des romans si nombreux qu'en 1791 il pouvait se vanter d'avoir écrit depuis 1767 plus de 1632 romans en 200 volumes. La grande admiration qu'il avait pour J. J. Rousseau lui fit donner le sobriquet de „Rousseau du ruisseau“. Ce romancier peint tout avec les couleurs les plus vives et presque toujours des choses qu'il avait éprouvées lui-même, dans le but — dit-il — d'être utile à l'humanité par la peinture du vice. Ayant perdu par des spéculations malheureuses toute sa fortune, il reprit son métier d'imprimeur et parvint vers

la fin de sa vie à obtenir un petit emploi public. Rétif de la Brétonne mourut pauvre et oublié à Paris à l'âge de soixante-douze ans. Le style de ces romans est incorrect, la langue en est vulgaire et souvent cynique. Quant à la peinture des mœurs, *Les Contemporaines* et *Le Paysan perverti* sont ses meilleurs romans : *La vie de mon père* est un ouvrage irréprochable pour la morale et riche en peintures excellentes des mœurs de la campagne. Les descriptions en sont tendres et aimables, les détails naïfs et charmants, les sentiments vrais et forts, les caractères parfaitement réussis. C'est le seul roman de cet auteur qui mérite d'être soustrait à l'oubli. Il contient le beau rêve d'une âme égarée qui revit dans le temps heureux de la première innocence, qui se plonge dans les plus doux souvenirs, en oubliant l'horrible réalité, amenée par sa faute.

Cependant même dans les temps les plus corrompus et lorsqu'on l'opprime avec plus de violence, la morale ne devient pas muette ; elle fait toujours valoir son bon droit. C'est justement dans sa plus mauvaise période que ses défenseurs font entendre leur voix. Le plus résolu d'entre eux fut J. J. Rousseau dont la grave sérieux et l'éloquence hardie fit beaucoup d'effet. Mais les auteurs qui voulaient produire un effet plus durable devaient paraître frivoles eux-mêmes comme l'était la société d'alors ; ils devaient par une raillerie fine et spirituelle, par une élégante satire et même par une mordante malice labourer le sol aplati et dur et le préparer à recevoir une autre semence. Voilà ce que fit surtout Voltaire dans ses romans philosophiques, qui étant destinés à la classe plus intelligente du peuple français, n'ont pas exercé la même influence que ses autres ouvrages, bien qu'ils soient pour le style un modèle du genre.

François Marie Arouet, qui changea plus tard ce nom en celui de Voltaire, le plus célèbre et le plus influent de tous les poètes français, naquit à Paris le 20 décembre 1694. Mr. Arouet son père, qui était notaire, le fit entrer au collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites, où le jeune homme fit de brillantes études en éblouissant ses maîtres par ses succès ainsi que par la vivacité de son esprit. L'abbé de Châteauneuf, son parrain et son instituteur, qui depuis sa plus tendre enfance lui apprit à bégayer des paroles d'incrédulité, l'introduisit chez Ninon de Lenclos, dame aussi célèbre par sa beauté que par son esprit et par son instruction. Le salon qu'elle tenait ouvert à tous les hommes de lettres, avait été jadis fréquenté par Scarron, Molière, Fontenelle et Larocheffoncauld, et au commencement du 18^e siècle il était encore le rendez-vous de beaux esprits, de jeunes seigneurs incrédules, d'hommes de lettres et de poètes, parmi lesquels on remarquait La Fare et Chaulieu. Dans cette société le jeune homme apprit les principes de l'épicurisme le plus élégant et le plus spirituel. Ayant fini ses études de collège, son père l'envoya en 1710 dans une école de droit. Mais Voltaire, qui avait la constitution faible et une épaule de travers, n'avait pas de goût pour la carrière que son père voulait lui faire parcourir et il ne s'occupa que de l'étude de la philosophie et des belles-lettres en fréquentant en même temps la société des hommes les plus remarquables, mais aussi les plus frivoles de son temps. Pour l'arracher à cette société dangereuse son père le mit, en qualité de page, chez le marquis de Châteauneuf, qui se rendait en Hollande comme ambassadeur de France. Renvoyé bientôt à cause d'une amourette avec une demoiselle Dunoyer, Voltaire, qui voulait aller en Amérique, fut obligé d'entrer chez un procureur comme clerc, mais il ne s'occupa qu'à faire des vers badins et satiriques qui lui acquirent une gloire précoce.

Un ami de sa famille le tira de cette position et le conduisit avec lui à sa campagne de St. Ange. A la mort de Louis XIV il se vit injustement soupçonné d'être l'auteur d'une mordante satire contre le gouvernement. On le jeta à la Bastille, où notre poète commença son *Henriade*. Son innocence ayant été reconnue, le Régent lui donna en guise d'indemnité, une petite pension. Ce fut en 1618 que le jeune poète, qui comptait alors 24 ans, prit le nom de Voltaire sous lequel il publia sa première tragédie *Oedipe*, qu'il avait commencée à 18 ans et terminée à la Bastille. Ce début littéraire fut fort heureux car la pièce fut accueillie avec enthousiasme, ce qui lui valut la réconciliation avec son père et lui gagna l'amitié de Mr. Villars. Ayant eu l'imprudence de prendre part à une intrigue de cour, le poète fut banni de Paris où il revint en 1621 pour y faire représenter sa tragédie „*Artémise*“, qui échoua. Dans un voyage en Hollande le poète fit la connaissance de Jean Baptiste Rousseau, qui vivait alors en exil à Bruxelles; mais il se brouilla bientôt avec lui et revint à Paris (1624) pour assister à la représentation de sa *Marianne*, pièce qui eut un sort pareil à celui de la précédente. L'année suivante Voltaire ayant répondu par des paroles piquantes au mépris que lui avait témoigné à l'opéra le chevalier de Rohan-Chabot, celui-ci résolut de se venger. L'auteur de la *Henriade* dînait un jour chez le duc de Sully lorsqu'on vint lui annoncer qu'un carosse l'attendait à la porte de l'hôtel. Etant descendu, Voltaire fut saisi par les laquais du chevalier de Rohan-Chabot qui le frappèrent à coup de bâton. Le poète voulut poursuivre la réparation de cette injure en provoquant le chevalier en duel. Mais celui-ci, qui avait l'oreille du ministre, le fit mettre à la Bastille. On le relâcha après six mois en lui ordonnant de quitter le pays. Voltaire choisit alors pour son séjour l'Angleterre, où il demeura de 1626 à 1629. Pendant ce temps il étudia la littérature anglaise et la philosophie de Locke, Shaftesbury, Toland Bolinbroke Collin et d'autres, ainsi que les institutions politiques des Anglais. C'est à Londres que Voltaire publia la première édition de son *Henriade*, qui avait déjà paru à son insu sous le titre de *La ligue*. Ce fut là la première assise de sa fortune, que Voltaire augmenta ensuite jusqu'à l'opulence par des spéculations hardies et heureuses. A Londres le poète écrivit aussi *Charles XII*, et plusieurs tragédies parmi lesquelles *Zaïre* la plus touchante et la plus populaire, qui eut beaucoup de succès et qui fut inspirée par la lecture d'*Othello*. Rentré en France, Voltaire vécut fort retiré dans un des faubourgs les plus éloignés de Paris, faisant des projets pour de nouveaux ouvrages. Il y fit aussi imprimer les tragédies qu'il avait écrites à Londres. Mais inquiété de nouveau à cause de quelques lettres sur la mort de l'actrice Lecouvreur, que le clergé de Paris refusait d'inhumer, Voltaire fut obligé de quitter Paris. Il se réfugia à Rouen où il vécut quelque temps sous un nom emprunté. Il y fit imprimer en secret son *Histoire de Charles XII, roi de Suède* et ses *lettres philosophiques ou lettres sur les Anglais*, brûlées publiquement à Paris par le bourreau. Dans ces lettres l'auteur parle de littérature, de politique, de religion et même d'hygiène; il y expose la condition des gens de lettres en faisant surtout ressortir la supériorité des Anglais sur les Français sous le rapport des sciences et de la philosophie. Ses tragédies de cette époque: *Erypèle*, *Adelaïde du Guesclin* eurent peu de succès. La poésie: *Le temple du goût*, dans laquelle le poète critique sans aucun ménagement les plus célèbres écrivains de son temps, fit beaucoup de bruit et lui attira beaucoup d'ennemis, et dans le même temps (1635) sa tragédie *La mort de César* fut défendue. Pour se soustraire aux attaques, dont il était le but, Voltaire se

rendit avec sa savante amie, la marquise du Châtelet, à la campagne de celle-ci, à Cirey en Lorraine, où il resta plusieurs années (1636—1639). C'est là qu'il écrivit *Les éléments de la philosophie de Newton* et, ensemble avec la marquise, une dissertation de physique sur le feu, que l'Académie des sciences accueillit dans sa collection. Il composa en outre sa *Pulcelle d'Orléans*, plusieurs tragédies: *Alzire* (1636), *Zulime* (1640), *Mahomet* (1641), *Mérope* (1643), et le „*Discours sur l'homme*“. La gloire de Voltaire était à cette époque devenue européenne. Le prince héritier de Prusse Frédéric II écrivait au poète des lettres flatteuses et l'invitait à une entrevue, le Pape Benoît XIV acceptait la dédicace de son *Mahomet*, qui était défendu en France et lui envoyait sa bénédiction. Une mauvaise comédie, *La princesse de Navarre*, et plus encore la faveur de la Pompadour lui obtinrent un siège à l'Académie et la charge d'historiographe. La jalousie que le poète ressentait contre Crébillon, qui était également protégé par Me. de Pompadour, et des chicanes incessantes lui rendirent bientôt insupportable le séjour de Versailles et déterminèrent le poète à faire retour à Cirey, d'où il faisait de fréquentes visites à la cour du roi Stanislas à Luneville. C'est là, qu'il acheva sa tragédie de *Sémiramis* (1648) et sa comédie *Nanine*. Après la mort de Me. du Châtelet, Voltaire revint à Paris où il écrivit *Oreste* (1750) et *Rome sauvée* (1752). Aux invitations réitérées du roi Frédéric II, Voltaire se rendit enfin à Berlin, où il reçut une demeure au château, „l'Ordre pour le mérite,“ la clef de chambellan et 2000 livres de pension. De petites jalousies et de faux rapports, faits par d'autres Français, des querelles avec Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, sa propre faute et celle d'autres aussi le brouillèrent avec son royal admirateur. Maupertuis, que Voltaire avait rendu risible par la satire: *Diatribes du docteur Akakia*, que Frédéric fit défendre et brûler, sut faire changer cette dissension en discorde ouverte. Voltaire tâcha de se soustraire à l'éclat de la colère royale en s'éloignant de Berlin, mais le roi le fit arrêter à Francfort et se fit rendre un recueil de poésies et de satires que Frédéric avait faites contre plusieurs princes allemands. Plus tard il se reconcilia avec le poète et il entretint avec lui une correspondance qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Pendant son séjour à Berlin Voltaire publia la poésie didactique: *La loi naturelle*, les tragédies: *Le duc de Foix* et *Catilina*, le roman *Micromégas* et *Le siècle de Louis le Grand*. A Colmar, où il vécut une année, le poète acheva (1754) la tragédie: *L'orpheline de Chine*. Comme le gouvernement français faisait des obstacles à son retour à Paris, Voltaire séjourna quelque temps à Lyon et de là il passa en Suisse, où il acheta la terre de Délices. La haine du clergé de Genève, qui soulevait le peuple contre le poète, le décida à quitter de nouveau Délices pour se retirer (1758) au château de Ferney, situé à peu de distance, mais sur le territoire français. C'est là, qu'il vécut les vingt dernières années de sa vie, entouré d'un luxe princier et jouissant d'une rente de 140.000 livres. Il releva le petit bourg de Ferney, en fit presque une ville aisée et y fit bâtir une église avec l'inscription: „Deo crexit Voltaire.“ Il devint le bienfaiteur de toute la contrée. Voltaire s'était fait le protecteur et le défenseur de toutes les personnes injustement persécutées et parvint par ses efforts infatigables à faire reprendre le procès de Calas qui avait été innocemment exécuté et à arracher sa malheureuse famille à la honte et à la misère. A Ferney le poète développa une activité littéraire extraordinaire. Il écrivit d'abord un grand nombre d'articles pour l'*Encyclopédie*. Nous mentionnerons parmi les plus importants écrits de cette époque son: *Essai sur les moeurs et l'esprits des nations* (1756),

Candide (1758), l'*Histoire de Russie sous Pierre I* (1759), *Idées républicaines* (1762), *Sur la tolérance et Catechisme de l'honnête homme* (1763); *Contes de G. Vaude*, *Commentaires sur Corneilles*; le *Dictionnaire philosophe* (1764); plusieurs tragédies (parmi lesquelles *Agathocle*, *Tancrède*, *Socrate*, *Irène*), des odes et une version du César de Shakespeare (1764); *Pyrronisme de l'histoire* (1765), la *Bible enfin expliquée* (1766). En février 1778 à l'âge de 84 ans Voltaire visita encore une fois Paris, où il fut comblé d'hommages, mais à la suite d'une maladie qu'il s'était attirée par l'émotion, il mourut le 30 mai 1778. Le clergé de Paris lui refusa la sepulture et l'abbé Mignon, qui l'avait enterré dans l'abbaye de Scellière en fut même puni. Pendant la révolution on fit à Voltaire une cérémonie funèbre et ses dépouilles furent transportées au Panthéon avec celle de son grand adversaire Rousseau.

Voltaire était philosophe, historien dramatique, poète épique et romancier; mais nous ne nous occupons de lui que par rapport à ses romans. Ces petites productions littéraires, presque toutes satiriques offrent un curieux mélange de sérieux et de plaisanterie, d'une facilité ravissante et d'une exposition claire et distincte. Elles ont toutes une tendance philosophique ou morale, mais soit que l'auteur le fasse exprès, soit que le lecteur se laisse entraîner par le charme du style et d'une satire mordante, on ne s'aperçoit que très-rarement du but du roman avant la fin de l'oeuvre. Le plus souvent l'auteur met en contraste ce qui devrait être avec ce qui est en effet, la pédanterie avec l'ignorance, la puissance des grands avec leur indignité, la sévérité des dogmes avec la corruption de ceux qui les enseignent. *Memnon* nous montre qu'il serait folie de vouloir atteindre le plus haut sommet de la sagesse; *Zadig* nous fait voir que nous ne sommes pas en état de dominer les événements de la vie; *L'homme aux quarante écus* se moque du procédé des ministres de finance et les *Visions de Babouc* veut guérir les Français de leur disposition de voir tout sous un jour ridicule, bien que Voltaire ait lui-même ce défaut au plus haut degré. Les événements de ces romans sont cependant rarement nouveaux. Dans le *Micromégas* le poète a imité une pensée tirée des voyages de Gulliver du roman satirique: *Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil*. Ce livre fut imité aussi par Fontenelle dans son roman: *Preuve de plus d'un monde*, ainsi que par l'Anglais Swift dans son *Gulliver*. Voltaire, Swift et Fontenelle ont été tous les trois inspirés par Bergerac (1620—1655), auquel ils ont au moins emprunté beaucoup de pensées et d'idées. Dans l'*Ingénu* le moment le plus saisissant est pris de *La Baronne de Luz*, roman de Duclos. Aussi est il bien facile de prouver l'origine de chaque chapitre de *Zadig*. L'histoire *Le Nez* est prise dans l'histoire de la matrone d'Ephèse dans le *Satiricon* de Titus Petronius Arbitr. *Les Combats*, ou l'histoire de l'homme à l'armure verte, se trouve dans l'*Arioste* (c. 17, v. 17), et dans un des *Contes Dévots*, on trouve le récit de l'*Ermite* qui est à la fin du roman (chapitre 20^e). *Le Chien et le Cheval* n'est que la recherche du *Cynogefore* dans *Les Soirées Brétonnes* de Gueulette, qui les a prises dans un ouvrage italien: *Peregrinaggio de tre figliuole del re de Serendippo*. *Les Soirées Brétonnes* sont très-connues à cause des nombreuses imitations des fables orientales. Elles sont devenues très-célèbres, bien qu'elles ne soient qu'une refonte de l'ouvrage italien cité plus haut et dont le titre entier est: *Peregrinaggio de tre figliuole del re de Serentippo per opera di M. Cristoforo Armeno dalla persiana nell'italiana lingua trasportato, Venezia 1584*. Ces histoires sont racontées dans une suite de soirées pour distraire la douleur d'une princesse bretonne, ainsi que dans le *Peregrinaggio* elles

servent à consoler le Sultan Behram de la perte de son épouse la Sultane favorite qu'il avait fait déchirer par un lion à cause d'une plaisanterie sur son adresse de tirer de l'arc. *La recherche du Cynogefore* dans *Les Soirées Brétonnes*, qui est aussi racontée dans cet ouvrage italien, a donné à Voltaire le sujet de *la Chienne et le cheval* de sa *Zadig*. Originellement cette histoire se trouve dans un ouvrage arabe du 13^e siècle intitulé *Naghiaristan* et écrit par Kazwini dans le but d'éguiser l'intelligence du peuple arabe. Trois frères de la famille Adnan vont en voyage et ils rencontrent un chamelier qui leur demande s'ils n'avaient pas rencontré un chameau qui lui était échappé. Le premier des trois frères dit que le chameau était borgne, le deuxième qu'il lui manquait une dent et le troisième assura qu'il était boiteux et qu'il était chargé d'un côté d'huile et de l'autre côté de miel. Comme ils éveillent le soupçon d'avoir volé le chameau on les jette en prison et ils déclarent au juge de quelle manière ils avaient pu découvrir toutes ces circonstances sans avoir vu l'animal. L'idée d'un autre roman de Voltaire: *La Princesse de Babylone* est puisée à un autre conte français, qui porte le titre: *La nouvelle fabrique des excellents traits de vérité par Philippe Alcripe*. Ce nom est emprunté et l'on sait que l'auteur de ce conte est un moine de l'abbaye de Mortemer qui vivait à la moitié du XVI^e siècle. Dans le conte *Le Parisien* la princesse de Babylone a dans la personne du Sophi de Perse un prétendant désagréable et déplaisant. Le fils d'un joaillier français, qui entend parler de sa beauté, lui envoie une lettre d'amour par une hirondelle et il reçoit une réponse favorable par le même moyen. Cet oiseau, qui répond au Phénix de Voltaire, devient l'amie et le confident des deux amoureux. Sur cela le Parisien se rend à Babylone où il enlève la princesse un jour qu'elle feint d'être malade. Dans *Candide*, le plus célèbre des romans de Voltaire, les événements semblent être originaux. Le but de ce roman c'est de rendre ridicule l'optimisme, c'est-à-dire l'opinion que tout est pour le mieux en ce monde. L'auteur y exagère à dessein tous les maux qui affligent l'humanité.

Dans tous ses romans mais surtout dans *Candide* et dans *Zadig* nous trouvons des qualités qui donnent à ces productions un charme tout particulier. L'invention en est facile, l'exposition, les situations, les réflexions même de l'auteur en sont naturelles et spirituelles. Dans ce genre Voltaire est seul et sans égal. Il y a eu de meilleurs poètes épiques, de meilleurs poètes dramatiques, de meilleurs historiens, mais son *Candide* et sa *Zadig* sont des chefs-d'oeuvre incomparables. Ici Voltaire est vraiment créateur tandis que dans tous ses autres ouvrages il suit un chemin que d'autres avant lui ont frayé et parcouru. Nous admirons dans ces charmantes productions de sa muse la tendance spirituelle, l'exposition vive et enjouée, le style coulant et original et la concision vraiment supérieure. Tout y est exprimé d'une manière brève, serrée et précise et pourtant rien ne manque. On ne saurait y rien ôter ou ajouter. Que de vérités Voltaire n'a-t-il pas révélées, que d'idées n'a-t-il pas éveillées et préparées à l'aide de ces petits romans! C'est par eux qu'il a converti beaucoup d'ennemis de l'humanité en les ramenant à la raison et à la véritable vertu.

Tout aussi peu à la portée de tout le monde que les romans philosophiques de Voltaire étaient les productions du même genre de Denis Diderot (1713—1784), qui est devenu l'âme des encyclopédistes et un des auteurs les plus influents de l'époque qui précéda la révolution de 1789. Cet écrivain était doué d'un goût fin, d'une perspicacité rare et d'une riche fantaisie. Né à Langres en Champagne où il fit ses premières

études, pour se conformer au désir de son père Diderot se dédia au droit, mais il négligea bientôt cette étude et privé de tout soutien de la part de son père il embrassa la carrière des lettres. „Seul, sans appui — dit Saint-Beuve dans les Portraits littéraires — brouillé avec sa famille, logé dans un taudis, vivant toujours à six sous, le voilà qui tente de se fonder une existence d'indépendance et d'étude; la géométrie et le grec le passionnent, et il rêve la gloire du théâtre.“ Aussi trouva-t-il cette gloire littéraire qu'il cherchait dès sa première jeunesse; il se l'acquît par l'ensemble de ses productions bien nombreuses, qui fixèrent à tout jamais sa réputation littéraire. N'entendant point analyser ni les articles de l'encyclopédie, relatifs à toutes les sciences et qui font son plus beau titre de gloire, ni son théâtre, ni ses autres productions, nous n'envisageons ici que les trois romans, dont Diderot enrichit la littérature française. La théorie de Diderot sur l'art peut se résumer dans le paradoxe que la nature n'a rien créé d'incorrect et que par conséquent le vrai et non pas le beau de la nature doit être le modèle de l'art. Ce paradoxe, combattu à raison par Goethe se fait jour dans plusieurs ouvrages de cet auteur mais tout particulièrement dans l'*Essai sur la peinture*, dans ses pièces dramatiques ainsi que dans ses romans.

La Religieuse, qui est le produit d'une maligne mistification, contient l'histoire d'une pauvre fille qui, forcée par ses parents à prendre le voile, souffre au couvent toutes les peines imaginables et fait de vains efforts de se faire relever de ses vœux. Elle s'enfuit enfin du couvent et finit ses jours dans la condition la plus misérable. En faisant abstraction du but moral de l'auteur, on ne saurait refuser à ce roman une grande valeur.

Les bijoux indiscrets est un roman fort spirituel, mais aussi indécent, de façon que nous devons nous abstenir de l'analyser. Le troisième roman de Diderot est *Jacques la Fataliste et son Maître*. Cette production de notre romancier est tout aussi indécente que la précédente, mais elle lui est aussi beaucoup supérieure. L'auteur voulait traiter dans ce livre l'importante question de la liberté de la volonté. Le personnage Jacques qui donne le nom au roman et qui croit à la fatalité répète à tout moment que tout ce qui arrive au monde a été prédestiné au ciel, et que l'homme doit tout supporter avec résignation et patience. Chemin faisant voulant raconter à son maître l'histoire de son amour il s'interrompt à tout moment lui-même, où il est interrompu par d'autres. Il survient en attendant beaucoup d'aventures et ce n'est qu'à la fin du second volume que Jacques commence à raconter son amour, mais il ne finit pas son récit. Ce livre est bien amusant et il peut nous faire passer une heure bien agréable. *Le Petit nouveau de Rameau* est un tableau de caractère, puisé à l'histoire contemporaine, publié en 1821 et que Goethe traduisit en allemand.

L'auteur du mal famé roman *Les liaisons dangereuses*, Pierre Ambroise François Choderlos de Laclos, naquit en 1741 à Amiens et entra à l'âge de 18 ans dans le corps du génie. Au même temps il se fit remarquer comme écrivain par: *Une épître à Margot*, satire contre Me. Dubarry. C'est en 1788 pendant qu'il dirigeait la construction d'un fort sur l'île d'Aix qu'il écrivit le roman qui le rendit célèbre. Pendant la révolution Laclos était secrétaire du duc d'Orléans, avec lequel il passa en Angleterre. En 1782 il rentra dans l'armée comme Maréchal de camp, mais on le fit bientôt gouverneur de toutes les possessions françaises dans les Indes. Arrêté en 1794 comme ami du duc d'Orléans, après le 9 thermidor Laclos fut remis en

liberté et il mourut en 1803 en Italie, où il était général d'artillerie sous Napoléon I. Dans *Les liaisons dangereuses* ce romancier présente à la haute société, la veille de sa ruine, un miroir impitoyable de sa corruption. En opposition aux romans frivoles et lascifs qu'elle aimait parce qu'elle y trouvait ses vices peints d'une manière aimable et flatteuse, Laclos voulut lui tracer un tableau dont la hideuse vérité lui fit peur. Doué d'un rare esprit spéculatif et d'une grande perspicacité, Laclos mit impitoyablement le doigt sur la plaie du temps en indiquant au médecin l'endroit où était le germe du mal qu'il fallait extirper. Mr. Valmont et la Marquise de Verteuil, les principaux personnages du roman, sont pris de la vie du 18^e siècle et de la haute classe de la société pour laquelle le plaisir était tout et qui trouvait autant de jouissance dans la volupté que dans l'intrigue et dans la perfidie. Dans cette classe de la société on commettait le crime pour l'amour du crime et parce qu'il fallait de l'esprit, tandis que la vertu n'était que le patrimoine des gens naïfs et mal élevés. La Marquise de Verteuil trouve une jeune fille douce, innocente, naïve, elle se fait un agréable passe-temps de la gâter tout-à-fait, et après l'avoir ruinée, elle la jette dans les bras de Valmont. Celui-ci achève de la perdre et rit froidement en méprisant la conquête trop facile. Il a choisit une entreprise plus difficile et plus intéressante. Cette fois il s'adresse à une dame noble et vertueuse qui prouve pour lui d'abord du dégoût et puis un sentiment de pitié. Mais en hypocrite achevé il la prend dans ses filets, en abusant de la bonté de son coeur et de sa vertu. Mais, en devenant sa victime, elle lui coûte la vie. Le style de ce roman que l'auteur écrivit en forme de lettres, est excellent.

Un autre romancier fort spirituel et animé de bons sentiments, Louvet de Couvray (1760—1797), représenta l'époque qui précéda immédiatement la grande catastrophe de 1789 avec autant de légèreté que de bonhomie et de douceur. En 1792 Louvet devint membre du Couvent, mais bientôt proscrit, il fut obligé de fuir et de se cacher. Après le 9 thermidor Louvet rentra au Couvent, mais deux années après il mourut à Paris en 1797. Outre ses deux romans : *Les amours du chevalier de Faublas* et *Emilie de Varmont* cet auteur écrivit aussi plusieurs pièces de théâtre et ses *Notices pour l'histoire et les récits de mes périls depuis le 21 mai 1793*. Son *Faublas* est un met fin et délicat qui chatouille les sens du lecteur voluptueux. On ne s'étonnera donc pas qu'il fut lu avec beaucoup d'avidité et que sa vogue dura quelques dizaines d'années dans une époque très-corrompue dont ce roman trace un tableau très-fidèle et très-véridique. Nous devons renoncer à l'analyse d'un roman qui contient une foule d'histoires de boudoir et dans lequel la séduction et la tromperie jouent un grand rôle bien qu'elles soient déguisées sous les formes les plus polies et les plus élégantes. Louvet a saisi l'aimable libertinage de son temps avec un talent vraiment admirable. L'invention en est heureuse et féconde ; les situations en sont comiques et originales. L'action est pleine de feu et les scènes ont une vivacité et une chaleur qui ne nuisent point à la vraisemblance. Philippe Charles, spirituel littérateur français, qui caractérise fort bien ce roman, dit que cette épopée de mauvaises moeurs est un chef-d'oeuvre du genre. Les deux parties de ce roman sont fort différentes entre elles ; l'auteur en écrivit la première moitié à l'âge de vingt-trois ans et la seconde plusieurs années plus tard lorsque la fougue des passions et la présomption de la jeunesse s'étaient déjà calmées. Louvet pressentait peut-être les grands malheurs qui comme la déesse de la vengeance allaient punir la génération dépravée de son temps.

Nous sommes heureux de pouvoir enfin détourner nos regards de l'atmosphère infecte et dégoûtante des romans indécents et immoraux dont le seul avantage consiste dans la reproduction fidèle et exacte des mœurs et des conditions sociales du 18^e siècle et qui ont par conséquent la valeur d'autant de documents historiques. C'est Jean Jacques Rousseau qui dans son célèbre roman *Julie ou la nouvelle Héloïse* avait entrepris avec beaucoup de talent de peindre la vie intérieure de l'homme en opposition à la manière légère et démoralisante d'envisager la société qui était alors en vogue. Avant de nous occuper de cette production littéraire du grand philosophe de Genève qui exerça une grande influence sur le goût de son temps et excita un grand nombre de questions sociales, nous aimons à constater que Rousseau bien loin d'aimer les romans et les romanciers de son temps, ne s'avisait aucunement de suivre le chemin frayé par ces derniers, mais qu'en écrivant son roman en lettres, Rousseau se laissa entraîner par l'impétuosité des passions qui agitaient furieusement son cœur. Par suite du combat qu'il soutenait sans cesse contre les idées qui étaient alors à l'ordre du jour, le besoin de se réfugier dans un monde idéal était devenu pour lui si grand que le philosophe ne trouva de repos que lorsqu'il eut déchargé son cœur, comme il nous l'apprend lui-même dans *Les confessions*. Mais Rousseau ne voulait pas seulement épancher son cœur, il voulait aussi exprimer ses idées sur beaucoup de questions sociales et aplanir les différentes opinions des encyclopédistes en les mettant d'accord entre eux. C'est de cette manière que fut écrit ce livre, produit d'ailleurs d'un esprit malade et d'un temps tout-à-fait exceptionnel. Pour comprendre le roman, il faut connaître l'auteur.

Jean Jacques Rousseau naquit à Genève le 28 juin 1712. Sa mère, fille d'un pasteur évangélique, mourut à sa naissance; son père, horloger qui ne manquait pas d'instruction, lui enseigna à lire en se servant de romans de quelques oeuvres scientifiques, de Fontenelle et de Molière. Les biographies de Plutarque excitèrent vivement la fantaisie du jeune homme, en reveillant en lui de bonne heure l'amour de la liberté et l'enthousiasme pour de grandes actions, mais en même temps une fantaisie sans bornes. Lorsque par suite d'une affaire d'honneur son père se vit obligé de quitter le pays, le jeune Rousseau demeura quelque temps chez un ecclésiastique nommé Lamercier chez lequel il vécut jusqu'à ce que par suite d'une punition soufferte innocemment, il passa dans la maison de son oncle Bernard. En voulant lui faire apprendre une profession, on le fit entrer chez un greffier. Mais Rousseau n'était pas fait pour devenir homme de loi. On le plaça chez un graveur où sous l'influence de camarades démoralisés, Rousseau, qui était devenu un apprenti avide et rusé, se laissa séduire au point de voler, ce qui lui valut le traitement le plus dur de la part de son maître. Après quelque temps Rousseau le quitta et erra sans but dans les villages des environs; il arriva enfin à Corfignon, en Savoie, où le curé le reçut avec bonté et le recommanda à Me. Warens, qui demeurait à Annecy. Cette dame d'un aimable extérieur, mais d'un caractère faible avait quitté son mari et embrassé la religion catholique pour laquelle elle cherchait des prosélytes. Rousseau, qui avait alors dix-huit ans, fut bientôt gagné par elle au catholicisme et on l'instruisit dans la nouvelle religion. Le jeune homme s'était flatté qu'après sa conversion, on se serait occupé de son avenir. Mais on se borna à lui remettre une petite somme et on l'abandonna à son sort. Le voilà donc seul, sans ressources et sans savoir que faire au milieu d'une ville étrangère: Deux femmes s'occupèrent de lui et lui procurèrent une place de

domestique chez une dame âgée et après la mort de celle-ci chez le Comte de Gouvon premier écuyer du roi. Lorsque dans cette maison on reconnut sa capacité et ses connaissances, l'abbé de Gouvon parent du Comte, continua son instruction et il lui enseigna le latin. Mais Rousseau ne resta pas longtemps dans cette condition. Il partit avec un jeune homme de son pays pour voir et connaître le monde; ils gagnaient leur vie en jouant d'une orgue de Barbarie. En vivant de leur maigre recette, ils arrivèrent à Annecy où Rousseau se rendit chez Me. Warens. Celle-ci voulut lui faire embrasser l'état ecclésiastique et le fit entrer dans un séminaire de théologie. La sévérité des supérieurs et son goût pour la musique le déterminèrent à quitter cette étude pour accompagner Le Maître, son professeur de musique à Lyon d'où Rousseau revint bientôt à Annecy, mais il n'y trouva plus Me. Warens. En quittant cette ville il se rendit en Suisse, où il accompagna un soi-disant patriarche grec en qualité d'interprète. Après avoir passé quelque temps à Lausanne et à Neuchâtel en donnant des leçons de musique, il retrouva Me. de Warens à Chambéry où il tâcha de vivre en faisant des copies et en donnant des leçons de musique. Il vécut quelque temps aux frais de Me. Warens et il habita avec elle la terre „aux Charmettes“ près de Chambéry sans renoncer pour cela à son penchant pour les voyages. Sa relation avec Me. Warens devenait de plus en plus intime, mais ce fut en vain que Rousseau s'efforçait de gouverner cette dame, qui dépensait fort légèrement sa fortune. Ennuyé et fatigué de cette manière de vivre il tomba malade et il se rendit en 1737 aux bains de Montpellier. En voyage il devient la dupe de dames distinguées mais débauchées. La vue du Pont de Gard, près de Nîmes, le réveille de son ivresse. Il revient chez Me. Warens mais sa place est occupée par un autre. Son ancienne amante lui propose de rester auprès d'elle. Mais Rousseau, dont le sentiment moral n'était pas encore éteint, renonce à tous ses droits sur elle, il quitte la maison et se rend à Lyon en qualité de précepteur. Pendant tout ce temps le jeune homme n'avait pas seulement suivi la marche de la littérature française, mais il avait aussi étudié les mathématiques et il avait lu Euclide, Locke, Leibnitz, Descartes et Malebranchés. Par suite de ses études Rousseau sentit se réveiller en lui le désir de débiter comme écrivain, il fit le projet d'aller à Paris où il voulait présenter à l'Académie un nouveau système qui consistait à écrire les notes de musique avec des chiffres. En 1741 il mit ce projet en exécution. Son système n'eut pas de succès, mais Rousseau trouva accès dans les cercles les plus savants de la capitale et il fit la connaissance de Diderot, d'Alembert, Voltaire, Fontenelle, Marivaux et d'autres. Ce fut alors qu'il obtint la place de secrétaire auprès de l'ambassadeur de France à Venise le Comte de Montagu. Mais l'opiniâtreté et l'avarice de ce monsieur furent la cause qu'après 18 mois Rousseau revint en France où il gagna sa vie par son activité littéraire. Après avoir écrit pendant quelque temps des articles pour l'Encyclopédie et après avoir vu échouer quelques uns de ses essais dramatiques, il tomba entre ses mains la question proposée pour un prix par l'Académie de Dijon: „Le progrès des lettres et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?“ En suivant les conseils de Diderot et son goût inné pour le paradoxe, Rousseau se déclara l'adversaire des arts et des sciences, fruits de la civilisation en prouvant par l'histoire que les mœurs empiraient au fur et à mesure que les sciences et les arts faisaient du progrès. Il sut appuyer cette opinion d'une manière si originale et si éloquente que l'Académie lui accorda le prix et que depuis ce moment on le compta parmi les premiers écrivains de la France. Il parut

à la vérité un grand nombre de critiques et d'objection contre son Discours, mais aussi une foule de personnes s'empressèrent de se présenter chez lui pour le féliciter; il fut admiré et fêté par tous. La nouvelle que sa dissertation avait remporté le prix fit sur lui-même la plus vive impression. Il se proposa de défendre dorénavant la vertu, de s'éloigner des cercles distingués de la haute société corrompue de son temps et de ne vivre que dans la solitude, en s'occupant de ses études. Une maladie qu'il eut à cette époque, le fixa encore plus dans cette intention. Il démit ses bas de soie, son épée et ne porta depuis ce moment qu'une perruque ronde. C'est à ce temps qu'il publia sa *Lettre sur la musique française*, dans laquelle il conseillait aux Français de se tenir à la musique italienne. Le mauvais succès de son *Narcisse* le détermina à renoncer à tout jamais à la poésie dramatique, et il se voua entièrement à la musique. Son petit opéra *Le devin du village* (1752) fut beaucoup applaudi à la cour de Fontainebleau, et Louis XV en félicita l'auteur. Mais Rousseau, fidèle à sa résolution refusa une pension que le roi lui offrait, renvoya à Me. la Marquise de Pompadour une somme considérable d'argent que celle-ci lui avait envoyée et se rendit à Genève avec Thérèse Levasseur. C'est là qu'il abjura le catholicisme et rentra au sein de l'église réformée pour recouvrer le titre de citoyen de la république qu'il avait perdu par sa conversion au catholicisme. Après son retour de Venise le philosophe vivait avec Thérèse Levasseur, femme indigne, sans la moindre instruction, qu'il épousa plus tard en abandonnant ses enfants à la charité publique. De Genève Rousseau passa dans la Savoie, où il avait passé une partie de sa jeunesse et là il retrouva Me. de Warens qui vivait dans une grande misère; il la secourut selon ses forces. A Chambéry où il demeura quelque temps il écrivit son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Cet ouvrage caractérise toute l'activité littéraire de Rousseau et annonce en même temps les idées sociales et démocratiques de notre siècle. Le philosophe voulait amener les hommes à une égalité absolue et fonder la société sur un pacte imaginaire; il plaidait pour un état naturel, et comme par nature les hommes sont égaux, Rousseau voulait la république. Sa réputation était à ce temps bien fondée, on le mettait à côté de Montesquieu et de Voltaire. Rappelé en France, il y fut accueilli partout avec le plus grand enthousiasme. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, dégoûté de la société frivole qui l'entourait, Rousseau quitta bientôt la capitale pour aller demeurer à l'*Ermitage*, petite maisonnette dans la forêt de Montmorency que son amie Me. d'Épinay avait fait construire pour lui. C'est dans cette solitude, que Jean Jacques Rousseau écrivit ses meilleurs ouvrages, parmi lesquels, sa *Lettre à d'Alembert* qui lui attira l'inimitié de Voltaire, et son *Héloïse*, le célèbre roman dont nous nous occupons et qu'on considère généralement pour le plus éloquent et le plus émouvant de tous les romans français. A la vérité il mérite d'être admiré, plus à cause de la passion et du sentiment que pour l'excellence du contenu. Dans les descriptions du lac de Genève et du Canton de Vaud, ainsi que dans les peintures des scènes de la nature, l'auteur y déploie beaucoup de beautés, mais les événements du plus haut intérêt qui ont lieu au commencement du roman, en rendent la suite plus faible et moins intéressante. Les actions des plus importants personnages sont tout-à-fait invraisemblables et ne s'accordent pas avec les sentiments et les passions que le romancier leur attribue dans d'autres endroits; elles répugnent même à la manière ordinaire de sentir. Ici appartient entre autre le mariage de Julie avec Mr. de Volmar, tandis qu'elle est amoureuse de St. Prieux, le séjour de celui-ci chez la femme qu'il

aime et chez l'homme auquel elle s'est unie, ainsi que la confiance que Mr. de Volmar met en St. Prieux bien qu'il connaisse la relation qui existait entièrement entre eux. Après avoir mis ces personnes dans une telle situation, Rousseau se tire de toutes les difficultés par la mort de l'héroïne qui, selon l'expression d'un écrivain français, meurt uniquement pour tirer Mr. Rousseau d'embarras. Malgré ces défauts, à l'apparition de ce roman on se l'arracha, on l'imita beaucoup et il donna à son auteur une célébrité européenne. On peut l'envisager comme l'instrument dont le philosophe se servit pour exprimer ses idées de réforme, il a surtout le haut mérite de parler pour la première fois la langue de la passion véritable et profonde, ainsi que celui de ramener à la nature le roman rélégué jusque là dans la région conventionnelle du salon. *La Nouvelle Héloïse* appartient aux livres qui ont exercé une influence extraordinaire sur la génération contemporaine. Par un appel éloquent au sentiment, Rousseau communiqua le sentiment révolutionnaire du 18^e siècle même aux personnes auxquelles la manière railleuse et cynique de Voltaire et des autres écrivains de ce temps n'avait inspiré aucune sympathie pour la révolution. On salua avec enthousiasme l'énergique protestation du philosophe de Genève contre le raffinement outré et le manque de naturel dans la société d'alors, parce que cette protestation s'appuyait sur le sentiment le plus profond. Par *l'Héloïse* et par *l'Emile* Rousseau gagna les femmes pour le mouvement politique et social, en plaidant vivement pour leurs droits. „So berührte Rousseau's *Heloïse* — dit Lotheissen dans sa *Literatur und Gesellschaft* — ungeahnte Seiten des menschlichen Gemüthes, predigte die Rechte des Herzens gegenüber der Tyrannei der Conventienz, predigte die Tugend der Leidenschaften, die Selbständigkeit und Freiheit des weiblichen Geschlechts.“ De cette manière, à l'aide d'un roman fort attrayant on apprit à connaître jusqu'à quel point la société s'était éloignée de la nature et on partagea avec l'éloquent orateur le vif désir que l'état social s'améliorât et s'ennoblît. *La Nouvelle Héloïse* est d'ailleurs le premier roman moderne : il contient l'analyse minutieuse du sentiment d'amour, qu'il expose dans toutes ses joies et dans toutes ses douleurs, avec la complaisance la plus voluptueuse ; la peinture détaillée de toutes les circonstances les plus délicates, la langue passionnée de l'égoïsme satisfait, qui s'efforce de paraître dans le jour le plus favorable malgré tous les égarements et tous les vices.

Trois ans plus tard parurent le *Contrat social* et *l'Emile*. Le premier est la bible de la démocratie, le système du radicalisme que le Couvent et surtout Robespierre et Saint-Just on fait de vains efforts de mettre en pratique. *L'Emile* ne porte que le nom de roman, et il n'est autre chose que la forme sous laquelle Rousseau expose son système d'éducation et ses idées sur la religion et sur la société. L'idée fondamentale du livre est contenue dans les paroles par lesquelles il commence : „Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout ; il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin : Sans cela tout croît plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné de sa naissance à lui-même, parmi les autres serait le plus

défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place. Elle y serait comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les passants font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts et en le pliant dans tous les sens. " Pour être heureux, d'après Rousseau, l'homme, gâté par la civilisation, doit faire retour à l'état de nature. Ce principe contient évidemment la négation de la société; il annonce la guerre à l'Etat et à l'Eglise. *L'Emile* fut brûlé à Paris par les mains du bourreau et son auteur s'enfuit à Genève où *l'Emile* fut brûlé aussi par les réformés, et le philosophe se réfugia alors dans un petit village du Canton de Neuchâtel. C'est là qu'il écrivit sa *Lettre à Monseigneur de Beaumont* et les *Lettres écrites de la montagne*, dirigées contre le conseil de Genève, dans lesquelles il défend les maximes de son *Emile*. Chassé aussi de cette retraite, Rousseau passa quelque temps en Angleterre chez l'écrivain Hume, puis il revint en France pour se fixer en 1778 à Ermenonville chez Mr. de Girardin où il mourut à l'âge de 66 ans. Sa manière d'envisager la vie trouva de nombreux imitateurs qui, n'ayant cependant pas atteint le modèle, furent bientôt oubliés. Ce ne fut que Bernardin de Saint-Pierre (1737—1817) son successeur plutôt que son imitateur, qui excella dans le même genre. Son roman *Paul et Virginie* est un véritable chef-d'oeuvre par les caractères parfaitement dessinés, par le sentiment profond et noble, par l'exposition tendre cordiale et naïve. Né au Havre de Grâce, Saint-Pierre fit de 1749 à 1751 un voyage aux Indes Orientales, il entra au collège des P. P. Jésuites à Caen, il fréquenta plus tard le collège de Rouen et servit ensuite comme ingénieur et comme soldat, d'abord dans l'armée française en Allemagne, puis en Finlande au service de la Russie. Ayant quitté le service, Bernardin fit des voyages, souvent à l'aventure, il visita Malte, la Russie, la Hollande, la Pologne, la Prusse et l'Autriche. C'était une tête chimérique qui rêvait à une île dont il voulait faire le séjour de tous les hommes doués de nobles sentiments. Depuis 1771 s'étant dédié seulement aux lettres, il obtint, après la mort de Buffon (1778), la direction du Jardin des plantes et plus tard la chaire de morale à l'Ecole Normale. En 1796 il devint membre de l'Institut et il mourut sur sa terre d'Aragny près de Paris en 1814. Dans les *Etudes de la Nature*, qui parurent en 1784, le romancier voulut, à l'exemple de Rousseau, ramener les hommes à la nature et par là au bonheur. Il révéla un grand talent descriptif, un don de pittoresque tout-à-fait nouveau, qui lui concilia un nombre immense d'admirateurs et de protecteurs. C'est dans le huitième volume de ses *Etudes* qu'il publia la charmante pastorale dont nous parlons et qui fonda sa célébrité. Ce petit roman, où le poète décrit, d'une manière si brillante et si chaude, la puissante nature des tropiques, l'a placé au premier rang des poètes français.

"Personne ne se souviendra — dit Scheer dans son *Allgemeine Geschichte der Literatur* — sans une vive joie de l'impression rafraîchissante et ravissante, que la lecture de ce roman a fait sur lui. "Paul und Virginie — dit le grand naturaliste Humboldt dans le *Kosmos* II, 67 — ein Werk, wie es kaum eine andere Literatur aufzuweisen hat, ist das einfache Naturbild einer Insel mitten im Meere, wo bald von der Milde des Himmels beschirmt, bald von dem mächtigen Kampf der Elemente bedroht, zwei anmuthsvolle Gestalten in der wilden Pflanzenfülle des Waldes sich malerisch wie von einem blüthenreichen Teppich abheben. Hier . . . sind der Anblick des Meeres, die Gruppirung der Wolken, das Rauschen der Lüfte in den Bambusgebüsch, das Wogen der hohen Palmengipfel mit unnachahmlicher Wahrheit geschildert.

Bernardin de Saint-Pierre's Meisterwerk *Paul und Virginie* hat mich in die Zone begleitet, der es seine Entstehung verdankt. Viele Jahre lang ist es von mir gelesen worden: dort nun in dem stillen Glanze des südlichen Himmels, oder wenn in der Regenzeit am Ufer des Orinoko der Blitz krachend den Wald erleuchtete, wurden mein Begleiter und Freund Bonpland und ich von der bewunderungswürdigen Wahrheit durchdrungen, mit der in jener kleinen Schrift die mächtige Tropennatur in ihrer Eigenthümlichkeit dargestellt ist. " Nous ne pouvons résister à l'envie qu'il nous prend de reproduire ici le tableau d'une forêt agitée par le vent, une des plus belles productions de la muse de Saint-Pierre: „Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélitos dorés, les trèfles empourprés, et les verts graminés, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions. L'un s'incline profondément auprès de son voisin, comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens, comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le coeur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les yeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ses grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts: ce sont des murmures confus, comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominante: ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits."

Dans la *Chaumière indienne* on admire le tableau de la situation du paria, homme d'une race maudite, rebut du monde, sans être jamais avili par aucune faute et réduit à errer la nuit dans les tombeaux pour éviter les regards de ses semblables, auxquels il fait horreur. Ce livre offre d'énergiques peintures et des traits pris à la nature, mais le factice et le faste philosophique ont fait dégénérer la manière de l'auteur, et, suivant la pensée de M. Saint-Beuve — *Causeries*, 30 août 1850 — la *Chaumière indienne*, malgré sa grâce et sa fraîcheur, ne fait guère qu'offrir, sous forme exquise, les banalités de la morale de 91.

Le roman historique fut cultivé dans le 18^e siècle surtout par Marmontel et par Florian. Le premier, né à Bord en Normandie, ayant pris la tonsure à l'âge de 16 ans, occupa d'abord la chaire de philosophie au séminaire de Toulouse, puis, recommandé par Voltaire, il se rendit à Paris où il entra dans les cercles littéraires les plus hauts. S'étant d'abord voué au théâtre, il com-

posa plusieurs tragédies qui n'obtinrent qu'un succès médiocre. Ses opéras, que Grétry et Piccini mirent en musique, eurent un meilleur succès. Par la protection de Me. de Pompadour Marmontel obtint la place de secrétaire des constructions publiques à Versailles, ainsi que la permission d'éditer le *Mercure* qui lui rapportait 4000 livres par an. Soupçonné d'avoir été l'auteur de la parodie d'une scène de *Cinna* qui était une mordante satire contre plusieurs membres de la haute société, Marmontel fut enfermé à la Bastille en perdant la concession de son journal. Devenu membre et ensuite secrétaire de l'Académie française, à la mort de Duclos on le nomma *historiographe de France* et en 1796 membre de l'Institut qu'on venait de fonder. S'étant retiré dans le village d'Abbeville, près d'Evreux, Marmontel y mourut en 1799.

Ses deux romans historiques ont une tendance morale. *Le Bélisaire* qui parut en 1766 fut beaucoup admiré, mais peu lu. Ce n'est qu'une sèche imitation du *Télémaque* de Fénelon qui serait restée inaperçue, sans l'idée qu'eut la Sorbonne d'en condamner plusieurs passages comme hérétiques. Mais Voltaire se chargea de la défense de Marmontel, et ce n'est qu'à cette circonstance que le *Bélisaire* doit la popularité que sans cela il n'aurait jamais eu. Les événements de la vie du général de Justinien forment le cadre d'une dissertation de morale. C'est à raison qu'on reproche à ce roman que le plan n'en est pas heureux, le développement incomplet et la dialectique trop superficielle. Mais malgré ses défauts, on aurait tort de ne pas apprécier l'élégance et la correction du style, l'élévation et le pathétique qui font du *Bélisaire* un roman qu'on lira toujours avec plaisir. Dans les *Incas* l'auteur nous peint la chute de l'empire du Pérou, dans le double but de nous rendre meilleurs et de nous instruire. Les *Incas* combattent le fanatisme religieux, ainsi que le prétendu droit de faire des esclaves, que les conquérants espagnols s'arrogeaient en s'appuyant sur la donation du pontife romain. Marmontel raconte en même temps l'histoire du Mexique et celle du Pérou, au temps de la conquête espagnole. „Et de quel titre — dit Las Casas dans le conseil des Espagnols, avant l'expédition de Pizarre — s'autorise la fureur d'opprimer? Conquérants par la foi, la foi ne nous demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages? Le Dieu que nous servons est-il affamé d'or? Un pontife a partagé l'Inde, mais l'Inde est-elle à lui? Mais avait-il lui-même le droit qu'on s'arroege en son nom? Il a pu confier ce monde à qui prendrait soin de l'instruire; mais non pas le livrer en proie à qui voudrait le ravager. Le titre de sa concession est fait pour un peuple d'apôtres et non pour un peuple de brigands.“ Voilà les idées que Marmontel développe dans son roman, dans le but principal de combattre le fanatisme, ce redoutable et dangereux ennemi de l'humanité. Le romancier expose ce dessein dans la lettre dédicatoire qu'il adresse au roi Gustave de Suède: „La moitié du globe — dit-il — opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de Votre Majesté. Je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre humain le glaive des persécuteurs. Je dénonce à la religion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais commis en son nom Cette peinture sublime suffit pour nous donner une idée des beautés répandues dans ce roman.“

Le romancier Florian s'empara de l'élément historique avec un sentiment de l'art beaucoup plus profond et plus fin, ne perdant pas de vue le but moral auquel il sut pourtant donner un rôle secondaire. Mais cet auteur s'éloigne trop de la vie réelle et ses romans ne sont au fond que des épopées en prose. Il naquit en 1755 au château de Florian en Languedoc. Déjà à

l'institut de St. Hippolyte il attira sur lui l'attention de Voltaire par la sagacité et la vivacité de son esprit. Il accompagna le philosophe à Ferney et il vécut plus tard quelque temps à Paris pour y continuer ses études. Il entra ensuite en qualité de page au service du duc de Penthièvre. C'est à ce temps que commença son activité littéraire. Florian entra plus tard dans le corps d'artillerie de Baupaume, il fréquenta l'École de guerre et obtint après cela une compagnie dans le régiment des dragons de Panthièvre qui était en garnison à Maubeuge. Nommé gentilhomme de la chambre du duc de Penthièvre, Florian vécut tantôt à Paris, tantôt dans les châteaux du duc, en se vouant à la poésie et à l'étude de la langue espagnole. Il était déjà membre de plusieurs autres académies lorsqu'en 1788 il fut nommé membre de l'Académie française. Quand la révolution éclata, le romancier se retira à Sceau où il fut arrêté à cause de sa qualité de gentilhomme et il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, mais il mourut le septembre de la même année. Florian débuta par une version libre de la *Galatée de Cervantes*, à laquelle il donna un dénouement de son invention, car le poète espagnol avait laissé son roman inachevé. Quelques années plus tard parut „*Estelle*“ son second roman pastoral. Ces deux productions eurent un brillant succès. L'auteur y peint la vie pastorale dans une prose poétique entremêlée de romances, dont le sentiment est le plus délicat et le goût le plus pur; il évite toutes les allégories politiques et sociales, qui étaient alors à l'ordre du jour. Le succès de ces romans le décida à écrire la théorie de la poésie pastorale. Ses pièces de théâtre se distinguent par l'esprit et le naturel; sa poésie: *Voltaire et le serf du mont Jura*, par la chaleureuse expression des sentiments nobles et élevés. Ses *Fables* sont inférieures à celles de Lafontaine; ses *Nouvelles* et ses *Contes* sont encore aujourd'hui lus avec plaisir. Son talent en miniature était très-heureux dans la peinture du tendre et du naïf, mais nullement dans celle du passionné et du sublime. C'est pourquoi il échoua complètement lorsque, en voulant rivaliser avec Fénelon, il écrivit dans son *Numa Pompilius* un pendant du *Télémaque*. Son Numa est un prince honnête et bienveillant qui s'occupe plus d'amour que des soins de son gouvernement. *Golsalve de Cordoue ou Grenade reconquise* n'a pas plus de valeur. Un amour sentimental y joue le rôle principal, auquel le combat acharné entre les Espagnols et les Maures lui sert de cheval. Malgré ses nombreuses qualités, ce roman, qui est à la vérité une épopée chevaleresque, nous laisse entièrement froids. Son dernier roman *Guillaume Tell ou la Suisse libre* est aussi son dernier ouvrage original. On n'y saurait méconnaître les traces du grand mouvement politique, sous l'influence duquel il fut écrit. Les sentiments y sont nobles et tendres, le style élégant et correcte. Une naïveté piquante; une sensibilité douce, une imagination riante, enfin la délicatesse et la grâce forment le caractère de cet aimable écrivain.

Nous citons encore brièvement les romans du Comte de Tressan (1705—1782) qui cultiva l'ancien roman chevaleresque avec beaucoup d'esprit et de goût. Il réfondit *l'Amadis* et plusieurs autres productions du moyen-âge.

De Mayer, un des éditeurs de la *Bibliothèque universelle des Romans*, eut le même mérite. Pourvu de connaissances plus profondes et plus étendues, il sut mieux choisir ses sujets; mais il lui est de beaucoup inférieur dans l'art de la composition, dans la grâce et l'élégance.

Emanuel Ritter v. Stauber.

Schulnachrichten.

1. Der Lehrkörper am Schlusse des zweiten Semesters.

- 1.) Herr **Dr. Johann Mrhal**, Direktor, lehrte Mathematik in der VII. Kl.; 5 St. wöch.
- 2.) Herr **Emil Ziakovski**, k. k. Professor, Mitglied der Prüfungscommission für angehende Lokomotivführer u. s. w., Erprobungs- und Revisionscommissär stationärer Dampfkessel, lehrte darstellende Geometrie in der VI. und VII., geometr. Zeichnen in der I., II. b, III., Kalligraphie in der II. b Kl.; 19 St. wöch.
- 3.) Herr **Franz Kreminger**, k. k. Professor, Vorstand der V. Kl., Mitglied der Prüfungscommission für allgemeine Volks- und Bürgerschulen, Custos der Realschulbibliothek, lehrte Mathematik und darstellende Geometrie in der V., geometr. Zeichnen in der II. a und IV., Kalligraphie in der II. a Kl.; 16 St. wöch.
- 4.) Herr **Franz Globočnik**, k. k. Professor, lehrte Freihandzeichnen in allen Klassen; 24 St. wöch.
- 5.) Herr **Friedrich Križnar**, k. k. Professor, lehrte die kath. Religion in allen, die Kalligraphie in der I. Kl.; 14 St. wöch.
- 6.) Herr **Balthasar Knapitsch**, k. k. Professor, Vorstand der IV. Kl., lehrte Chemie in der IV. bis VII., Arithmetik in der IV. Kl., analyt. Chemie als Freigegegenstand; 18 St. wöch.
- 7.) Herr **Wilhelm Voss**, k. k. Professor, Custos der naturhist. Sammlungen, lehrte Naturgeschichte in der I., II. a, II. b, V., VI. und VII. Kl.; 17 St. wöch.
- 8.) Herr **Andreas Senekovič**, k. k. Professor, Custos der phys. Lehrmittel, lehrte Physik in der III., IV., V. und VI., Arithmetik in der III. Kl.; 17 St. wöch.
- 9.) Herr **Emanuel Ritter v. Stauber**, wirkl. Realschullehrer, Vorstand der VII. Kl., lehrte italien. Sprache in der IV., V. und VII. Kl., französische Sprache in der V., VI. und VII. Kl.; 18 St. wöch.
- 10.) Herr **Anton Raič**, wirkl. Realschullehrer, Vorstand der II. b Kl., lehrte sloven. Sprache in der V. und VII., Geographie und Geschichte in der II. b, IV. und V. Kl.; 17 St. wöch.
- 11.) Herr **Clemens Proft**, wirkl. Realschullehrer, Vorstand der VI. Kl., lehrte Mathematik in der I., II. a, II. b und VI., Geographie in der I. Kl.; 17 St. wöch.
- 12.) Herr **Franz Levec**, wirkl. Realschullehrer, Custos der geographisch-hist. Lehrmittel, lehrte deutsche Sprache in der IV., sloven. Sprache in der IV. und VI., Geographie und Geschichte in der III. und VI. Kl.; 16 St. wöch.
- 13.) Herr **Dr. Joseph Julius Binder**, wirkl. Realschullehrer, Vorstand der II. a Kl., lehrte deutsche Sprache in der III., V., VI. und VII., Geographie und Geschichte in der II. a und VII. Kl.; 19 St. wöch.
- 14.) Herr **Joseph Borghi**, suppl. Lehrer, Vorstand der III. Kl., geprüft für deutsche und italienische Sprache an UR., lehrte deutsche Sprache in der II. a und II. b, italien. Sprache in der III. und VI. Kl.; 15 St. wöch.
- 15.) Herr **Jakob Hafner**, suppl. Lehrer, geprüft für Mathematik und Physik an UG., Vorstand der I. Kl., lehrte deutsche Sprache in der I., slovenische Sprache in der I., II. a, II. b und III. Kl.; 16 St. wöch.

Assistent beim Zeichenunterricht:

Herr **Moritz Stampf**.

Schuldiener:

Bartholomäus Jereb.

Johann Skube.

Anton Bietenz, Hausmeister.

2. Der Lehrplan.

Obligate Lehrgegenstände.

I. Klasse.

Religion, 2 St. wöch.: Kathol. Religionslehre. Vom Glauben, von den Geboten, Sakramenten und Sakramentalien.

Deutsche Sprache, 4 St. wöch.: Aussprache, Wechsel der Laute, Wortlehre, und zwar: Wortarten, Wortbiegung; das Allgemeine vom einfachen und erweiterten Satze.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Formenlehre; Memorieren von Vocabeln und Phrasen.

Geographie, 3 St. wöch.: Beschreibung der Erdoberfläche nach ihrer natürlichen Beschaffenheit und den allgemeinen Scheidungen nach Völkern und Staaten.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Das dekadische Zahlensystem; das Rechnen mit ganzen ein- und mehrnamig benannten Zahlen; gemeine und Decimalbrüche; Theilbarkeit; grösstes gemeinschaftl. Mass und kleinstes gemeinschaftl. Vielfaches.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Anschauungsunterricht, im 1. Sem. Wirbelthiere, im 2. Sem. wirbellose Thiere.

Geometrisches Zeichnen, 6 St. wöch.: Geometr. Gebilde in der Ebene, Linien, Winkel, Dreieck, Viereck, Kreis, Ellipse, Combinationen dieser Figuren; das geometr. Ornament; geometr. Körper.

Schönschreiben, 1 St. wöch.: Uebungen nach Vorlagen mit Ausschluss jeder Art von Kunstschriften.

II. Klasse.

Religion, 2 St. wöch.: Cultus der kathol. Kirche.

Deutsche Sprache, 4 St. wöch.: Die gesammte übrige Formenlehre ergänzt durch die anomalen Formen; Rection der Redetheile; der erweiterte Satz; mündliche und schriftliche Reproductionen und Umarbeitungen grösserer abgeschlossener Stücke aus dem Lesebuche.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Wortbildungs- und Wortfügungslehre; Memorieren von Vocabeln und Phrasen.

Geographie, 2 St. wöch.: Specielle Geographie Asiens und Afrika's; detaillierte Beschreibung der Terrainverhältnisse und der Stromgebiete Europa's; Geographie des südlichen Europa.

Geschichte, 2 St. wöch.: Uebersicht der Geschichte des Alterthums.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Mass- und Gewichtskunde, Geld- und Münzwesen; Mass-, Gewichts- und Münzenreduction; Verhältnisse und Proportionen; Prozent-, einfache Zins-, Discout- und Terminrechnung, Theilregel, Durchschnitts- und Allegationsrechnung.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Anschauungsunterricht, im 1. Sem. Mineralogie, im 2. Sem. Botanik.

Geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.: Planimetrie; Uebungen mit dem Zirkel und Reisszeuge, Gebrauch der Reisschiene und des Dreiecks.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Das Flachornament; perspect. Zeichnen von Draht- und Holzmodellen und deren Combinationen als Anschluss an das Zeichnen nach der Anschauung in der I. Kl.; Licht und Schatten; Anwendung der perspect. Grundlehren und jener über Schattenbestimmungen zur Darstellung einfacher technischer Objecte.

Schönschreiben, 1 St. wöch.: Wie in der I. Kl.

III. Klasse.

Religion, 2 St. wöch.: Geschichte der Offenbarungen Gottes im alten Bunde.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Der zusammengesetzte Satz, Arten der Nebensätze, Verkürzungen derselben; die Periode; systemat. Belehrung über Rechtschreibung und Zeichensetzung.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Wiederholung und Abschluss des grammat. Lehrstoffes; Uebersetzungen aus dem Slovenischen ins Deutsche und umgekehrt, mit besonderer Rücksicht auf den Gebrauch der Tempora und Modi.

Italienische Sprache, 4 St. wöch.: Aussprache, Accent, Substantiv, Adjectiv, Numerale, Personalpronomen; Verbum im Indicativ praes., futuri und perfect indef. mit den zugehörigen syntakt. Regeln; Memorieren von Vocabeln und Phrasen.

Geographie, 2 St. wöch.: Specielle Geographie des übrigen Europa, namentlich Deutschlands.

Geschichte, 2 St. wöch.: Uebersicht der Geschichte des Mittelalters, mit besonderer Hervorhebung der vaterländischen Momente.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Zusammengesetzte Verhältnisse mit Anwendung auf verschiedene Aufgaben; die vier Rechnungsarten mit allgemeinen Zahlen; Erhebung auf die zweite und dritte Potenz; Wurzelziehung aus besonderen Zahlen.

Physik, 4 St. wöch.: Allgemeine Eigenschaften der Körper; Wärme; Statik und Dynamik fester, tropfbarer und ausdehnbarer Körper; Akustik.

Geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.: Fortsetzung des Lehrstoffes der II. Kl. unter Anwendung auf Fälle aus der technischen Praxis.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Ornamente der verschiedenen Stilarten und Tafelvorzeichnungen in Contur und nach Vorlagen, farblos oder polychrom; Gedächtniszeichnen im kleineren Masstabe; Fortsetzung des Zeichnens grösserer Objecte.

IV. Klasse.

Religion, 2 St. w.: Geschichte der Offenbarung Gottes im neuen Bunde.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Zusammenfassender Abschluss des gesammten grammat. Unterrichtes; das Wichtigste aus der Prosodie und Metrik; die antike und germanische Sagedichtung; Aufsätze mit Berücksichtigung der im bürgerlichen Leben häufig vorkommenden Formen.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Ergänzung der Syntax; das Wichtigste aus der Prosodie und Metrik; schriftliche Aufsätze, besonders jene Formen, welche im bürgerlichen Leben häufig vorkommen.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Comparation der Adjectiva; Relativpronomen; Imperativ, Conditional, Coniunctiv, Infinitiv, Particiv und Gerundium des Verbums nebst den einschlägigen syntakt. Regeln; Memorieren von Vocabeln und Phrasen.

Geographie, 2 St. wöch.: Specielle Geographie des Vaterlandes, Umrisse der Verfassungslehre; Geographie Amerika's und Australiens.

Geschichte, 2 St. wöch.: Uebersicht der Geschichte der Neuzeit, mit umständlicherer Behandlung der vaterländischen Geschichte.

Arithmetik, 4 St. wöch.: Ergänzende Wiederholung des gesammten arithmet. Lehrstoffes und der vier Grundoperationen mit allgemeinen Zahlen; grösstes gemeinschaftl. Mass und kleinstes gemeinschaftl. Vielfaches; gemeine Brüche; Gleichungen des ersten Grades mit einer und zwei Unbekannten.

Physik, 2 St. wöch.: Magnetismus, Elektrizität, Optik.

Chemie, 3 St. wöch.: Uebersicht der wichtigsten Grundstoffe und ihrer Verbindungen, sowie der organischen Chemie, jedoch ohne tieferes Eingehen in die Theorie und ohne ausführliche Behandlung der Reaction.

Geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.: Anwendung der algebraischen Grundoperationen zur Lösung von Aufgaben der Planimetrie und Stereometrie; theoretisch-constructive Uebungen im Zeichnen der wichtigsten ebenen Curven.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Ornamentzeichnen nach Vorlagen und Modellen, Schattierung; perspectiv. Zeichnen nach Modellen; Gedächtniszeichnen; gelegentlich wird auch das Zeichnen der menschlichen und thierischen Figur in den Kreis der Uebungen einbezogen.

V. Klasse.

Religion, 1 St. wöch.: Begriff und Nothwendigkeit der Religion; Beweis der Wahrheit der kathol. Religion; kathol. Glaubenslehre.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Lektüre von Uebersetzungen aus der klassischen Literatur der Griechen und Römer; Ueberblick über die deutsche Literatur von ihren ersten Anfängen bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts; Erläuterung des Wesens, der Formen und Arten der Poesie, sowie der vorzüglichsten prosaischen Darstellungsformen auf Grund der Lektüre; Recitirübungen und Aufsätze über Gelesenes und Gehörtes.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Lektüre des „Cvetnik slovenske slovesnosti“; vergleichende Uebersicht der Laut- und Flexionslehre des Alt- und Neuslovenischen.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Wiederholung und Abschluss der Grammatik; Uebersetzung von Mussafia's Lesestücken und Pellegrini's „Antologia italiana“.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Regeln der Aussprache und Lehre vom Accente; flexible Redetheile; orthographische Eigenthümlichkeiten der regelmässigen Verba; unregelmässige Verba; Aneignung eines entsprechenden Wörter- und Phrasenvorrathes.

Geographie und Geschichte, 3 St. wöch.: Geschichte des Alterthums mit Wiederholung der einschlägigen Geographie.

Mathematik, 6 St. wöch.: a) Gleichungen des ersten Grades mit mehr als zwei Unbekannten, diophantische Gleichungen; Zahlensysteme; Decimal- und Kettenbrüche; Potenzen und Wurzelgrössen; Verhältnisse und Proportionen mit Anwendungen. — b) Planimetrie.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Orthogonale Projection des Punktes und der Linie; Lehre von den Ebenen; Projection von Körpern, die von Ebenen begrenzt sind; Schnitte von Körpern mit Ebenen; gegenseitige Durchschnitte der Körper.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Anatomisch-physiologische Grundbegriffe des Thierreiches, mit besonderer Rücksicht auf die höheren Thiere; Systematik der Thiere, mit genauem Eingehen in die niederen Thierarten.

Chemie, 2 St. wöch.: Einleitung; Metalloide und Metalle bis zu den Erdmetallen, mit Einschluss des Technologischen.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Zeichnen des menschlichen Kopfes nach den Vorzeichnungen des Lehrers auf der Schultafel, und schattierter Köpfe nach Vorlagen; Fortsetzung des Ornamentzeichnens; Gedächtniszeichnen; perspectivisches Zeichnen schwierigerer Objecte.

VI. Klasse.

Religion, 1 St. wöch.: Katholische Sittenlehre.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Lektüre einiger Abschnitte aus dem Nibelungenliede und einer Auswahl aus den Gedichten Walthers in neuhochdeutscher Uebersetzung. Kurze Uebersicht der Literaturgeschichte vom 13. bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts; Redeübungen; freie Vorträge.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Lektüre des „Cvetnik slovensko slovesnosti“ und der Uebersetzungen von Schillers Werken; Uebersicht der altslov. Literatur und Lesung von Miklošič' „Berilo“.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Wiederholung des grammat. Lehrstoffes mit besonderer Betonung der Casus-, Tempus- und Moduslehre; Hervorhebung der Idiotismen, der Homo- und Synonimen; Lektüre von Pellegrini's „Antologia italiana“ und der „Promessi sposi“ von Alessandro Manzoni.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Ergänzung der Formenlehre; Syntax; entsprechende Vermehrung des Wörter- und Phrasenvorrathes; mündliche und schriftliche Uebungen.

Geschichte und Geographie, 3 St. wöch.: Geschichte des 6. bis 17. Jahrhunderts; Wiederholung der einschlägigen Geographie.

Mathematik, 5 St. wöch.: a) Logarithmen; quadratische Gleichungen mit einer und mehreren Unbekannten; höhere Gleichungen, welche auf quadratische zurückgeführt werden können; Exponentialgleichungen; arithm. und geometr. Progressionen mit Anwendungen auf Zinseszins- und Rentenrechnungen; einiges über die Convergenz unendlicher Reihen; Combinationslehre. — b) Ebene Trigonometrie, Stereometrie, Elemente der sphärischen Trigonometrie.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Erzeugung und Darstellung von krummen Flächen, schiefe Projection.

Naturgeschichte, 2 St. wöch.: Anatomisch-physiologische Grundbegriffe des Pflanzenreiches, Systematik der Pflanzen.

Physik, 4 St. wöch.: Allgemeine Eigenschaften der Körper, Wirkungen der Molekularkräfte, Mechanik, Akustik.

Chemie, 3 St. wöch.: Metallurgie von den Erdmetallen angefangen; Einleitung in die organische Chemie; Fettkörper nach genetischen Reihen.

Freihandzeichnen, 2 St. wöch.: Zeichnen der Gesichtstheile in verschiedener Stellung nach Vorlagen, Studien nach antiken und modernen Gypsköpfen; Uebungen im schweren Ornamentzeichnen; grössere perspect. Studien nach der Natur.

VII. Klasse.

Religion, 1 St. wöch.: Geschichte der katholischen Kirche.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Ausführliche Darstellung der Literatur der zweiten Hälfte des 18. und des 19. Jahrhunderts; Lesung von zwei vollständigen Werken; Redeübungen, freie Vorträge.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Uebersicht über die Literatur von Trubar bis auf die Neuzeit; Lektüre der Schiller'schen Uebersetzungen von Cegnar und Kososki; „Berilo“ von Miklošič.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Fortsetzung der Lektüre aus der „Antologia italiana“ von Pellegrini und der „Promessi sposi“ von Manzoni mit sprachlicher und sachlicher Erklärung; gelegentliche Mittheilung von Notizen über die Lebensverhältnisse und literarischen Leistungen der hervorragendsten in den Lesebüchern vertretenen Schriftsteller.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Beendigung der Syntax, Wiederholung des ganzen grammat. Lehrstoffes an der Hand der Lektüre, mündliche und schriftliche Uebungen mit Hervorhebung der französischen Idiotismen, Homo- und Synonimen; Lesung ausgewählter Stücke aus der Chrestomatie von Filek v. Wittinghausen.

Geschichte und Geographie, 3 St. wöch.: Geschichte des 18. und 19. Jahrhunderts mit besonderer Hervorhebung der kulturhist. Momente; kurze Uebersicht der Statistik von Oesterreich-Ungarn; vaterländische Verfassungslehre; Wiederholung der einschlägigen Geographie.

Mathematik, 5 St. wöch.: a) Binomischer Lehrsatz; das Wichtigste über die arithm. Reihen höherer Ordnung mit Rücksicht auf das Interpellationsproblem; Elemente der Wahrscheinlichkeitslehre. — b) Anwendung der sphär. Trigonometrie auf Aufgaben der Stereometrie und Astronomie; analyt. Geometrie in der Ebene, und zwar der Geraden und der Kegelschnittlinien; Wiederholung des mathematischen Lehrstoffes der Oberklassen.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Centrale Projection; Wiederholung des gesammten Lehrstoffes mit praktischen Anwendungen auf Darstellung technischer Objecte.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Die wichtigsten Mineralien nach ihren krystallogr., phys. und chem. Eigenschaften; Grundzüge der Geognosie und Geologie; das Wichtigste aus der Klimatologie, Thier- und Pflanzengeographie.

Physik, 4 St. wöch.: Elektrizität, Magnetismus, Wärme, Optik; Grundzüge der Astronomie und mathem. Geographie.

Chemie, 2 St. wöch.: Fortsetzung der organ. Chemie; Uebersicht der Theorien; im 2. Sem. Wiederholung des ganzen chem. Lehrstoffes.

Freihandzeichnen, 2 St. wöch.: Fortsetzung der Uebungen in der VI. Kl.

Schriftliche Arbeiten.

Betreffend die Zahl der schriftlichen Arbeiten in den Sprachfächern wird durch die Erlässe des k. k. Landesschulrathes für Krain vom 30. Dezember 1873, Z. 2220, und vom 5. August 1875, Z. 1212, angeordnet, dass in den vier Unterklassen monatlich so viele Aufgaben, abwechselnd eine Schul- und eine Hausarbeit, gegeben werden sollen, als dem Gegenstande wöchentlich Unterrichtsstunden zugemessen sind; in den drei Oberklassen sind wenigstens zwei Aufgaben monatlich, im Slovenischen in der VII. Kl. eine zu geben.

Zur Theilnahme am slovenischen Sprachunterrichte sind nur jene Schüler verpflichtet, deren Eltern oder Elternstellvertreter dies ausdrücklich verlangen. Schüler, welche den sloven. Unterricht in den Unterklassen ohne Unterbrechung besucht haben und diesen Besuch in den Oberklassen fortsetzen, können von der Verpflichtung zum Besuche des Französischen entbunden werden. (Min.-Erl. v. 23. Okt. 1875, Z. 13741.)

3. Lehrbücher, welche im Schuljahre 1878/79 beim Unterrichte benutzt wurden.

Lehrgegenstand	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.
Religion	Zenner, katholische Glaubenslehre.	Wappler, Catechus d. kathol. Kirche.	Fischer, bibl. Geschichte d. a. B.	Fischer, bibl. Gesch. d. neu. Bundes.	Wappler, katholische Religionslehre.	Wappler, kathol. Sittenlehre.	Fischer, Kirchengeschichte.
Deutsche Sprache	Schiller, Grammatik; Schiller u. Willmutter, Lesebuch, 1. Theil.	Schiller, Grammatik; Schiller u. Willmutter, Lesebuch, 2. Theil	Schiller, Grammatik; Schiller u. Willmutter, Lesebuch, 3. Theil.	Hendrich, Grammatik, 7h. Vornaleken, Lesebuch, 4. Theil.	Dr. Al. Egger, deutsches Lehr- u. Lesebuch, 1. Theil, Ausgabe für Realschulen.	Dr. Al. Egger, deutsches Lehr- u. Lesebuch, 2. Theil, 1. Band.	Wie in VI. Klasse.
Sloven. Sprache	Janežič, Sprach- und Übungsbuch.	Wie in I. Klasse.	Janežič, Sprach- u. Übungsbuch; Čevrnik slov. slovenst. Sprachlehre.	Wie in III. Klasse.	Janežič, slov. slovenst. slovenst.; Čevrnik, slovenst. za 8. gim. razr.	Wie in V. Klasse.	Wie in V. Klasse.
Italien. Sprache	—	—	Massafia, Sprachlehre.	Wie in III. Klasse.	Massafia, Sprachlehre; Pellegrini, Annot. ital.	Massafia, Sprachl.; Pellegrini, Annot. ital.	Wie in VI. Klasse.
Französische Sprache	—	—	—	—	Pütz, französische Sprachlehre; Pellegri, Annot. ital.	Pütz, französische Sprachgramm.; Pellegri, Annot. ital.	Wie in VI. Klasse.
Geographie und Geschichte	Supan, Geographie.	Supan, Geographie; Gindely, Geschichte I. u. nat. Klassen d. Mittelschulen.	Wie in II. Klasse.	Wie in II. Klasse.	Supan, Geographie; Gindely, Lehrbuch der Gesch. f. d. ober. Klassen	Wie in V. Klasse.	Hannak, österr. Vaterlandskunde; Gindely, Lehrb. d. Gesch. f. d. ober. Kl.
Arithmetik	Kocnik, Lehr- und Übungsbuch für Unterrealschulen.	Wie in I. Klasse.	Wie in I. Klasse.	Villanus, Arithmetik f. die IV. Klasse an Unterrealschulen.	Haberl, Arithmetik und Algebra; Wiesgand, Planimetrie.	Haberl, Arithmetik u. Algebra; Sonnendorfer, Geom. f. d. ob. Klass.	Wie in VI. Kl.
Darst. Geometrie	—	—	—	—	Streissler, Elemente der darstellend. Geometrie.	Wie in V. Klasse.	Wie in V. Kl.
Physik	—	—	Krist, Anfangsgründe d. Naturlehre f. d. unteren Klassen.	Pisko, Physik für Unterrealschulen.	—	Havadi, Lehrbuch der Physik f. d. oberen Klassen.	Pisko, Physik f. d. oberen Klassen.
Naturgeschichte	Pokorny, Tierreich.	Pokorny, Mineralreich, Pflanzenreich.	—	—	Waldreich, Leitfaden der Zoologie.	Wreschko, Vorlesung der Botanik	Hochstetter und Bischoff, Mineralogie u. Geologie.
Chemie	—	—	—	Kauer, Elemente der Chemie	Lorscheid, unorganische Chemie.	Lorscheid, Jahrbuch der organ. Chemie.	Wie in VI. Kl.
Geometrisches Zeichnen	Streissler, geometr. Formlehre, 1. Theil.	Streissler, geometr. Formlehre, 2. Theil.	Wie in II. Klasse.	Wie in II. Klasse.	—	—	—

4. Deutsche Themen.

V. Klasse.

1.) Ein Erntetag (Schilderung). — 2.) Eine Sage aus der Heimat. — 3.) Die Ursachen der schnellen Begründung und des Vorfalles des persischen Reiches. — 4.) Der Ackerbau als Grundlage menschlicher Gesittung und Kultur. (Nach Schiller „Das Eleus. Fest.“) — 5.) Inhalt eines vom Schüler gelesenen Heldengedichtes. — 6.) Perikles. (Charakterbild.) — 7.) Erzählung einer Fabel über eine gegebene Moral. — 8.) Heimat und Vaterhaus. — 9.) Das Blut und seine Bedeutung für den Organismus. — 10.) Strassenbild am Morgen. — 11.) Die Weltstellung der italischen Halbinsel. — 12.) „Wir gehorchen dem Gesetze, unterwerfen uns demselben, damit wir freie Männer seien.“ (Cicero pr. Cluent. 53, 146); Chrie. — 13.) Der eitlere reiche Emporkömmling (nach Theophrast). — 14.) Der Zauber der Musik. — 15.) Inhalt von Sophokles' Antigone. — 16.) Der tragische Conflict und die tragische Schuld in Sophokles' Antigone. —

VI. Klasse.

1.) Die Deutschen vor der Völkerwanderung. — 2.) Worauf beruhte das grosse Ansehen der Geistlichkeit im Mittelalter? — 3.) Schilderung eines höfischen Festes. — 4.) Rüdigers Untergang im Kampfe der Pflichten. — 5.) Die Geographie des Nibelungenliedes. — 6.) „Der fürchtet gar zu viel, der, was man ihm verbietet, auch alles lassen will (Nib. 2330).“ — 7.) Der geistige Gewinn aus den Kreuzzügen. — 8.) „Die Zunge selber hat kein Bein und zerbricht doch Bein und Stein“ (Freidank von der Zunge). Eine Erzählung. — 9.) Bau und Leben der niedrigsten Pflanzen. — 10.) Deutsches Bürgertum und Städteleben am Anfange der Neuzeit. (Nach Hans Sachs „Ein Lobspruch der Stadt Nürnberg.“) — 11.) Boden- und Bewässerungsverhältnisse Frankreichs. — 12.) Allmähliche Entfaltung der habsburgischen Hausmacht und deren Bedeutung für die europäische Politik. — 13.) Wert und Bedeutung der literarischen Kritik des XVII. Jahrhunderts. — 14.) Das Leben in Alt-England (nach Shakespeare's „Heinrich IV.“) — 15.) Der Messias (4. Gesang). — 16.) Das Ritterlich-romantische in Wielands „Oberon“. —

VII. Klasse.

1.) Aristipp an Kleonidas. — 2.) Gedankengang des 17. Literaturbriefes. — 3.) Exposition von „Minna von Barnhelm“. — 4.) Die dramatischen Kunstgesetze in „Emilia Galotti“. — 5.) Das Ich er stirbt, damit das Ganze sei . . . In allen Pflichten sei uns erste Pflicht, Vergessenheit sein selber (Herder). — 6.) Die Vertreter der Neuzeit in „Götz von Berlichingen.“ — 7.) Politische Lage Europas um das Jahr 1700. — 8.) „Weh', o weh' der Lüge! Sie befreiet nicht, wie jedes andre wahrgesprochene Wort die Brust.“ (Goethe: Iphigenie auf Tauris, IV. Act, 1. Auftr.) — 9.) Die chemischen und mechanischen Einwirkungen des Wassers auf die Erdrinde. — 10.) Hamlet und Orestes. (Eine Parallele.) — 12.) Die wichtigsten Alpenübergänge. — 12.) Die Habsburger im Zeitalter der Aufklärung. — 13.) Ueber die Berufswahl. — 14.) Veränderung der Erdoberfläche durch Menschenhand. (Culturhistorische Skizze, Maturitätsarbeit.)

5. Slovenische Themen.

V. Klasse.

1.) O vilah (po berilu). — 2.) Kako važnost imajo Feničani za zgodovino? — 3.) Črtomirov značaj. — 4.) Kako prednost ima zmerni pas pred vročim in mrzlim? — 5.) Staroslovenska pisava. — 6.) En den na kmetih. — 7.) Zapopadek XIX. speva Ilijade. — 8.) Kaj je budilo in vzdrževalo pri Grkih čut vzajemnosti? — 9.) a) Slabi nasledki peloponeške vojske za Atene. b) Kaj je sonet? Kaj je zapopadek v „Cvetniku slov. slovesnosti“ natisnjenih Preširnovih sonetov? — 10.) Geografske razmere balkanskega in apenijskega polnotoka. — 11.) Sprehod prvega pomladanskega dne (pismo prijatelju). — 12.) Bčela nam bodi učiteljica. — 13.) Prilizun (karakteristika). — 14.) Životopis starega konja. — 15.) Zenitvanske šege pri Slovencih. — 16.) Kaki vpliv so imele punske vojske na značaj Rimljanov? — 17.) „Kdor urne roke, sol v glavi ima, V nesreči si vsaki pomagati zna.“

VI. Klasse.

1.) Razvrstitev mislij in vsebina prologu k igri „Wallenstein.“ — 2.) Kako je to, da so se Germani na rimskih tleh ali pokatoličili ali pa izginili. — 3.) Podlaga državam je pravost, a ne gmetno blagostanje. — 4.) Značaj stražnega glavarja v igri „Wallensteinov ostrog.“ — 5.) Pranarodje Avstrije, t. j. kteri narodje so bivali v teh deželah pred nastan-

kom Avstrije?) — 6.) Kako mesto v zgodovini imata Rastislav in Svetopolk? — 7.) Vsebina III. 3—6 igre „Oba Pikolomina.“ — 8.) Boj papeštva s cesarstvom. — 9.) Ne z oka mokrega, iz roke pridne nada cvete. — 10.) Kaj nam koristijo in škodujejo reke? — 11.) Značaj Maksa Pikolomina. — 12.) Kako važnost ima m. Jan Hus? — 13.) Ali nam tujina more biti domovina? — 14.) Zakaj spoštujemo Slovani lipo? — 15.) Bodi sam sebi mož beseda. — 16.) Glagolita Clozianus. Njegova zgodovina in vsebina. — 17.) Romsko evangelije.

VII. Klasse.

1.) Političen položaj francoske dežele in Jovanin značaj po „Predigri“ k Schillerjevej „Devici Orleanski.“ — 2.) Strast in vihar. — 3.) Kterim okoliščinam se ima oživiljenje slov. slovtva v XVI. stoletji pripisovati? Kteri može imajo največje zasluge za-nje? Odkod prihaja prikazen, da so se prve novoslovenske knjige v Tibingu tiskale? — 4.) Primerite XVII. stoletje s XVI. — 5.) Očiščenje v žaligri „Devica Orleanska.“ — 6.) Vpliv geografične lege kake dežele na značaj njenih prebivalcev. — 7.) Vzroki francoske produkcije. — 8.) Kako mesto zavzema Vodnik v slovenskem slovtvu? — 9.) Kako prednost imajo pomorske dežele pred notranjimi? — 10.) Pero, meč, plug (Naloga za dozrelno skušnjo.)

6. Freigegegenstände.

a) Turnen.

Diesen Unterricht leitete der Turnlehrer an der hierortigen k. k. Lehrerbildungsanstalt, Herr Julius Schmidt.

An demselben beteiligten sich im 1. Semester 121, im 2. Semester 102 Schüler in fünf Abtheilungen mit wöchentlich je 1 Stunde.

I. Klasse.

Durchbildung der Reihe, Reihungen; Drehen, Schwenken kleinerer Reihen; — Freiübungen: die einfachsten Formen derselben; Taktlauf. — Geräthübungen; einfache Hang- und Stützübungen am Reck und Barren; Klettern, Schaukeln an den Ringen; Steigen auf der schrägen und senkrechten, Hangeln auf der wagrechten Leiter; Rundlauf, Bock und Freispringen.

II. a und II. b Klasse.

Ordnungsübungen: Drehen im Gehen und Laufen; Reihungen; Schwenken grösserer Reihen. — Freiübungen zusammengesetzter Art. — Geräthübungen wie in der I. Klasse. Sturmspringen.

III. und IV. Klasse.

Ordnungsübungen: Reihungen in Verbindung mit Schwenken. Doppelreihungen. — Stab- und Hantelturnen. Dauerlauf. — Reck: Felgen, Speichen, Kniehänge, Knie-Auf- und Umschwüngen, Handdrehen, Durchzug. — Stangen: Klettern gleichhandig und Dauerhaltungen. — Barren: Aufstemmen, Schwingen, Kreisen, Kehre, Wende; Seitensprünge. — Pferd: Hocke, Kreise, Planke, Wende; Hintersprünge. — Bock-, Sturm-, Frei- und Tiefsprung. — Alle Übungen mit strenger Berücksichtigung einer guten Haltung.

V., VI., VII. Klasse.

Stab- und Hantelturnen; Dauerlauf. — Reck: Aufstemmen als Ruck-, Zug- und Schwungstemmen; Armwippen im Stütz rücklings und Felge rücklings, vorwärts; Sitzumschwung; Kreuzaufzug und -Aufschwung in verschiedenen Formen; Spaltsitzumschwünge. — Barren: Kehre am Ende des Barrens mit und ohne Einspreizen; Grätschen; Knickstützübungen; Scheere; Seitensprünge. — Pferd: Kehre, Grätschsprung, Diebsprung; Hintersprünge; Springübungen. — An den übrigen Geräthen die der Altersstufe angemessenen Übungen.

b) Analytische Chemie.

Diesen Unterricht ertheilte Prof. Balth. Knapitsch im ersten Semester an 20, im zweiten an 17 Schüler der drei Oberklassen in 4 St. wöch. Davon übten sich 3 im Titriren, 1 in leichteren quantitativen Analysen, ein Theil in der einfachen, ein anderer in der zusammengesetzten qualitativen Analyse.

c) Modellieren.

Auch zu diesem Unterrichte wurden nur die Schüler der drei Oberklassen zugelassen; denselben ertheilte Prof. Franz Globočnik im ersten Semester an 17, im zweiten Semester an 14 Schüler in 4 wöch. Stunden nach verschiedenen plastischen Modellen aus der Ornamentik, Studien des menschlichen Kopfes und der Thiere in Relief, mit besonderer Rücksicht auf praktische Verwerthung.

d) Stenographie.

Der Unterricht wurde von dem k. k. Gymnasialprofessor Herrn Anton Heinrich an Schüler von der vierten Klasse aufwärts in zwei Jahrgängen mit je 2 Stunden wöch. ertheilt.

I. Jahrgang: Die Korrespondenzschrift. Im ersten Semester 27, im zweiten 19 Schüler.

II. Jahrgang: Die Debattenschrift. Im ersten Semester 15, im zweiten 11 Schüler. In diesem Jahrgange wurde der Unterricht gemeinschaftlich an die Real- und Gymnasialschüler ertheilt.

Lehrbuch: Gabelsberger's Stenographie nach Ahn-Ollendorff's Methode von Prof. Anton Heinrich.

e) Gesang.

Der Gesangsunterricht wurde von dem Chordirigenten der hiesigen Domkirche, Herrn Anton Förster, in zwei Cursen durch 5 St. wöch. ertheilt; hievon entfielen 2 St. auf den ersten Curs, je 1 Stunde auf den zweiten Curs *A* (Knabenchor), *B* (Männerchor) und *A* und *B* (gemischter Chor).

Im ersten Curs wurde das Elementare der Gesangkunst nach eigener Gesangsschule und nach 12 Wandtafeln von Jos. Renner durchgenommen nebst dem vierten Hefte der „Liederquelle“ von Proschko und Pammer und den üblichen Kirchenliedern, und zwar ein- und mehrstimmig. Im zweiten Curse wurden verschiedene Lieder und Chöre weltlichen und geistlichen Inhaltes nebst Fr. Nitsche's „Liederbuch“ für österr. Mittelschulen unter Wiederholung des theoretischen Theiles geübt. Besuch: Im ersten Semester 72, im zweiten 58 Schüler.

7. Zur Statistik der Oberrealschule im Schuljahre 1878/79.

In der Klasse	Öffentliche Schüler		Von der gesammten Schülerzahl am Ende des II. Semesters 1878/79 waren										Ergebnis der Classification am Ende des II. Semesters 1878/79			Hieherstellung der Classification im Schuljahre 1877/78 nach dem Ergebnisse der Nachprüfungen																				
	beim Beginne des Schuljahres	in und nach dem I. Semester abgegangen	beim Beginne des II. Semesters	im II. Semester abgegangen	öffentliche	Privatisten	im ganzen	hiev. Zöglinge d. Waldherr'schen Institutes	aus Laibach	nach dem Vaterlande	a. Cisleithanien	a. Transleith.	aus Italien	aus Egypten	römisch-katholisch	griechisch-orient.	deutsch	slovenisch	kroatisch-serbisch	tschechoslavisch	italienisch	ent- sprechen	nicht ent- sprechen	Öffentliche Schüler	In der Klasse	Vorzugsklasse	I. Klasse	II. Klasse	III. Klasse	ungeprüft	zusammen					
I	52	3	49	7	42	2	44	—	21	12	10	1	—	—	44	—	15	27	1	—	1	1	32	5	5	2	2	—	—	—	37	3	3	5	—	45
IIa	36	2	34	1	33	—	33	2	16	7	9	1	—	—	33	—	14	18	—	—	1	3	19	5	5	5	1	—	—	—	34	3	3	—	—	45
IIb	34	—	34	3	31	—	31	—	13	12	4	1	1	—	31	—	12	17	—	2	—	1	22	1	7	—	—	—	—	—	24	—	—	24	—	27
III	48	1	47	4	43	—	43	1	10	13	14	4	1	1	42	1	13	19	2	1	8	2	30	5	6	—	—	—	—	17	4	3	—	—	29	
IV	45	1	44	5	39	1	40	4	15	13	7	3	2	—	39	1	16	19	1	—	4	2	24	6	7	—	—	—	—	20	2	3	—	—	26	
V	37	1	36	5	31	—	31	1	3	16	8	4	—	—	31	—	15	15	—	—	1	—	21	4	6	—	—	—	—	17	1	4	—	—	22	
VI	28	—	29	2	27	—	27	1	10	6	8	2	1	—	27	—	14	12	—	—	1	3	20	—	4	—	—	—	—	28	6	4	—	—	39	
VII	22	1	21	—	21	—	21	—	11	6	3	1	—	—	21	—	12	8	—	—	1	4	12	—	5	—	—	—	—	—	20	1	3	—	—	27
Zus.	302	9	294	27	267	3	270	9	99	85	63	17	5	1	268	2	111	135	4	3	17	16	181	26	42	3	2	Zus.	22	268	24	25	1	340		

Privatisten der gesammten Anstalt

1

2

8. Unterstützungsverein.

Dieser Verein hat die Unterstützung dürftiger, gesitteter und fleissiger Realschüler durch Beischaffung von Schulbüchern, Zeichenrequisiten, Kleidungsstücken, Anweisung von Freitischen, Aushilfen in Krankheitsfällen u. s. w. zum Zwecke.

Der Verein zählt gegenwärtig 120 Mitglieder; seine Wirksamkeit ist aus dem nachstehenden, der Generalversammlung am 7. Jänner 1879 für das Jahr 1878 vorgelegten Rechnungsabschlusse zu ersehen.

Nr.	E i n n a h m e n	fl.	kr.
1	Geschenk der löbl. krainischen Sparkasse	200	—
2	" des Herrn Waldherr und seines Institutes	62	—
3	" der Herren Klein & Kovač	2	—
4	" der Schüler der V. Klasse	1	26
5	" " " I. a Realklasse	—	15
6	Mitgliederbeiträge pro 1878	147	—
7	Coupon-Erlös	69	—
8	Kasserest vom Jahre 1877	83	36
	Summe	564	77

Nr.	A u s g a b e n	fl.	kr.
1	Für Lehrbücher und Schulrequisiten	94	15
2	" Kleidungsstücke	166	95
3	" monatliche Unterstützungen und für Aushilfen zur Zahlung des Schulgeldes	115	—
4	" den Druck und Einband der Vereins-Jahresberichte pro 1877	11	25
5	" das Austragen dieser Jahresberichte und für das Einkassieren der Mitgliederbeiträge pro 1878	4	50
	Gesamtausgabe	391	85
6	Kasserest für das Vereinsjahr 1878	172	92
	Summe	564	77

Herr Albert Zeschko schenkte auch in diesem Jahre eine grössere Quantität von Zeichen- und Schreibrequisiten.

9. Aufgaben für die schriftliche Maturitätsprüfung am Ende des Schuljahres 1878/9.

Deutsche Sprache.

Veränderungen der Erdoberfläche durch Menschenhand.

Italienische Sprache.

- 1.) Ein deutsches Dictat: „Die Weiber von Weinsberg“, zu übersetzen ins Italienische.
- 2.) „Benvenuto Cellini, ed il libro scritto da esso della vita sua“ (Baretti, „Frusta letteraria“) zu übersetzen ins Deutsche.

Französische Sprache.

- 1.) Ein deutsches Dictat zu übersetzen ins Französische.
- 2.) „Le comte de Flandre aux princes chrétiens“ (Michaud), zu übersetzen ins Deutsche.

Slovenische Sprache.

Pero, meč, plug.

Mathematik.

1.) Zwei Lichtquellen A und B sind von einander $a = 40^m$ entfernt; A hat in der Entfernung l die Lichtstärke 1 , B in derselben Entfernung die Lichtstärke 2 . Man soll in den Geraden a den Punkt bestimmen, der von beiden Lichtquellen gleich stark beleuchtet wird.

2.) Drei Punkte auf der Erdoberfläche haben die nachstehenden Lagen:

$$A \begin{cases} 46^\circ 18' 12'' \text{ n. Br.} \\ 109^\circ 4' 17'' \text{ ö. L.} \end{cases} \quad B \begin{cases} 59^\circ 13' \text{ n. Br.} \\ 120^\circ 26' 40'' \text{ ö. L.} \end{cases} \quad C \begin{cases} 66^\circ 19' 14'' \text{ n. Br.} \\ 115^\circ 10' 30'' \text{ ö. L.} \end{cases}$$

Zu bestimmen ist die Fläche des durch diese drei Punkte gelegten spärischen Dreieckes. (Erddurchmesser = $859\frac{1}{2}$ M.)

3.) An eine Ellipse, deren Gleichung $4x^2 + yy^2 = 36$ ist, wird im Punkte

$$M_1 \begin{cases} x_1 = +2\frac{29}{40} \text{ dm} \\ y_1 = -1\frac{29}{40} \text{ dm} \end{cases}$$

eine Tangente gezogen und auf diese von den beiden Brennpunkten Senkrechte gefällt. Zu berechnen ist die Fläche des auf diese Art entstandenen Trapezes.

Darstellende Geometrie.

1.) Eine zu allen drei Projectionsebenen geneigte Ebene und ein Punkt ausserhalb der letzteren sind gegeben.

2.) Es soll der geometrische Ort aller Punkte in der Ebene bestimmt werden, welche von dem gegebenen Punkte einen bestimmten Abstand ab haben, der grösser ist als sein Normalabstand.

3.) Es sind durch eine gegebene Gerade an eine Kugelfläche die berührenden Ebenen zu führen.

4.) Die Perspective eines gleichseitigen Dreieckes ist zu bestimmen, welches in einer zur Bildfläche geneigten Ebene liegt und eine Seite zur Bildebene parallel hat.

10. Lehrmittel-Sammlungen.

Die Bibliothek

besitzt am Ende dieses Schuljahres 2152 Bände, 607 Hefte.

Neu angeschaffte Werke:

Periodische Schriften: Verordnungsblatt für den Dienstbereich des Ministeriums für Cultus und Unterricht pro 1879; Kolbe, Zeitschrift für das Realschulwesen, 4. Jahrgang; Hoffmann, Zeitschrift für mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht, 10. Jahrgang; Sklarek, der Naturforscher, 12. Jahrgang; Zeitschrift für analytische Chemie pro 1879; Journal für praktische Chemie pro 1879; Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Wien, 22. Band; Petermanns geographische Mittheilungen, 25. Band, Ergänzungshefte 56 bis 57; Zarncke, literarisches Centralblatt pro 1879; Gottlieb, allgemeiner Literatur-Anzeiger, 1. Jahrgang; Zvon, V. leto; Marn, Jezičnik, 2.—16. leto. Als Mitglied der „Matica slovenska“ erhielt die Bibliothek: Letopis za leto 1878, Potovanje okolo sveta v 80. dnech; als Mitglied der Hermagoras-Vereines 6 Bändchen.

Ausserdem wurden angekauft: Darwin's gesammelte Werke, 82. bis 85. Lieferung; Brem's Thierleben, 2. Auflage, 74. bis 109. Lieferung; Roscoe-Schorlemmer, Lehrbuch der Chemie, II. Band, 1. Abtheilung; Naturkräfte, 26. bis 28. Band; Weber's Alpenpflanzen, 1. bis 25. Lieferung; Weber, Weltgeschichte, 13. Band; Krones, Handbuch der Geschichte Oesterreichs, 24. bis 28. Lieferung; Weiss, Weltgeschichte; Bruck, Kirchengeschichte; Valvasor, die Ehre des Herzogthums Krain, 34. bis 59. Lieferung; Stahr, Lessing's Leben und Werke; Palleske, Schiller's Leben und Werke; Lewes, Göthe's Leben und Werke; Schmid, pädagogisches Handbuch; Wartig, Erläuterungsbibliothek, 74. bis 78. Bändchen; Rudolph, Stilübungen, 3. und 4. Theil; Slovenska knjižnjica, 1. — 7. zvezek; Blanc, Grammatik der italienischen Sprache, 2. Theil; Zamboni, italienische Anthologie, Silvio Pellico, Le mie prigioni, 4 Exemplare; Junghaus, das Nibelungenlied, 12 Exemplare; Freitag, die Ahnen, 5. Band; Höffer's erzählende Schriften; Jules Verne's sämmtliche Werke, 22. bis 26. Band; Hoffmann, Jugenbibliothek, 171. bis 175. Heft; Kanitz, Katechismus der Ornamentik.

Geschenke:

Vom hohen k. k. Ministerium für Cultus und Unterricht: Botanische Zeitschrift, 29. Jahrgang; Lemayer, die Verwaltung der österreichischen Hochschulen von 1868—1877; Bericht über österreichisches Unterrichtswesen 1873, 2 Exemplare; Movimento commerciale di Trieste nel 1877; Navigazione austro-ungarica all' estero nel 1877; Navigazione e commercio in horti austriaci nel 1877; Movimento della navigazione in Trieste nel 1878; Berichte der Handels- und Gewerbekammern: Wien 1877, Laibach 1875. Von der krainischen Sparkasse: Rechnungsabschluss derselben am Schlusse des Jahres 1878. Von der Handels- und Gewerbekammer in Laibach: 2 Exemplare des statistischen Berichtes derselben pro 1875. Vom evangelischen Gemeindevorstande in Laibach: Jahresbericht der evangelischen Gemeinde Laibach und ihrer Filialgemeinde Cilli pro 1878. Von der Handels- und Gewerbekammer in Reichenberg: Statistischer Bericht derselben pro 1875, 1. Theil; die Sitzungsprotokolle pro 1879. Von der Handels- und Gewerbekammer in Pilsen: die Sitzungsprotokolle pro 1879. Von der Buchhandlung Kleinmayr & Bamberg in Laibach: Sucher, graphische Zeit-Darstellung zur Weltgeschichte; Fogarasi, Wörterbuch; Wittstein, Planimetrie; Heis, Geometrie und Aufgabensammlung; Spitz, Geometrie; Bremiker, fünfstellige Logarithmen; Heinrich, die Debattenschrift; Faulmann's stenographische Unterrichtsbriefe, Entwicklungsgeschichte der Gabelsberger'schen Stenographie und illustrierte Geschichte der Schrift. Von der Buchhandlung Klinkhardt in Wien: Bechtel, Chrestomathie, 5 Exemplare; Bechtel, französische Schulgrammatik, 1. Theil, 5 Exemplare. Von der Frau Maria Seemann, Hausbesitzerin in Laibach: 4 Bände „Staats- und Kriegs-Theater“ von Bodenehr in Augsburg, 1706. Vom Herrn Raimund Schrey in Klagenfurt: Bausteine, gesammelt von demselben. Vom Herrn Professor Lavtar in Marburg dessen Werk: Občena aritmotika za učiteljska. Vom Herrn Professor Voss in Laibach dessen Werk: Materialien zur Pilzkunde Krains. Vom Herrn Professor Levec in Laibach: Zvon 2. in 3. leto. Vom Herrn Techniker Alex. Dragić dessen Schrift: Reflexionen über unsere Mittelschulen. Von einem Jugendfreunde: Koseskoga Dela.

Das Naturalienkabinet

erhielt im abgelaufenen Schuljahre folgende Bereicherungen:

A. Zoologie.

Myoxus glis L. und *Podiceps cristatus* L. (Die Rohexemplare wurden geschenkt vom Prof. W. Linhart.) *Fulica atra* L. *Corvus alpinus* Vieill. (Rohexemplare geschenkt von M. Seitner). *Picus martius* L., (Rohexemplar von W. Friedrich). — Angekauft wurden *Mustela erminea* L. im Winterkleide, Kopf mit Geweih von *Cervus capreolus* L., Gehörn von *Ovis aries* L. und *Antilopa dorcas* Pall., *Coccothraustes vulgaris* Pall., *Perdix dactylisonans* L., *Conurus* sp., *Sepia officinalis* L. und *Scyllium stellare* L.

B. Botanik.

Stammsegmente von *Olea europaea* L. und *Rhus Cotinus* L. Conus von *Pinus Cedrus* L. und Stengelstück von *Saccharum officinarum* L. Eine Suite von Samenproben. De Thuemen, *Mycotheca universalis* Cent. XI—XIII.

C. Mineralogie und Geologie.

Eine Suite Knochen von *Ursus spelaeus* L. aus der Höhle bei Laas in Krain. Geschenk des hiesigen Landesmuseums. — Marmore von Raibl, Carrara und Divacca (Hippuritenm.)

D. Bücher und Abbildungen.

Cohn, Beiträge zur Biologie der Pflanzen, Band II. Verhandlungen der k. k. geologischen Reichsanstalt und zoologisch-botanischen Gesellschaft in Wien pro 1878. — Kurz, Transparente Tafeln aus dem Gebiete der Mikroskopie (*Hydra*, *Epistylis*, *Cyclops*, *Naïs*, *Plumatella*). Das löbliche Secretariat des siebenbürgischen Vereines für Naturwissenschaften zu Hermannstadt hatte die Güte, die der Anstalt von Herrn F. Schmidt überlassenen Vereinesschriften zu completiren.

Der gegenwärtige Stand der Sammlung ist:

Zoologie: Wirbelthiere 199; wirbellose Thiere 17,030; Skelette und Skelett-Theile, anatom. Präparate und Modelle 58.

Botanik: Herbariumsblätter 700; sonstige botan. Gegenstände 82.

Mineralogie und Geologie: Naturstücke 610; Edelsteinimitationen 29; Krystallmodelle 120.

Abbildungen 94; Apparate 7; technologische Gegenstände 50; Bücher 430; Hefte 440.

Das physikalische Kabinet.

Durch Ankauf:

1.) Phonograph nach Edison, mit Selbstbewegung. 2.) Mikrophon nach Hughes sammt Telephon. 3.) Grosse Sammellinse. 4.) Feilkloben. 5.) Kleiner Tisch. 6.) 2 Wandtische. 7.) Metallmeissel.

Im ganzen zählt das Kabinet 336 Nummern mit 657 Stück.

Das geographisch-historische Kabinet

besitzt derzeit 71 Wandkarten, 7 Atlanten, 3 Globen, 2 Tellurien, 11 plastische Karten, 2 Pläne, 5 geographische und 37 historische Bilder; an Büchern geographisch-historischen Inhaltes 36 Bände und 2 Hefte.

Im Laufe des Schuljahres 1878/9 erhielt es folgende Bereicherungen:

a) Durch Schenkung:

Von der Buchhandlung Schworella und Heick in Wien: Carl Freiherr von Czoernig, das Land Görz und Gradisca, 2 Bände; vom Herrn Peter Kosler: Zemljevid Slovenske Dežele in Pokrajini; vom Herrn Prof. Franz Levec: die Pläne von Wien und Laibach.

b) Durch Kauf:

Spruner-Menke, Handatlas für die Geschichte des Mittelalters und der neuern Zeit, 19. und 20. Lieferung; Jos. Langl, Denkmäler der Kunst, III. Cyklus, 2. und 3. Lieferung; Jos. Langl, Text zum III. Cyklus der Geschichtsbilder; E. Behm, Geographisches Jahrbuch, VII. Band; Dr. Jos. Chavanne, Physikalische Wandkarte von Afrika sammt dessen Erläuterungen zur obigen Wandkarte und einer Uebersichtskarte der wichtigsten und neuesten Reisetouren; Mittheilungen der k. u. k. geographischen Gesellschaft in Wien, XXI. Band.

Chemisches Laboratorium.

Angekauft wurden: Zwei Brenner, ein Apparat nach Kipp, ein keilförmiger Gassack, ein Gaslöthrohr, ein dreischenkliges Rohr mit Hahn aus Messing, eine Kautschukblase, eine cylindrische Luftpumpe aus Kautschuk, zwei Thermometer, ein Gasofen nach Bunsen, zwei Haematinometer, eine galvanische Batterie, eine Abdampfschale aus chemisch reinem Silber, ein grosser Liebig'scher Kühlapparat, ein Wasserbad aus emailirten Bessemer-Stahlblech mit konstantem Niveau, 48 Reagenzflaschen und eine kleine pneumatische Wanne; 4 Stück technologische Wandtafeln: a) Bessemerstahl-Erzeugung, b) Bierbrauerei, c) Salzsäurecondensation, d) Zuckerfabrication.

Für die Handbibliothek wurden angeschafft: Bolley, „Schiesspulver“, Gmelin-Krauts Handbuch wurde fortgesetzt, Bolley-Lunge „Soda-Industrie“, Jahresbericht der technologischen Chemie von Wagner, Probierkunde von Dr. C. Balling.

Der Direktor der Farbholzfabrik zu Kaltenbrunn, Herr A. Jamar, spendete mehrere Kilo feinst gemalenes Sandelholz zu einer wissenschaftlichen Untersuchung des Farbstoffes.

Das Laboratorium besitzt gegenwärtig 87 grössere Apparate.

Freihandzeichnen und Modellieren.

Die Lehrmittelsammlung erhielt folgenden Zuwachs: das polychrome Ornament, 1. bis 5. Heft, von Andel; der Regelkopf von Grandauer.

Die Sammlung enthält gegenwärtig: 15 Apparate, 52 Draht-, 15 Papp- und 45 Holzmodelle, mehrere Gypsmodelle, eine grössere Anzahl von Vorlageblättern, u. s. w.

II. Gewerbliche Fortbildungsschule.

Zur Aufnahme haben sich zu Anfang und im Verlaufe des Schuljahres 169 Zöglinge gemeldet, von denen 138 aufgenommen und nach ihren Gewerben und Vorkenntnissen den verschiedenen Abtheilungen und Kursen zugewiesen wurden, und zwar: a) dem Vorbereitungskurs 46; b) der Abtheilung für Ornamentzeichnen und Modellieren I. Kurs 23, II. Kurs 14;

c) der Abtheilung für Mechanik I. Kurs 25, II. Kurs 14; der Abtheilung für Baugewerbe I. Kurs 9, II. Kurs 7. Von diesen Zöglingen besuchten den Unterricht in der Chemie im I. Kurs 31, im II. Kurs 12; den Unterricht in der Physik 18, im Modellieren 5; 19 von ihnen waren Gesellen oder selbständige Arbeiter, welche nur an Sonntagen den Zeichenunterricht besuchten. Dem Alter nach standen die Zöglinge zwischen dem 13. und 31. Lebensjahre.

Das Schuljahr wurde am 23. September eröffnet und am 12. Juli geschlossen. Der Unterricht dauerte an Sonntagen von 8 bis 12, an Wochentagen abends von $\frac{1}{2}$ 8 bis $\frac{3}{4}$ 9, letzterer bis Mitte April, und wurde von den Mitgliedern des Lehrkörpers der k. k. Oberrealschule erteilt.

Aufwand für die gewerbliche Fortbildungsschule:

a) Staatsunterstützung	2000 fl.
b) Beitrag der Stadtgemeinde Laibach	500 "
c) aus dem krainischen Landesfonde	400 "
zusammen	2900 fl.

Von diesen Beiträgen wurden die Remunerationen der Lehrer, Kanzleierfordernisse u. s. w. bestritten, für arme Zöglinge Lehrbücher und Schulrequisiten gekauft und folgende Lehrmittel beigebracht:

Geographie: Wandkarte des Herzogthums Krain von C. F. Bauer.

Abtheilung für Maschinenwesen: 1 Stück Ventilator-Feldschmiede; 1 St. Universal-Hobel- und Shapingmaschine, 1 Amboss, 1 Schraubstock, mehrere kleinere Werkzeuge, 12 Meterstäbe, mehrere Reisszeuge und Reissbretter.

Abtheilung für Baugewerbe: 2 grössere und 2 kleinere Einsatzzirkel, 2 Nullen-zirkel, mehrere Reissfedern und Reissbretter.

Freihandzeichnen: III., IV. und V. Heft des Werkes „Ornamentale Formenlehre, II. Theil“, das polychrome Flachornament von Anton Andel; kunstgewerbliche Vorlageblätter von Storek, 12. Lieferung.

Chemie: 4 Reischalen, 1 Pistil, 1 Satz Kochbecher.

Physik: 1 Libelle mit Correctionsschrauben, 1 Metronom nach Melzel, 12 Batteriegläser, 1 Element nach Meidinger, 1 Luftdrucktelegraph mit Kautschukballon und Signalvorrichtung, 1 Maximum- und Minimum-Metalthermometer, 1 Anorthoskop nach Plateau, 1 Debuskop, 1 Saugpumpe, 1 Druckpumpe von Glas.

12. Verordnungen der k. k. Unterrichtsbehörden.

Befreiungen vom ganzen oder halben Schulgelde dürfen nur solchen Schülern zuerkannt werden, welche einen günstigen Studienerfolg, besonders aber die erste oder zweite Note in Sitten und Fleiss (musterhaft, lobenswert, ausdauernd, befriedigend) ausweisen, und dauern nur so lange, als die Bedingungen fortdauern, unter welchen sie erlangt werden konnten. Erl. des k. k. Unt.-Min. vom 4. September 1878, Z. 17,722.

Die dritte allgemeine Fortgangsklasse ist einem Schüler zu erteilen, wenn derselbe in der Hälfte oder Mehrzahl der obligaten Lehrgegenstände die Noten „nicht genügend“ oder „ganz ungenügend“ erhält, wobei ein „ganz ungenügend“ gleichzuhalten ist mit zwei „nicht genügend“. Erl. des k. k. Unt.-Min. vom 18. Jänner 1879, Z. 768.

Die kirchliche Oberaufsicht über den evangelischen Religionsunterricht an allen Schulanstalten in Krain steht dem Superintendenten der Wiener evangelischen Superintendenz, Pfarrer Dr. E. Buschbeck in Triest, zu, welcher dieses Amt dem evangelischen Pfarrer Otto Schack in Laibach im Delegationswege übertragen hat. Erl. des k. k. Min. f. C. u. U. vom 28. Dezember 1878, Z. 17,225; Erl. d. k. k. Landesschulrathes für Krain vom 14. Februar 1879, Z. 301.

Die k. k. Landesregierung als Stiftungsbehörde wurde ermächtigt, Cumulierungen von Studentenstipendien für Studierende der Mittelschulen bis zum Maximalbetrage von 200 Gulden, für Hörer der Hochschulen bis 300 Gulden zu genehmigen; über diese Beträge hinaus ist die Zustimmung des Ministeriums einzuholen. Staatsunterstützungen sind den Stipendien gleichzuhalten. Erl. des k. k. Min. f. C. u. U. vom 16. April 1879, Z. 5324.

Maturitätsprüfungs-Candidaten, welche als öffentliche Schüler einer Staats-Mittelschule vom halben Schulgelde befreit sind, zahlen nur die Hälfte der vorgeschriebenen Maturitätsprüfungs-Taxe. Erl. des k. k. Min. f. C. u. U. vom 8. Mai 1879, Z. 2177.

Eine nicht genügende Note aus dem obligaten Turnen ist bei der Bestimmung der Fortgangsklasse nicht einzurechnen. (Min.-Erl. vom 30. April 1879, Z. 4714.)

Die Karte von Krain von C. F. Bauer wird zum Gebrauche an den Mittelschulen Krains zugelassen. (Min.-Erl. vom 26. Mai 1879, Z. 7018.)

13. Chronik.

Im Verlaufe des Schuljahres traten mehrere den regelmässigen Unterrichtsgang störende Veränderungen im Lehrkörper ein.

Vor Schluss des Schuljahres 1877/78 wurde Prof. Andreas Senekovič zum Militärdienste einberufen und nach seiner Rückkehr aus Bosnien, Mitte November, behufs Herstellung seiner Gesundheit bis zum Schlusse des I. Sem. beurlaubt (L.-Sch.-R.-Erl. vom 13. Dezember 1878, Z. 2703). Prof. Clemens Proft übernahm in der Zwischenzeit den Unterricht in der Physik, und zur Supplirung der übrigen Lehrfächer wurde für die Dauer des I. Semesters der geprüfte Lehramtskandidat Jakob Hafner berufen (L.-Sch.-R.-Erl. vom 6. Oktober 1878, Z. 1913).

Am 11. Oktober erkrankte der wirkliche Lehrer Philipp Wilhelm Streitmann an der hierorts herrschenden Diphtheritis und erlag dieser Krankheit schon am vierten Tage.

Ph. Wilhelm Streitmann wurde geboren am 19. April 1851 zu Altofen in Ungarn als der Sohn eines technischen Beamten der k. k. a. priv. Donau-Dampfschiffahrts-Gesellschaft. Durch die Uebersiedlung seines Vaters kam er bald nach seiner Geburt nach Linz in Oberösterreich, das er fortan als seine eigentliche Heimat betrachten konnte; dort besuchte er die Volksschule, dann vom Jahre 1863—1871 das k. k. Staats-Obergymnasium, an dem er im letztgenannten Jahre sich das Zeugnis der Reife zum Besuche einer Universität erwarb; im Oktober desselben Jahres bezog er die Universität in Wien, im Oktober 1874 jene zu Graz, an welchen Hochschulen er durch sechs Semester studierte und hauptsächlich Collogien über Geschichte und Geographie, dann über deutsche Sprache und Literatur, über klassische Philologie und Philosophie hörte; auch betheiligte er sich sowol in Wien als auch in Graz an den Uebungen in den historischen Seminarien; während des Studienjahres 1872—1873 leistete er seinen Präsenzdienst im k. k. 3. Feldjäger-Bataillon, dem er auch nachher als k. k. Reserve-Lieutenant zugetheilt ward.

Nach Beendigung seiner Universitätsstudien wurde er bereits im Oktober 1875 zum Supplenten für Geographie und Geschichte an der k. k. Lehrerbildungsanstalt in Linz ernannt, an welcher Anstalt er durch volle zwei Jahre, bis Juli 1877, mit lobenswerther Anerkennung wirkte und während dieser Zeit zugleich die Lehramtsprüfung aus letztgenannten Fächern vor der k. k. wissenschaftlichen Gymnasial-Prüfungscommission in Graz ablegte.

Der 24. August 1877 brachte ihm das Ernennungsdekret zum wirklichen Lehrer an der Staats-Oberrealschule in Laibach, wo er bis zu seinem Lebensende mit anerkanntem Borufseifer deutsche Sprache, Geographie und Geschichte lehrte. Leider war es ihm nur ein Jahr gegönnt, das Glück seiner neuen Stellung zu geniessen; nach einem viertägigen Krankenlager wurde er am 15. Oktober 1878, nach einjähriger glücklichster Ehe, gerade am Jahrestage seiner Vermählung, in ein besseres Jenseits abberufen, inmitten wissenschaftlichen Strebens und geistiger Arbeit (letztere zunächst der Erlangung der philosophischen Doktorwürde geltend), für die er eben die letzten Bogen einer eingehenden Studie: „Das Verhältnis Rudolfs von Habsburg zu Ottokar II. von Böhmen“, schrieb.

Mit ihm schied eine edle, treue, biedere Seele von hinnen, ein Mann, an dem alles auf eine lange Lebensdauer schliessen liess, in der Blüte und Vollkraft des Mannesalters.

Gründlichkeit in seinem Fache mit Allseitigkeit der Bildung, sittlicher Ernst mit weichem Gemüthe, reinste Gerechtigkeit mit lauterstem Wohlwollen, eine durch nichts entwegbare Pflichttreue mit jener innern ungetrübten Freudigkeit des Berufes, die zu einem segensreichen Wirken wol vielleicht in keinem Stande notwendiger ist als im Lehramte, sichern dem Dahingeshiedenen das beste Andenken in den Herzen der Collegen und Schüler.

Zur Supplirung des deutschen und geographisch-geschichtlichen Unterrichtes wurde der geprüfte Lehramtskandidat Adolf Gstirner bestellt (L.-Sch.-Erl. vom 31. Oktober 1878, Z. 2291), aber schon am 1. Dezember an das hierortige k. k. Obergymnasium in gleicher Eigenschaft versetzt.

Auf die erstattete Anzeige von dem Ableben des Lehrers Ph. Streitmann hat Se. Excellenz der Herr Minister für Cultus und Unterricht die freigewordene Lehrstelle dem Lehramtskandidaten Dr. Joseph Julius Binder verliehen, mit der Bestimmung, dass er seinen Dienst erst zu Beginn des II. Sem. antreten sollte, zu welcher Zeit auch seine Ernennung rechtswirksam wurde. Infolge der Versetzung des suppl. Lehrers Adolf Gstirner an das hierortige k. k. Obergymnasium wurde Dr. Binder veranlasst, seine Lehrstelle schon am 1. Dezember (bis zum 1. März als Supplent) zu übernehmen.

Mit Beginn des II. Sem. nahm Prof. Andreas Senekovič seine Lehrthätigkeit wieder auf und besorgte den Unterricht in der Physik und Mathematik; der suppl. Lehrer Jakob Hafner wurde des Dienstes enthoben.

Einen zweiten herben Verlust erlitt die Anstalt durch den am 5. Mai d. J. in höchst tragischer Weise erfolgten Tod des Professors Georg Kozina, dessen sterbliche Ueberreste am 7. Mai unter Begleitung der Collegen und der Lehrkörper der hiesigen Anstalten, sämmt-

licher Realschüler und zahlreich erschienener Freunde und Bekannten des Verstorbenen feierlich zur letzten Ruhe bestattet wurden.

Der Verewigte wurde am 16. April 1838 zu Laibach geboren und besuchte die Normal-
schule (1849) und das Gymnasium (1857) seiner Vaterstadt; hierauf bezog er im Herbst 1857
die Universität Wien, an welcher er historische und philologische Studien mit besonderem
Eifer betrieb. Mit Anfang des Schuljahres 1863/4 wurde er zum Supplenten an der hiesigen
k. k. Oberrealschule bestellt und, nachdem er die Lehramtsprüfung bestanden, an derselben Anstalt
am 5. Oktober 1864 zuerst zum provisorischen, dann am 20. April 1866 zum k. k. wirklichen
Realschullehrer ernannt und am 8. Juni 1869 definitiv im Lehramte bestätigt.

Obwol der Verstorbene während seiner nahezu 16jährigen Wirksamkeit an der hiesigen
Realschule seinen Pflichten als Lehrer stets mit aller Pünktlichkeit und Gewissenhaftigkeit
nachgekommen ist, und obwol ausserdem auch an der mit der hiesigen Realschule ver-
bundenen gewerblichen Fortbildungsschule seine Thätigkeit vielfach in Anspruch genommen
wurde, beschäftigte er sich dennoch unausgesetzt mit der wissenschaftlichen Erforschung der
mittelalterlichen Geschichte von Krain; insbesondere die Geschichte der ehemaligen Klöster
Landstrass, Pleterjach, Sittich und Freudenthal sowie der Stadt Laibach bildete den Haupt-
gegenstand seiner eifriger Forschungen. Als Frucht seiner eingehenden Studien veröffent-
lichte er zahlreiche historische Aufsätze von bleibendem Werthe, so z. B. in den Mittheilungen
des historischen Vereines für Krain: „Regesten, den deutschen Ritterorden in
Laibach betreffend (1860)“; „Zur Geschichte des deutschen Ritterordens in
Krain (1862 und 1863)“; „Mittheilungen aus einer Wiener Handschrift zur Ge-
schichte der Karthause Freudenthal (1863)“; „Zur Geschichte des Weisen-
hausfondes in Krain (1864)“; „Beiträge zur Geschichte des Klosters Land-
strass (1865)“. — Der Jahresbericht der k. k. Oberrealschule in Laibach brachte aus seiner
Feder folgende, die Landesgeschichte betreffende Aufsätze: „Die Landeshauptleute von
Krain bis gegen Ende des 15. Jahrhunderts (1864)“; „P. Paul Puzel's Idi-
ographia, sive rerum memorabilium monasterii Sitticensis descriptio (1865)“;
„Reihenfolge der Landesvicedome von Krain im Mittelalter (1869)“. — Ausserdem
wurde in seinem Nachlasse ein sehr reichhaltiges, meistens aus noch nicht veröffentlichten
Urkunden höchst mühsam geschöpftes Materiale zu einer Geschichte der oben erwähnten
Klöster und der Stadt Laibach vorgefunden. Leider sollte sein Lieblingswunsch, dieses mit
einem wahren Bienenfleisse seit einer langen Reihe von Jahren zusammengetragene, sehr
werthvolle Materiale wissenschaftlich zu verwerthen und namentlich eine umfassende Geschichte
der Stadt Laibach zu schreiben, unerfüllt bleiben. Durch angestrenzte Thätigkeit waren
seine geistigen Kräfte aufgerieben worden, und in einem Anfälle von Geistesstörung schnitt
er in tragischer Weise seinen Lebensfaden selbst ab. — Der Verstorbene wird wegen seiner
Herzengüte und seines Wohlwollens bei den Schülern, wegen seines echt collegialen Be-
nehmens und Entgegenkommens bei dem Lehrkörper in freundlichster Erinnerung bleiben.
Friede seiner Asche, Ehre seinem Andenken!

Den vom Prof. Kozina besorgten Unterricht in der Geschichte und Geographie über-
nahmen nun die Collegen Anton Raič, Franz Lovce und Dr. Binder; dem neuerdings zur
Supplirung berufenen Lehramtskandidaten Jakob Hafner wurden die übrigen Lehrgegen-
stände anvertraut.

Das Schuljahr wurde am 16. September mit dem heil. Geistamte eröffnet. Die Aufnahms-
Wiederholungs- und Nachprüfungen wurden am 14. September und den folgenden Tagen vor-
genommen; am 21. unterzogen sich die im Julitermin auf zwei Monate reprobirten Abitu-
rierten der Wiederholungsprüfung.

Am 4. Oktober feierten der Lehrkörper und die Schüler das Allerhöchste Namensfest
Sr. kais. und königl. Apost. Majestät Franz Josef I. durch einen solennen Gottesdienst und das
Absingen der Volkshymne. Der Lehrkörper wohnte an diesem Tage auch dem in der Dom-
kirche celebrierten Hochamte bei und war bei den für die Mitglieder des Allerhöchsten
Kaiserhauses abgehaltenen Seelenämtern vertreten.

Vom 13. bis 20. November inspicirte der k. k. Landes-Schulinspektor für die realistischen
Fächer, Herr Dr. Johann Zindler, die Lehranstalt und die mit ihr verbundene gewerbliche
Fortbildungsschule.

Mit dem hohen Erlasse Sr. Excellenz des Herrn Ministers für Cultus und Unterricht
vom 9. Jänner 1879, Z. 386, wurde der k. k. Landes-Schulinspektor Herr Johann Šolar in
gleicher Eigenschaft nach Zara versetzt; die von ihm besorgte Inspection der Mittelschulen
in Krain bezüglich der humanistischen Fächer wurde dem k. k. Landes-Schulinspektor Dr. Ernst
Gnad in Triest übertragen.

Das 25jährige Jubiläum der Vermählung Ihrer kais. und königl. Majestäten wurde vom
Lehrkörper und den Schülern festlich begangen. Am Vorabende des Festtages wurde das

Realschulgebäude elektrisch beleuchtet, und um den humanen Intentionen Sr. Majestät zu entsprechen, eine Sammlung von Beiträgen für die durch Ueberschwemmung verunglückten Bewohner von Ungarn im Lehrkörper veranstaltet. Am 24. April hielt Professor Friedrich Križnar eine dem Feste angemessene, die Bedeutung des Tages beleuchtende Ansprache, in welcher ganz besonders die väterliche Fürsorge Sr. Majestät für die studierende Jugend und Allerhöchst dessen Regententhätigkeit zur Förderung der Kunst und Wissenschaft hervorgehoben und die Schüler zur Dankbarkeit, unerschütterlichen Anhänglichkeit und Liebe zum Monarchen und dem durchlauchtigsten Kaiserhause aufgefordert wurden. Hierauf wurde in der festlich geschmückten Florianikirche ein feierlicher Gottesdienst abgehalten, bei welchem die Schüler mehrere aus dieser Veranlassung einstudierte Lieder vortrugen; mit dem Absingen der Volkshymne schloss die erhebende Feier. Am Abende desselben Tages wirkten die Realschüler bei der Aufführung des Festkonzertes im landschaftlichen Theater mit.

Am 23. und 24. Mai wohnte der k. k. Landes-Schulinspektor für die humanistischen Fächer, Herr Dr. Ernst Gnad, dem Unterrichte bei; am 11. und 12. Juni unterzog der k. k. Ministerial-Commissär Schulrath Josef Grandauer die Realschule und die mit ihr verbundene gewerbliche Fortbildungsschule inbetriff des Zeichenunterrichtes einer Inspection.

Vom 9. bis 14. Juni wurde die schriftliche Maturitätsprüfung abgehalten; die mündliche begann am 7. Juli. Derselben unterzogen sich 19 Schüler der obersten Klasse, ein Externor und zwei Abiturienten, welche im Julitermin 1878 auf ein Jahr reprobiert wurden.

An Sonn- und Feiertagen wohnten die Schüler dem gemeinschaftlichen Gottesdienste bei, gingen im Verlaufe des Jahres dreimal zur heil. Beichte und Communion und beteiligten sich an dem Frohnleichnamsumgange.

Am 22. Oktober starb nach einer kaum 24stündigen Krankheit der Schüler der II. a Kl. Schniderschütz Anton.

Der Schluss des Schuljahres erfolgt am 15. Juli mit einem feierlichen Gottesdienste und der Zeugnisvertheilung.

14. Aufnahme der Schüler für das Schuljahr 1879/80.

Das Schuljahr 1879/80 wird am 16. September eröffnet werden. Die Aufnahme der Schüler findet am 13., 14. und 15. September statt; an diesen und den nächstfolgenden Tagen werden auch sämtliche Aufnahme-, Wiederholungs- und Nachprüfungen abgehalten werden.

In die I. Klasse eintretende Schüler haben mittelst eines Geburts- oder Taufscheines nachzuweisen, dass sie das 10. Lebensjahr entweder schon vollendet haben oder es im ersten Quartale desselben Schuljahres vollenden werden. Zugleich wird von ihnen bei der Aufnahme ein Frequentationszeugnis der Volksschule, welcher sie im letztverflossenen Schuljahre angehört haben, gefordert werden, welches die ausdrückliche Bezeichnung, dass es zum Zwecke des Eintrittes in eine Mittelschule ausgestellt wurde, ferner die Noten aus der Religionslehre, der Unterrichtssprache und dem Rechnen zu enthalten hat. (Unt.-Min.-Erl. v. 7. April 1878, Z. 5410.) Bei der Aufnahmeprüfung in die I. Klasse werden folgende Anforderungen gestellt: Jenes Mass von Wissen in der Religion, welches in den ersten vier Jahreskursen der Volksschule erworben werden kann; Fertigkeit im Lesen und Schreiben der Unterrichtssprache, Kenntnis der Elemente aus der Formenlehre der Unterrichtssprache, Fertigkeit im Analysieren einfacher bekleideter Sätze, Bekanntschaft mit den Regeln der Orthographie und Interpunction und richtige Anwendung derselben beim Dictandoschreiben; Uebung in den vier Grundrechnungsarten in ganzen Zahlen.

Von anderen Lehranstalten kommende Schüler müssen das Studienzeugnis vom letzten Semester mit der Entlassungsklausel, sowie auch etwaige Schulgeldbefreiungs- oder Stipendiendekrete vorweisen.

Jeder neu eintretende Schüler zahlt eine Aufnahmestaxe von 2 fl. 10 kr. und einen Beitrag von 35. kr. für die Schülerbibliothek; diesen Beitrag entrichten auch alle der Lehranstalt bereits angehörende Schüler.

Da das Slovenische an dieser Lehranstalt zufolge des hohen Ministerial-Erlasses vom 23. Oktober 1875, Z. 13,741, nur für jene Schüler ein obligator Lehrgegenstand ist, deren Eltern oder Elternstellvertreter es ausdrücklich verlangen, so ergibt sich für letztere die Nothwendigkeit, ihre Kinder oder Mündel persönlich zur Aufnahme vorzuführen und im Verhinderungsfalle ihre diesbezügliche Erklärung der Direction schriftlich zukommen zu lassen.

Schüler, welche das Slovenische in den Unterklassen ohne Unterbrechung besucht haben, können, wenn sie diesen Besuch in den Oberklassen fortsetzen, von der Verpflichtung zum Besuche des Französischen entbunden werden.

Laibach, im Juli 1879.

Dr. Mrhal.

Rangordnung der Schüler

am Schlusse des Schuljahres 1879.*

I. Klasse.

- | | |
|---|---|
| 1. Kordin Adolf aus Laibach. | 23. Bokau Franz aus Marburg. |
| 2. Hudovernig Josef aus Laibach. | 24. Neuberger August aus Prestranek. |
| 3. Pengou Johann aus Cilli. | 25. Pospisil Ernest aus Selo bei Laibach. |
| 4. Krenner Heinrich aus Marburg. | 26. Kinhofer Karl aus Triest. |
| 5. Punzengruber Karl aus Fiume. | 27. Tuma Wilhelm aus Laibach. |
| 6. Hribar Johann aus Veliki Verh bei Ober-
gurk. | 28. Petsche Franz aus Altenmarkt. |
| 7. Kalister Franz aus Triest. | 29. Bajec Viktor aus Aich. <i>R.</i> |
| 8. Petričić Vaso aus Laibach. | 30. Štrukelj Josef aus Laibach. |
| 9. Simon Karl aus Oberlaibach. | 31. Verovšek Michael aus Laibach. |
| 10. Mesner Johann aus St. Kanzian. | 32. Hren Theodor aus Feldkirchen. |
| 11. Raktelj Theodor aus Laibach. | 33. Fenzl Johann aus Mune im Küstenlande. |
| 12. Kratochwill Eduard aus Reifniz. | 34. Koch Cirill aus Krainburg. |
| 13. Gvaiz Anton aus Laibach. | 35. Mataje Franz aus Laibach. |
| 14. Hubat Johann aus Laibach. | 36. Jemec Franz aus Laibach. |
| 15. Pogačnik Franz aus Laibach. | 37. Lauter Josef aus Laibach. |
| 16. Končar Paul aus Laibach. | |
| 17. Petak Anton aus Laibach. | |
| 18. Behringer Johann aus Fürstenfeld. | |
| 19. Fridrich Wilhelm aus Laibach. | |
| 20. Helmich Wenzel aus Seisenberg. | |
| 21. Bräu Theodor aus Laibach. | |
| 22. Gostinčar Franz aus Josefthal. | |

Nicht lociert blieben:

- Fröhlich Philipp aus Laibach.
Hörmann Emil aus Laibach.
Premk Franz aus Laibach.
Rudolf Otto aus Laibach.
Taudes Lorenz aus St. Georgen in Kärnten.

II. a Klasse.

- | | |
|---|---|
| 1. Kašner Johann aus Hrastnik, Steiermark. | 18. Šchiffner Wilhelm aus Laibach. |
| 2. Bučar Alois aus Adelsberg. | 19. Šustersiè Kasper aus Waitsch. |
| 3. Krule August aus Unterschischka. | 20. Heyszl Eugen aus Penzing in Niederösterr. |
| 4. Mastnak Florian aus Hrastnik, Steiermark. | 21. Flesch Ludwig aus Reifniz. |
| 5. Kurzthaler August aus Wels in Oberöster-
reich. | 22. Zalaznik Viktor aus Laibach. |
| 6. Schassel Arthur aus Fiume. | 23. Kozjak Franz aus Laibach. |
| 7. Lassnik Albert aus Laibach. | 24. Podzimek Heinrich aus Laibach. |
| 8. Stefin Franz aus Laibach. | 25. Vièiè Richard aus Radkersburg. |
| 9. Robitsch Emil aus Laibach. | 26. Škerbinz Silvester aus Laibach. |
| 10. Obermann Josef aus Radmannsdorf. | 27. Turk Josef aus Laibach. |
| 11. Nicolich Konstantin aus Lussin piccolo,
Istrien. | 28. Pečnik Oskar aus Rann in Steiermark. |
| 12. Rudholzer Karl aus Laibach. | |
| 13. Brandt Karl aus Villach in Kärnten. | |
| 14. Rudholzer Wilhelm aus Laibach. | |
| 15. Eberle Alois aus Laibach. | |
| 16. Justin Raimund aus Laibach. | |
| 17. Lindtner Robert aus Laibach. | |

Nicht lociert blieben:

- v. Garzarolli Anton aus Adelsberg.
Kokail Ferdinand aus Laibach.
Schober Benedict aus Wolfsberg in Kärnten.
Tauscher Johann aus Laibach.
Trost Karl aus Wippach.

* Fette Schrift bezeichnet Schüler mit allgem. Vorzugsklasse.

II. b Klasse.

- | | |
|--|---|
| 1. Potuček Adalbert aus Kolin, Böhmen. | 18. Huber Eduard aus Laibach. |
| 2. Schann Arthur aus Laibach. | 19. Sterniša Josef aus Laibach. |
| 3. Sešek Eduard aus Laibach. | 20. Majer Josef aus Krainburg. |
| 4. Krisper Johann aus Laibach. | 21. Zajec Alois aus Laibach. |
| 5. Modrijan Franz aus Planina. | 22. Dolenc Franz aus Geräuth. |
| 6. Potokar Alois aus Laibach. | 23. Spellak Josef aus Laibach. |
| 7. Vetter Adolf aus Szathmar in Ungarn. | 24. Rus Johann aus St. Marcin. |
| 8. Tambornino Adolf aus Laibach. | 25. Lauer Ludwig Freiherr von, aus Venedig. |
| 9. Sopčič Johann aus Möttling. | 26. Samec Johann aus Stein. |
| 10. Siegl Emerich aus Altmannsdorf bei Wien. | 27. Forte Josef aus Trifail in Steiermark. |
| 11. Borovsky Alois aus Laibach. | 28. Tomšič Franz aus Illyr.-Feistritz. |
| 12. Pauer Konrad aus Frasslau, Steiermark. | 29. Frisch Johann aus Laibach. |
| 13. Globočnik Anton aus Eisern. | 30. Planinc Hugo aus Grosslaschitz. |
| 14. Klein Adolf aus Laibach. | |
| 15. Stuchly Eduard aus Gutenfeld. | |
| 16. Zelič Leopold aus Selo bei Laibach. | |
| 17. Kovač Viktor aus Laas. | |

Nicht lociert blieb:

Gaber Wilhelm aus Laibach.

III. Klasse.

- | | |
|---|---|
| 1. Schlehan Karl aus Witkoviz in Mähren. | 24. Reich Josef aus Laibach. |
| 2. Kordin Josef aus Laibach. | 25. Armbruster Ludwig aus Wien. |
| 3. Maček Franz aus Planina. | 26. Beštelak Eduard aus Krapina-Töpliz. |
| 4. Mahnitsch Rudolf aus Venedig. | 27. Tonioli Johann aus Maria am See, Kärnten. |
| 5. Kelenz Johann aus Laibach. | 28. Pretner Anton aus Laibach. |
| 6. Fabiani aus Kobdilj im Küstenlande. | 29. Hauptmann Josef aus Laibach. |
| 7. Vio Julius aus Monfalcone. | 30. Lenassi Gustav aus Görz. |
| 8. Walland Franz aus Košana. | 31. Venutti Georg aus Volosca in Istrien. |
| 9. Pessiak Alfons aus Rudolfswerth. | 32. v. Beck Alois aus Laibach. |
| 10. Detter Eduard aus Treffen. | 33. Lenč Josef aus Laverca. |
| 11. Thaler Franz aus Eisern. | 34. Witschl Franz aus Gottschee. |
| 12. Baraga Andreas aus Adelsberg. | 35. Hübler Friedrich aus Bischoflack. |
| 13. Rizzoli Silvester aus Laibach. | 36. Nebenfürer Gustav aus Wien. |
| 14. Hartmann Alfred aus Hofoviz, Böhmen. | 37. Potočnik Franz aus Kropp. |
| 15. Kozlevčar Anton aus Sittich. | 38. Vencic Johann aus Adelsberg. |
| 16. Russiani Georg aus Cormons, Küstenland. | |
| 17. Pavanello Anton aus Pola. | |
| 18. Zaccaria Franz aus Muggia in Istrien. | |
| 19. Schollmayr Franz aus Laibach. | |
| 20. Besček Richard aus Radmannsdorf. | |
| 21. Spreitzer Johann aus Laibach. | |
| 22. Belar Albin aus Laibach. | |
| 23. Risbeck Peter aus Innsbruck. | |

Nicht lociert blieben:

Avirovič Stefan aus Virje in Kroazien.
 Czerny Heinrich aus Potragy in Ungarn.
 Götz Bertram aus Mehalla l'Cbir in Egypten.
 Malavrh Emerich aus Sissek in Kroazien.
 Novello Anton aus Muggia in Istrien.

IV. Klasse.

- | | |
|--|---|
| 1. Jeršinovec Johann aus Oberlaibach. | 13. Križman Anton aus Reifniz. |
| 2. Plahota Franz aus Komorn in Ungarn. | 14. Richter Valentin aus Laibach. |
| 3. Vojvodič Andreas aus Serb in d. Militärgr. | 15. Josin Emanuel aus Laibach. |
| 4. Homann Max aus Radmannsdorf. | 16. Korošič Fortunat aus Mannsburg, R. |
| 5. Ottavi Robert aus Rapallo in Italien. | 17. Debeljak Richard aus Laas. |
| 6. Milčinski Josef aus Tschernembl. | 18. Röger Johann aus Laibach. |
| 7. Elsner Ignaz aus Bischoflack. | 19. Zazula Gottfried aus Idria. |
| 8. Balon Johann aus Wisell in Steiermark. | 20. Baron Locatelli Georg aus Cormons im Küstenlande. |
| 9. Urbantschitsch Franz aus St. Leonhardt in Steiermark. | 21. Valenta Edmund aus Laibach. |
| 10. Stedry Gustav aus Laibach. | 22. Pogačnik Matthäus aus Laibach. |
| 11. Jelič Theodor aus Sissek in Kroazien. | 23. Dovč Josef aus Laibach. |
| 12. Svoboda Franz aus Čatež. | 24. Angelo de Bernardo aus Cadore in Italien. |

25. Turnay Eduard aus Rakek.
26. Podboj Alois aus Reifniz.
27. Fermeglia Octavius aus Rozzo in Istrien.
28. Terpin Edmund aus Laibach.
29. Edlinger Emil aus Trifail in Steiermark.
30. Janežič Alois aus Laibach.
31. Hiegersperger Wilhelm aus Marburg.
32. Marinschek Johann aus Laibach.
33. Žužek Karl aus Laibach.

Nicht lociert blieben:

- Armič Josef aus Laibach.
 Bobutinsky Franz aus Waldstein, Steiermark.
 Cigoj Ernst aus Laibach.
 Jevnikar Eduard aus Rudolfswerth
 Mally Franz aus Laibach.
 Reindl Josef aus Laibach.

V. Klasse.

1. Seitner Moriz aus Sava bei Assling.
2. Kollenz Vincenz aus Haselbach in Krain.
3. Schassel Rudolf aus Fiume.
4. Drolz Hugo aus Markt Tüffer.
5. Siegl Franz aus Bartfeld in Ungarn.
6. Hirschal Alois aus Triest.
7. Moschek Franz aus Planina in Krain.
8. Pammer Robert aus Fiume.
9. Logar Josef aus Hrasnik in Steiermark.
10. Mihalič Wilhelm aus Triest.
11. Schusterschitz Franz aus Divača im Küstenlande.
12. Simšek Johann aus Savenstein in Krain.
13. Kuschlan Josef aus Ill.-Feistritz.
14. Saurau Franz aus Kronau.
15. Heinrich Franz aus Raibl in Kärnten.
16. Kovač Johann aus Laibach.
17. Tschada Ludwig aus Pest.

18. Guzelj August aus Bischoflack.
19. Lackner Gustav aus Stein.
20. Mossetig Thomas aus Triest.
21. Ječminek Victor aus Hühnerdorf bei Laibach.
22. Mechle Johann aus Laibach.
23. Faber Albert aus Steinwand bei Töpliz.
24. Pečnik Ignaz aus Jožica.
25. Košak Josef aus Streindorf in Krain.
26. Lisec Josef aus Laibach.
27. Slapničar Michael aus Selo bei Laibach.

Nicht lociert blieben:

- Gorup Jakob aus Slavina.
 Lavrenčič Ferdinand aus Kresniz.
 Lehmann Julius aus Triest.
 Pirz Karl aus Neumarkt.

VI. Klasse.

1. **Klinar Anton** aus Sava bei Assling.
2. **Vončina Franz** aus Sagor.
3. **Gusell Matthäus** aus Sestranskavas bei Bischoflack.
4. Detela Karl aus Moravče.
5. Riemer Otto aus Moër in Ungarn.
6. Borzner Leonhard aus Laibach.
7. Vesel Rudolf aus Laibach.
8. Zhuber von Okrog Anton a. Rudolfswerth.
9. Lassnik Peter aus Laibach.
10. Zeschko Ludwig aus Agram.
11. Flere Josef aus Laibach.
12. Schwentner Johann aus Laibach.
13. Sajovic Karl aus Mauniz.

14. Krisper Josef aus Laibach.
15. Schollmayr Ethbin aus Althofen, Kärnten.
16. Eichelter Franz aus Trifail, Steiermark.
17. Žužek Anton aus Laibach.
18. Di Centa Johann aus Cilli in Steiermark.
19. Tonello v. Stramare Josef aus Triest, R.
20. Kraupp Moriz aus Graz.
21. Rosmann Georg aus Canale, Küstenland.
22. Dolenc Alois aus Venedig.
23. Rizzoli Camillo aus Laibach.
24. Lodes Anton aus Laibach.
25. Galé Franz aus Laibach.
26. Proitlachner Maximilian aus Wien.

VII. Klasse.

1. **Gerstner Karl** aus Suditz in Böhmen.
2. **Pirker Franz Xaver** aus Laibach.
3. **Toman Karl** aus Laibach.
4. v. **Jabornegg Eugen** aus Neumarkt.
5. Smukavec Emil aus Laibach.
6. v. Fladung August aus Laibach.
7. Kraschna Johann aus Laibach.
8. Faleschini Gustav aus Krapina, Kroatien.
9. Fasan Rudolf aus Karlshütten in Krain.
10. Fuk Jakob aus Mautersdorf.
11. Candolini Vladimir aus Landstrass.

12. Kraigher Georg aus Adelsberg.
13. Svetek Ferdinand aus Laibach, R.
14. Oblak Valentin aus Rudolfswerth.
15. Edler v. Kleinmayr Ferdin. aus Laibach.
16. Spintre Nikolaus aus Laibach.
17. Samassa Max aus Laibach.
18. Prückler Amand aus Laibach.
19. Kalin Eduard aus Laibach.
20. Starčič Kasimir aus Lussinpiccolo, Istrien.
21. Devetak Anton aus Tolmein.

